

Évêché d'Évreux.

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR OLIVIER,

ÉVÊQUE D'ÉVREUX.

MONSIEUR,

J'ai lu avec un grand plaisir les jolis ouvrages que vous avez composés, dans vos loisirs, pour l'éducation des jeunes enfans. La morale toute chrétienne de ces livres, l'intérêt qui s'attache à vos narrations, la fraîcheur des images, la pureté des sentimens, tout m'a paru digne de son objet. Heureux les enfans qui les liront, heureuses les mères qui les formeront par de tels exemples!!

Je n'ai pu m'empêcher de vous rendre ce témoignage, auquel l'amitié n'a aucune part, mais qui est dû tout entier à la vérité.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma très-sincère affection.

† N. ÉV. D'ÉVREUX.

M. A. Eymery de Saintes à l'Institut.

23 Septembre 1843.

DÉLASSEMENTS

DE MA FILLE.

TOME II.

Frontispice.



Toute la nature comme tu le vois, ma chère fille nous annonce la présence du Printems

P 28.



DÉLASSEMENS DE MA FILLE

PAR

A. E. de Saintes

5e Édition

avec de nouvelles Gravures

TOME 2e



Eugénie P. 279.

Paris

MARTIAL ARDANT, FRÈRES,

Rue Hautefeuille, N° 14

et à Limoges même Maison.

LES

DÉLASSEMENTS

DE MA FILLE.

AMÉLIE,

OU

LES PETITES ÉTUDES DE LA NATURE.

M. Dutillet avait cinquante-six ans et comptait trente campagnes, lorsqu'il obtint sa retraite de lieutenant-colonel. C'était sur les champs de bataille qu'il avait gagné tous ses grades et ses décorations. Il vivait des bienfaits du monarque, isolé de toute société, avec sa

fille unique et la vieille gouvernante de cette fille chérie.

Issu d'une famille honnête, qui lui avait donné une éducation plus solide que brillante, né sans fortune, d'un naturel droit, mais fier, brave comme son épée, le chevalier Dutillet était parti en qualité de simple soldat. Sa conduite irréprochable et ses talents l'auraient porté rapidement aux premiers grades, si le mérite suffisait seul; mais M. Dutillet aurait rougi de solliciter ce qu'il croyait avoir acquis par ses services.

« Il faut, disait-il, qu'un soldat soit le premier à l'attaque, le dernier à la retraite; c'est alors seulement qu'un militaire doit être ardent à se montrer. » Pour lui, fidèle à cette maxime, ses chefs ne l'avaient rencontré qu'au champ d'honneur; aussi, Dutillet, qui aurait pu, comme bien d'autres, arriver au grade de général, était resté capitaine à son régiment, où il jouissait d'ailleurs de

l'estime et de l'affection de tous ses camarades.

En 1810, il fut assez heureux pour sauver la vie à une comtesse russe, que des maraudeurs poursuivaient, après avoir brûlé son château. Le capitaine français, véritable chevalier sans peur et sans reproche, l'accueillit comme aurait fait Bayard. Accablée de douleur et de fatigue, elle ne pouvait songer à regagner ses domaines incendiés, ni rester dans son pays couvert d'ennemis; il s'empressa de la conduire, avec sa suivante, dans une maison décente, à la porte de laquelle il mit une garde fidèle. La dame était veuve et devait la vie au jeune officier : aussi modeste que brave, Dutillet ne s'attendait guère à la récompense qu'elle réservait à son courage et à sa discrétion : il reçut avec joie la main et le cœur de la reconnaissante Yvela, sans penser seulement à s'informer si cette dame avait un rang et de la fortune.

Tout annonçait dans la comtesse une éducation distinguée, un cœur pur, un esprit droit , et, moins épris de sa beauté que de ses vertus , Dutillet l'aima pour elle-même. Cependant après leur mariage Yvela lui remit des papiers écrits , en langue étrangère, pliés, cachetés et renfermés dans un petit portefeuille de cuir de Russie, avec son portrait enrichi de pierres précieuses, et pria le capitaine de les garder pour l'amour d'elle.

Cette union devait être heureuse, mais elle dura peu.

Après la campagne, la comtesse suivit son époux à Strasbourg et y mourut, en 1812, en donnant le jour à Amélie.

Le malheureux Dutillet fut, à cette époque, rappelé à son régiment, qui allait faire la guerre en Russie. Combien il lui en coûta de se séparer de sa fille, de l'abandonner à des mains étrangères.

En partant, il la laissait orpheline. Aulinska (la suivante d'Yvela) aurait-

elle pour cette chère enfant la tendre sollicitude d'une mère? Fallait-il que cette innocente créature perdît successivement celle qui lui donna l'être, enlevée à la fleur de l'âge, et son père entraîné par un cruel devoir, si loin, pour si long-temps, peut-être pour toujours!...

Habitué jusqu'alors à considérer la mort comme une des chances ordinaires de sa noble profession, le chevalier l'avait bravée en mille circonstances sans ostentation, mais sans effort et presque sans y songer. Quand les hostilités s'ouvraient, on le trouvait toujours prêt à marcher et à combattre ; sa vie était tout entière à sa patrie et à son prince; il l'exposait sans aucun retour sur lui-même, et jamais il ne lui arriva de s'inquiéter, à l'avance, ou de la durée d'une guerre, ou de l'éloignement des champs de bataille. Maintenant, fixant ses regards attendris sur sa fille, il calcule involon-

tairement toutes les chances des combats qui vont s'engager, tous les périls qu'il va courir. Sans doute il n'est pas moins brave aujourd'hui, mais aujourd'hui il est père. La vie de sa fille, de sa fille qui n'a point de mère !... est attachée à la sienne. S'il périt, que deviendra cette pauvre enfant, à peine entrée dans la vie, sans parents, sans amis, sans fortune !... Oh ! que le premier coup de canon doit éveiller des émotions tendres et terribles dans l'ame des guerriers qui, en marchant à l'ennemi, ont laissé derrière eux des enfants au berceau, comme la petite Amélie ! Cependant le devoir commande, et jamais Dutillet n'a hésité entre ses devoirs et ses affections ; il partira ; mais il partira les yeux humides de pleurs, le cœur dévoré d'inquiétudes.

La bonne Aulinska a juré de ne jamais quitter sa jeune maîtresse. Le brave officier accueille ce serment avec reconnaissance, il se le fait répéter ; et, une der-

nière fois, il veut arroser de ses larmes la tombe de la mère et le berceau de l'enfant; puis, s'arrachant aux lieux où il laisse tout ce qu'il a le plus aimé, il part, il court, comme s'il doutait de lui-même, comme si l'honneur jaloux lui reprochait le peu d'instants que la nature a dérobés au devoir.

Plein de confiance dans les promesses d'Aulinska, Dutillet alla cueillir de nouveaux lauriers à Moscou.

Tirons un voile de deuil sur cette funeste campagne et ses résultats. Le récit en appartient à l'histoire et est étranger à notre sujet.

Arrivé à Paris à la fin de 1815, Dutillet, devenu lieutenant-colonel, fatigué autant que dégoûté du service, couvert de blessures, accablé des infirmités anticipées de la vieillesse, regrettant toujours son épouse, résolut de demander sa retraite. Il l'obtint du ministre. Sa fille fut amenée dans ses bras par la fidèle gou-

vernante. Amélie, quoique bien jeune encore, offrit à son père désolé la vivante image de sa malheureuse mère. Le colonel résolut de fuir le monde, et tout à sa fille, il voulut en faire lui-même l'éducation. C'est, disait-il, l'emploi d'une mère, que d'instruire, de former le jeune cœur de son enfant ; mais quand la mère n'est plus, un bon père doit y suppléer.

Fontenay-aux-Roses.

Pour n'être distrait par aucun des devoirs que l'homme s'impose en société, il voulut vivre à la campagne, dans un séjour agréable et tranquille. Fontenay-aux-Roses, joli village à deux lieues de Paris, d'une population de sept à huit cents habitants, lui fut indiqué. L'origine de Fontenay-aux-Roses ne remonte guère au-delà du XIe siècle. Ce village est à un quart de lieue de Sceaux, entre Bourg-la-Reine, Bagneux, Châtillon,

Clamar et Plessy-Piquet. Il semble dominer ces autres villages, dont il est le centre par sa situation romantique. Cet endroit portait anciennement le nom de Fontenay-les-Bagneux, sans doute à cause de sa proximité de ce dernier village. Le nom de *Fontenay-aux-Roses*, qu'il a conservé, est dû aux rosiers qu'on y cultivait en abondance. Ses habitants s'étaient adonnés depuis long-temps à ce genre de culture; car on trouve, dans les actes du parlement de Paris, que le faiseur de couronnes ou de bouquets de roses de cette cour souveraine, se pourvoyait à Fontenay.

Dans des temps reculés, tous les ans les ducs et pairs étaient tenus de porter en grande cérémonie des roses au parlement. Le roi lui-même payait un droit de roses à cette cour. C'était aux mois d'avril, mai et juin que les pairs, en personnes, présentaient leurs bouquets au moment où on appelait leurs rôles.

Dès l'an 1168, la seigneurie de Fontenay appartenait à l'abbaye de Sainte-Geneviève, qui avait droit de haute et basse justice. Colbert l'acquit en 1695.

Fontenay est dans une situation charmante, sur le penchant d'un coteau, au milieu d'un territoire fertile, bien cultivé, et abondant en arbustes de diverses sortes, et surtout en fraisiers dont la récolte est toujours considérable et très-productive. La plupart des maisons ont de jolis jardins plantés avec goût. On y trouve encore quelques champs de rosiers qui, durant la belle saison, forment un joli coup-d'œil, surtout sur le plateau où on a placé le télégraphe. On en voit aussi de dix à douze pieds de hauteur le long des murs et principalement devant la porte des maisons. Il y a un lavoir public alimenté par une source peu éloignée; et on rencontre, en se promenant, des champs de fraisiers, des

pépinières de toutes sortes d'arbustes, et plusieurs autres cultures d'une grande utilité pour les laborieux paysans qui ne manquent pas d'en tirer parti. L'heureuse situation de Fontenay, le beau pays qui l'entoure, le genre de plantation qu'on y favorise le plus, toutes ces causes réunies y ont fait bâtir successivement plusieurs jolies maisons de campagne; une des plus agréables, celle de M. Ledru, appartenait jadis à Scarron. C'est à Fontenay-aux-Roses qu'est né l'abbé de Chaulieu, poète charmant, mort en 1720, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

L'aspect enchanteur de ce village détermina Dutillet à y fixer sa demeure; il y loua une petite maison avec un jardin qu'il orna de fleurs, et il plaça au bout de son parterre une volière qu'il remplit d'oiseaux de toutes espèces. Ce fut en 1816, que le colonel alla

s'établir à Fontenay avec sa fille, encore enfant, suivie de sa gouvernante russe. Toujours retiré dans sa bibliothèque, au milieu des moralistes, ou dans son jardin, parmi les fleurs, la nature et les hommes lui fournissaient la matière des leçons qu'il croyait propres à former le cœur et l'esprit de sa fille. Il lui enseigna peu à peu ce qu'une jeune personne bien née ne doit pas ignorer pour n'être déplacée nulle part. Malgré ses soins, M. Dutillet ne put empêcher la petite Amélie de contracter l'habitude des causeries. Elle écoutait volontiers les caquets des commères qui fréquentaient sa gouvernante, et passait des heures entières à parler avec elles, tandis que son père était occupé ailleurs.

Les voisines, à la longue, s'étaient insinuées dans l'esprit simple et bon d'Aulinska, et comme elles avaient des complaisances pour Amélie, Aulinska laissa un libre cours à leur commérage.

La petite Amélie avait pris l'habitude de caqueter comme ces femmes, et de rapporter toutes les histoires vraies ou fausses qu'elle entendait.

La bonne gouvernante, étrangère à notre langue et à nos mœurs, ne connaissait point la signification des mots *médire* et *calomnier*; et, lorsqu'elle voyait sa jeune maîtresse répéter, après les villageoises, tout ce qu'elles avaient dit de méchant contre quelqu'un, elle ne faisait qu'en rire. Il n'en était pas ainsi du colonel. Quoique sa fille n'eût encore que douze ans, il la réprimandait sévèrement sur ses bavardages, et lui défendait expressément de lui rien rapporter. Comme il ne faisait et ne recevait aucune visite dans le village, on ne l'y appelait que l'ours. Il sortait seulement pour aller à Paris toucher sa pension, ou prendre l'air dans la campagne, et seul avec sa fille. Leurs promenades s'étendaient quelquefois fort

loin. Le colonel prenait un livre, Amélie emportait son carton et ses crayons. A treize ans, elle avait déjà dessiné les châtaigniers d'Aulnay , et quelques beaux sites du pays et des environs.

Son père, qui aimait à causer avec elle et à répondre à toutes ses questions sur les beautés de la nature, après lui avoir fait parcourir, un après-midi, la *Fosse-Basin* et les hauteurs qui l'avoisinent, la conduisit, au déclin du jour, sur le plateau où est établi le télégraphe, près des deux moulins; leurs regards se promenèrent de là sur un paysage enchanteur.

On était à la fin de mai; le parfum des fleurs, la vue de cette belle campagne, variée à l'infini, transportaient d'aise la petite Amélie, tandis que son père, la tête chauve et découverte, contemplait avec respect et admiration l'œuvre du Créateur. A leurs pieds étaient des

champs de rosiers et de fraisiers chargés de fleurs et de fruits.

L'odeur que répandaient au loin les jeunes accacias, les seringats et les roses, les tenait comme en extase. L'aspect riant de ces terres cultivées de mille façons, était un spectacle ravissant. Ici, des lilas, des chèvrefeuilles, des boules-de-neige; là, des fèves de marais, des pruniers, du blé, des pommes-de-terre, de la vigne, des haricots, du trèfle, du sainfoin; partout des noyers, des néfliers, des cerisiers, des pommiers, des plantes légumineuses, des arbres utiles ou agréables; dans le bas, des prairies émaillées de mille fleurs, bordées de peupliers, de saules, de bouleaux, de frênes, d'ormeaux, d'aubépine; quelques jets d'une eau vive qui font remarquer leur passage bienfaisant, par de modestes rigoles, que décèle une bordure d'herbe verte et fraîche.

« Ah ! papa , s'écrie Amélie . en contemplant l'ensemble du paysage, comme ce tableau me plaît ! je vais tâcher de le dessiner ; surtout , maintenant que les derniers rayons du soleil couchant annonce le crépuscule du soir.

— » Tu n'en aura pas le temps, ma fille.

— » N'importe, je vais essayer.

Grandeur de Dieu.

— » Allons, puisque tu le veux, ouvre ton carton, et fais toujours ton esquisse, demain tu l'achèveras. Tu vois, mon enfant, par tout ce qui nous environne, combien Dieu est grand, combien sa puissance est infinie et combien nous sommes petits, quand nous nous comparons à lui ! Si la vue de tant de bienfaits ne nous faisait aimer celui qui en est l'auteur, nous serions bien ingrats; car, remarque bien que, dans sa sage prévoyance, il n'a rien oublié de

ce qui peut nous plaire et nous être utile; tous nos sens sont satisfaits à l'aspect de tant de merveilles. Nous, à qui l'éducation a permis de mieux apprécier d'aussi grands bienfaits, ne serions-nous pas plus coupables qu'aucun autre, si nous manquions de reconnaissance envers lui ? Supposons, ma chère fille, qu'un sauvage ait trouvé une montre, qu'après en avoir observé le mécanisme, il fût parvenu à comprendre l'assemblage, le mouvement des pièces qui la composent; ce sauvage, ne connaissant cependant encore ni la division du temps, ni l'usage de sa montre, demeurera réellement plus ignorant à l'égard de cette machine, que toi qui t'en sers tous les jours, quoique tu n'en aies pas examiné la structure. Il en est de même du merveilleux mécanisme de la nature.

» On pourrait avoir réuni les raretés des cinq parties du monde, avoir fait

le dénombrement des étoiles, calculé les mouvements des planètes, prédit le retour des comètes, avoir subtilement disséqué des insectes, à toutes ces opérations, avoir ajouté mille expériences curieuses, et cependant avec tout cela être fort ignorant. La nature entière est une magnifique montre, dont les ressorts ne jouent que pour nous apprendre toute autre chose que ce qu'on y voit. Le physicien qui passe sa vie à épier le jeu de ces ressorts, sans aller plus loin, ressemble parfaitement à notre sauvage; il travaille à deviner ce qu'il est permis d'ignorer, peut-être impossible à concevoir, et et il néglige l'unique point important, qui est de savoir à quoi la montre est bonne.

— » Je commence à te comprendre, papa; c'est Dieu qui est le créateur et le moteur caché de la nature, de l'univers, de ce tout immense, dont sa volonté conduit les rouages.

— » Un si grand œuvre, ma fille, annonce un auteur sublime, invisible, il est vrai, mais dont la présence se révèle par tout le bien qu'il fait. Cet auteur, c'est Dieu, qui, de son souffle divin, crée, anime, fait mouvoir le plus petit insecte comme le plus grand des quadrupèdes, qui fait éclore la modeste violette, et donne la vie au cèdre du Liban.

— » Mais, papa, si tous les climats, par exemple, ne ressemblent pas au nôtre, Dieu n'a donc pas voulu répartir également ses bienfaits?

— » La bonté de Dieu est infinie, ma fille; mieux que nous, il sait ce qui nous convient. La religion et la raison concourent à nous rendre attentifs au langage des cieux, de la terre et de l'univers entier, à nous y faire entendre partout la gloire de Dieu, à nous faire apercevoir ses perfections cachées dans les ouvrages de ses mains; la vue

de la nature est donc un livre populaire où tous les êtres raisonnables peuvent apprendre ce qu'ils ont intérêt de connaître. On ne tire point une montre de sa poche pour prouver qu'il y a un horloger. En voyant une pièce curieuse et bien travaillée, personne ne doute qu'elle ne vienne d'un ouvrier industrieux; il ne faut point d'efforts pour unir ces deux idées qui sont inséparables, et si quelqu'un doutait que la montre eût un auteur, assurément on ne s'amuserait pas à le détromper.

» Ainsi, l'ouvrier, c'est Dieu; les différentes parties qui composent la montre et lui donnent le mouvement qui marque, règle les heures, c'est la nature organisée en saisons.

— » Papa, je conçois parfaitement ta comparaison, et je m'en forme une idée juste.

— » Remarque, ma chère fille, que si le monde entier est le tableau des per-

fections de Dieu, l'usage de ce tableau n'est pas de nous prouver qu'il a Dieu pour auteur, mais de nous remplir de sentiments de reconnaissance à la vue de son unité, de sa puissance, de sa sagesse, de son indépendance, de sa bonté, de sa providence. C'est une agréable école que celle où l'on nous instruit par les yeux, où la vérité prévient nos recherches en se présentant à nous, sous les dehors les plus propres à nous convaincre et à nous attirer à elle. Partout où nous portons nos regards, nous voyons des éléments simples ou des corps composés qui ont des actions toutes différentes. Ce que le feu allume, l'eau l'éteint; ce qu'un vent a glacé, un autre vient l'attiédir; ce que le soleil a séché, les pluies viennent l'humecter.

» Mais toutes ces actions, et mille autres si contraires, en apparence, concourent admirablement à former

l'ensemble de l'univers; à en soutenir l'harmonie. Les unes servent à aider ou à corriger les autres, et elles produisent un effet si nécessaire à l'assemblage général, que la soustraction d'un seul objet emporterait la ruine du tout, ou en interromprait le cours.

—»Je suis tout oreille pour t'entendre, papa, continue, je t'en prie.

— »Supprimons, par la pensée, la chose du monde qui nous paraît la moins utile; par exemple, le mouvement de l'air, le vent. Voilà aussitôt la nature et tout ce qui existe, dans le désordre. La société perd, avec la navigation, la jouissance des productions des autres climats. D'un autre côté, les vapeurs, que l'air et la chaleur élevaient de la mer, demeurent suspendues et immobiles au-dessus de l'endroit d'où elles sont parties. Faute de ce souffle léger qui dispersait les nuages de toutes parts, la campagne

et ses habitants n'ont plus rien pour se garantir des longues ardeurs du soleil ; l'herbe des champs se flétrit et se sèche , les animaux périssent , et la nature est aux abois. Ajoutons que l'air est ce qui donne la vie ; que celui qui circule dans nos poumons, comme dans tout être vivant, la soutient et fait partie de son existence; enfin, sans cet *air vital*, qui anime et vivifie, tout ce qui respire s'éteindrait ; car , mon enfant , rappelle-toi bien que , sans les combinaisons des éléments qui forment l'essence de la nature , l'univers ne serait qu'un chaos , comme dans son principe, et qu'il suffit du manque de l'un d'eux , à l'égard d'un être quelconque, pour le priver de la vie.

— » Tout ce que tu dis , cher papa , m'enchante et me transporte !

— » Mais, ma fille, au lieu du vent, qui n'est autre chose que l'agitation de l'air, retranchons du corps de la terre un

objet qui nous y paraisse moins nécessaire. Supprimons, par exemple, l'*argile*. Quel inconvénient pourrait-il en résulter? Il en arriverait un désordre égal au manque de vent. Ce qui sert à fabriquer de la vaisselle aux deux tiers et plus du genre humain nous manquerait; et cette perte, quoique importante, serait encore accompagnée d'une plus grande calamité. Avec l'argile, nous perdrions nos puits, nos fontaines et nos rivières. La circulation des vapeurs et des eaux se fera, il est vrai, sans l'argile; mais elle sera sans effet. La vapeur, épaissie en pluie, passera au travers des *arènes* (1); et les eaux, faute d'une couche de glaise qui les arrête, descendront sous les montagnes et sous les plaines, pénétreront jusqu'aux entrailles de la terre,

(1) *Arène*, sable, gravier dont la terre est couverte en certains endroits, et principalement aux rivages de la mer et des rivières.

ou se pratiqueront diverses routes pour gagner la mer sans nous avoir servi. Toutes les parties qui composent l'univers ont donc été préparées pour un certain usage, et la puissance qui les a assemblées est donc unique.

» S'il y avait une intelligence qui eût créé le soleil, et une autre qui eût fait la terre, leurs vues et leurs intérêts n'étant pas les mêmes, celle qui aurait fait le soleil n'aurait point voulu, sans doute, s'assujétir à le mettre si régulièrement au service de l'autre. Il en serait comme des dieux du paganisme, qui se querellaient toujours. Il n'y a donc qu'un seul principe, un Dieu unique, immuable, qui ait assorti les parties du monde, et qui, je le répète, les ait tellement mises dans la dépendance les unes des autres, qu'un seul objet, la plus petite parcelle retirée de cet ensemble merveilleux, y apporterait un désordre universel. Mais je m'aperçois qu'il est

tard. Le cri de l'oiseau de nuit nous annonce qu'il faut descendre et nous retirer. D'ailleurs tu ne dois plus y voir... Déjà les étoiles commencent à couvrir le firmament.

— » Oh ! papa, quel dommage que tu ne continues pas !... Que ton admirable récit m'a intéressée !... Quels sont donc les ouvrages où tu as puisé de si belles choses, mon papa ?

— » Mes observations de quarante années et quelques bonnes lectures. Demain soir nous reviendrons ici ; tu y achèveras ton dessin ; pendant que tu travailleras, je te parlerai d'une autre partie de la nature, qui t'intéressera peut-être encore davantage ; mais j'y mets une condition, c'est que tu ne bavarderas pas davantage. Sais-tu bien qu'on ne t'appelle plus dans le village que la petite babillarde.

— » Ah ! papa ! je cause un peu, il est vrai, ma bonne m'en donne l'exemple ;

mais si quelquefois je te rapporte ce que j'entends dire, c'est seulement dans l'intention de te distraire. Je te vois continuellement renfermé dans ta bibliothèque, le visage souvent collé sur tes livres... Je crois bien faire, en cherchant à t'égayer... »

Le papa lui donne un petit coup sur la joue.

« Allons, nous verrons demain comment vous vous comporterez. »

Le père et la fille rentrèrent ; ils soupèrent et allèrent se coucher en silence. Amélie était toute occupée de l'intéressant récit de l'auteur de ses jours ; elle n'en dormit pas. La journée qui suivit lui parut d'une longueur extrême.

Amélie vit avec une grande joie le soleil descendre à l'horizon ; à six heures précises, elle courut auprès de son père, son grand chapeau de paille sur sa tête, et portant à la main celui de M. Dutillet et sa canne.

» Voilà l'heure, papa, partons-nous?

— » Tu es bien impatiente!

— » Ah! c'est que, vois-tu, je désire finir mon dessin. J'en ai commencé les ombres dans la journée; mais, pour y mettre l'effet et retoucher l'ensemble, il faut que nous soyons là haut au déclin du soleil. Tu sais ce que tu m'as promis pendant que je dessinerai?...

— » Cela te fera donc bien plaisir?

— » Oh! mon père, peux-tu me le demander? »

M. Dutillet et sa fille montèrent au télégraphe et allèrent s'asseoir où ils étaient la veille. Amélie ouvrit son carton, étendit son papier, prit son porte-crayon et commença son travail.

Le colonel reprit son récit.

L'arrivée du Printemps.

« Toute la nature, comme tu le vois, ma chère fille, nous annonce la présence du printemps. Pour le vulgaire, le

printemps n'est que le terme de la plus triste des saisons. C'est l'époque brillante du retour des fleurs, c'est l'image de la création primitive des êtres. Alors toute la nature se ranime : la terre froide et nue réchauffe son sein, elle se pare de verdure ; les arbres des forêts ont recouvré leur feuillage ; des milliers d'insectes sortent de leurs œufs ; l'oiseau, de retour de son émigration, reparaît dans nos bocages ; et l'animal frappé d'un sommeil léthargique se réveille, tandis que d'autres quittent leurs habitations d'hiver ; partout on voit le mouvement et la vie. C'est au milieu de ce mouvement général, de cette confusion apparente que s'opère le développement des êtres organiques, mais d'après un ordre gradué qui les enchaîne les uns aux autres. La nature, avant d'accorder l'existence aux animaux, prépare dans les plantes la nourriture qui leur est propre ; elle la prépare telle qu'elle leur

convient dans le premier âge, telle que l'exige ensuite l'age adulte. Ainsi, le sein d'une mère se remplit d'un lait plus substantiel et plus abondant à mesure que l'enfant approche du terme de sa naissance; mais il n'est pas accordé à tous les animaux de trouver leur subsistance sur le sein qui leur a donné la vie. Lorsque les insectes jouissent de la plénitude de l'existence, ceux de qui ils la tiennent ont déjà perdu la leur. La nature a inspiré à ces êtres l'instinct admirable de déposer leurs œufs sur la plante destinée à la nourriture des petits...

— » Mais, papa, que deviendront ces œufs, si, comme il arrive pour un grand nombre, ils sont déposés en automne, et viennent à éclore au moment où les feuilles disparaissent ? ou bien, s'ils ne reçoivent la vie qu'au printemps suivant, qui les garantira des rigueurs de l'hiver ?

— » La nature a tout prévu, ma fille, elle veut la reproduction des êtres, et Dieu a créé des lois qui dirigent tout vers ce but. Une glu épaisse et tenace fixe les œufs des insectes sur les corps où ils sont déposés ; les pluies, les vents, les orages, rien ne peut les en détacher. Un duvet cotonneux, comme je te l'ai fait souvent remarquer aux arbres, enveloppe les plus délicats, et les garantit des froids rigoureux : ils doivent attendre dans cet état l'apparition de la plante destinée à les nourrir. Si avant la naissance des feuilles, nous examinons ce chêne, ce peuplier, etc., nous verrons fixé, à côté du bouton prêt à éclore, un paquet d'œufs. Le bouton s'entr'ouvre, la nouvelle feuille s'épanouit ; et, presque au même instant, les jeunes insectes, sous le nom de *larves*, brisent la coque qui les renfermait. Les feuilles tendres leur offrent un aliment, à mesure qu'elles deviennent plus coriaces et plus dures,

l'insecte aussi acquiert plus de force pour les ronger.

» Nous venons de voir, avec la renaissance des feuilles, les insectes reparaître. Ceux-ci sont également réservés pour l'entretien de la vie de plusieurs autres animaux. C'est le premier aliment des jeunes oiseaux. Déjà le nid où ils doivent naître a été préparé, dès les premiers jours du printemps; les semences précoces des saules et des peupliers ont fourni ce tendre duvet blanc sur lequel ils doivent reposer. Tous ces travaux préliminaires se trouvent si bien combinés, qu'au moment où l'oiseau sort de son œuf, les plantes ont nourri des chenilles, des vers, des larves, en si grande quantité, que, sans les oiseaux, les feuilles disparaîtraient sous leurs mâchoires dévorantes. Ainsi le jeune oiseau ne jouit de la vie qu'à l'époque où il peut la soutenir par l'aliment qui convient à son âge; ainsi, le besoin de se reproduire

ne se fait sentir, dans ces musiciens aimables de nos forêts, que dans la saison où la nature a préparé des berceaux pour leur progéniture, et une nourriture abondante pour leur entrée dans la vie.

» Le renouvellement des êtres, au retour de chaque printemps, à commencer par les végétaux, semble nous indiquer celui de leur création première. Tout nous porte à croire que des plantes ont couvert la surface du globe longtemps avant qu'il fût peuplé d'animaux. La nature préparait en silence leur vaste demeure; elle la fournissait de tout ce qui pouvait être nécessaire au soutien de leur vie : retraites sûres, bocages frais, nourriture abondante, rien ne manquait à aucun être au moment où il recevait l'existence. Les vers, les insectes, les animaux aquatiques, se montrèrent sans doute les premiers; telle était la volonté de Dieu. Les oiseaux, auxquels ils servent de pâture, voltigè-

rent ensuite dans les airs, et interrompirent, par leurs chants, ce grand silence de la nature. Long-temps avant les animaux carnivores, vivaient ceux qui broutent paisiblement l'herbe des prairies ; ils la broutaient sans avoir alors à craindre la dent ensanglantée de l'animal carnassier, qui n'a dû être créé qu'après eux.

— » Papa, mais tous ces êtres de mille formes différentes éprouvent-ils les mêmes sensations que nous?

— » L'homme est le seul auquel Dieu ait accordé de jouir, dans toute sa plénitude, du beau spectacle que nous voyons ; lui seul en est affecté par tous ses sens ; lui seul peut en saisir la sublime ordonnance, le suivre dans ses détails, le contempler dans son ensemble ; les sites variés des paysages, les bords riants des ruisseaux, la verdure nuancée des prairies, ne sont que pour lui. Il est presque le seul dont l'odorat soit agréa-

blement flatté par les douces émanations des fleurs, la vue recréée par l'élégance de leurs formes, par le mélange de leurs couleurs. Quel autre que l'homme est pénétré d'une sorte de sentiment religieux à l'aspect d'une antique forêt? Tandis que, si le papillon voltige de fleur en fleur dans nos parterres, ce n'est ni pour jouir de leur éclat, ni pour admirer cette variété si séduisante de couleurs et de formes, mais pour s'y nourrir et y déposer sa postérité; l'abeille ne se montre dans les plaines fleuries que pour y recueillir la cire et le miel. Si l'oiseau s'égaie à l'ombre des bois, c'est parce qu'il y trouve sa sûreté, un asile et des aliments.

— »Que tes peintures, papa, sont intéressantes! Mais les paisibles habitants des bois, s'ils n'étaient chassés ou interrompus par l'homme dans leurs jouissances, seraient peut-être les plus heureux des êtres vivants?

— » Tu as raison, ma fille; mais tu ne connais encore de la vie que les agréments. Pour adoucir le sort souvent malheureux de l'homme social, pour le distraire des vicissitudes qu'il éprouve, il faut le ramener aux plaisirs purs et simples de la nature, lui en montrer la source dans ses rapports secrets, charmes des cœurs sensibles, qui convertissent en jouissances de sentiment ces prémières émotions, qui semblaient d'abord n'avoir affecté que les sens. Avec quelle douceur elles se font sentir à l'aspect de cette simple rose placée sur le front de la jeune *Rosière* par les suffrages de ses compagnes? Que d'émotions à la rencontre des fleurs, même les plus communes, lorsqu'elles se rattachent à certaines époques de notre existence! Que de souvenirs délicieux elles renouvellent toutes les fois que nous revenons dans ces promenades champêtres, comme ici, où nous a si

souvent attirés, avec le retour des zéphirs, celui de la verdure et des fleurs! Quel plaisir de retrouver l'aubépine fleurie, de conquérir la rose défendue par ses épines, de découvrir la violette trahie par son odeur! Il n'est donc pas une plante qui ne nous rappelle une jouissance, et avec elle l'âge heureux de notre première jeunesse : c'est la primevère développant dans les prairies son panache doré; c'est la ronce aux baies succulentes, la fraise parfumée, la noisette savoureuse; c'est le chèvrefeuille, entremêlant ses rameaux fleuris à ceux des jeunes ormeaux; c'est le coquelicot et le bluet, ornement des moissons : enfin il n'est point de parure sans bouquets, point de fêtes sans guirlandes, point d'époque heureuse dont le retour ne soit célébré par des fleurs : elles composent ces couronnes destinées à ceindre, dans les luttes villageoises, le front des vainqueurs; les fleurs ont orné notre

berceau, elles couvriront encore notre tombe, comme si elles devaient par leur éclat masquer l'horreur de notre destruction. Compagnes inséparables de notre existence, elles se prêtent en quelque sorte à toutes nos affections; elles embellissent les plus beaux jours de notre vie, elles amortissent et flattent notre douleur. Des guirlandes suspendues à l'autel de l'hymen ont signalé notre bonheur, de noirs cyprès en annoncent le terme... »

M. Dutillet s'arrêta. Il aperçut les larmes de sa fille, qui coulaient en silence, tant son émotion était grande. Il lui prit la tête et l'appuya sur sa poitrine... « Pardonne, mon Amélie, pardonne à mes souvenirs. »

La jeune personne, dont le cœur était sensible et bon, jeta ses bras autour du cou de son père. Elle songeait à sa mère, qu'elle n'avait point connue; enfin, elle reprit : « Ton enthousiasme pour la belle

nature, mon cher papa, a produit en moi cette émotion. Je suis ton élève, il n'est pas surprenant que les leçons du maître aient fait naître quelques fruits.

— » Flatteuse ! » répondit M. Dutillet en l'embrassant de nouveau ; puis, changeant de conversation, il examina son dessin et le trouva assez avancé. La nuit était presque close. Le colonel et sa fille prirent en silence le sentier qui descendait au village, dont on apercevait le clocher à travers les arbres, et arrivèrent chez eux. Le jour suivant, le colonel ne sortit pas ; Amélie acheva son paysage.

Aulinska faisait quelquefois de courtes promenades dans la campagne avec Amélie, lorsque la goutte empêchait le colonel de sortir. Malgré la jeunesse de la fille du vétéran, son père n'hésitait pas à la confier à sa gouvernante, parce qu'il était sûr de son attachement et qu'il connaissait sa prudence. En allant à Aulnay, village situé dans les bois peu

éloignés de Fontenay, Aulinska apprit qu'une princesse russe y faisait son séjour. Le désir de s'entretenir avec quelques-uns des gens de l'étrangère, dans sa langne maternelle, de voir des compatriotes, lui faisait préférer Aulnay à tout autre village, dans ses courses solitaires avec sa jeune maîtresse. Elles se reposaient ordinairement chez une bonne femme, qui présentait à Amélie, pour son goûter, une jatte de lait qu'elle mangeait avec du pain frais de ménage. Amélie s'asseyait ensuite un peu plus loin dans le bois et y dessinait, ou bien elle cueillait quelques fleurs, attrapait des papillons, ou rassemblait les insectes qui lui paraissaient singuliers, et qu'elle renfermait dans une boîte pour les offrir à son papa, qui était amateur de toutes ces choses. En passant à Aulnay, Amélie et Aulinska avaient remarqué la *grande chaumière* où la princesse demeurait. Un jour, tandis que la fille du colonel

prenait son lait chez la paysanne, la gouvernante ne put résister au désir de la faire causer sur les habitants de la chaumière, et finit par la prier d'aller inviter la femme-de-chambre de la princesse, que la villageoise connaissait, à venir voir une personne de son pays. La paysanne n'y manqua pas. A la vue du costume russe, que la suivante de la princesse portait, Aulinska ne peut retenir ses larmes. Quelle contrée vous a vue naître? demanda la gouvernante.

— » La Lithuanie, répondit la femme de la princesse.

— » Et la princesse?

— » Elle est née dans la Pologne russe, mais a été élevée à Moscou. » Les deux femmes s'entretinrent long-temps dans leurs langues, qu'Amélie n'entendait pas; en se séparant, elles promirent de se revoir bientôt.

Le soir, Amélie, suivant son habitude, rapporta tout à son père, qui gronda un

peu la gouvernante de ce qu'elle était allée à Aulnay.

« Je n'y pouvais tenir, répondit celle-ci, et si vous saviez, monsieur, quel bien cela m'a fait de parler le russe, que j'avais presque oublié!.... »

A ces mots, une larme vint mouiller la paupière du brave militaire, qui pensait à sa chère Yvela.

Amélie s'en aperçut, et rompit la conversation, en mettant sous les yeux de son père l'ample moisson d'insectes et de fleurs des champs qu'elle avait apportés. Un baiser sur le front fut sa récompense.

M. Dutillet se sentait un peu mieux. Il proposa à sa fille d'aller le lendemain matin sur les hauteurs de Plessis-Piquet, au plateau qui domine la Sablière, près des murs du parc, pour jouir du magnifique spectacle du soleil levant. Amélie sauta de joie, et promit d'être prête.

Le vétéran rappela à sa fille que la

vue était superbe de ce côté, qu'elle aurait un joli paysage à dessiner, pendant qu'il lui parlerait encore des grandeurs de Dieu et de la nature. Amélie et son père se rendirent le lendemain dès l'aurore, en se promenant, au plateau de la Sablière ; ils s'y assirent sur un gazon frais, mais qu'Amélie eut soin de recouvrir d'un léger tapis qu'elle avait apporté pour son père ; quant à elle, son petit pliant lui suffit. Le soleil ne tarda pas à paraître resplendissant de toute sa gloire. Il était pur ; devant lui, les ombres légères de l'aurore s'évanouirent ; les hôtes des bois et des vallons le saluèrent par un ramage enchanteur.

Le calme qui régnait autour du colonel et d'Amélie, le silence qui n'était interrompu que par le chant varié de mille oiseaux, inspiraient une douce mélancolie.

M. Dutillet dit à sa fille : Je vais te

parler des plantes, de cette partie si intéressante du règne végétal.

Du Règne végétal.

» S'il suffit pour obtenir le droit d'être placé parmi les êtres qui jouissent de la vie, d'en parcourir les différentes périodes, d'être muni de tous les organes qui en exécutent les fonctions, on ne peut refuser aux plantes les prérogatives des êtres vivants; mais les plantes répondent-elles, par leur mode d'existence, à l'idée grande, sublime, merveilleuse que nous nous formons de la vie? Existent-elles vraiment quand l'être qui en est doué n'a ni la conscience de son existence, ni aucune sorte de volonté; quand il ne sent ni plaisir, ni douleur; quand il ne remplit les fonctions vitales, en quelque sorte, que comme l'aiguille qui trace sur un cadran les minutes et les heures? A la vérité, la

plante a des fonctions organiques qui la font se reproduire par la semence.

Dès qu'elle est animée par ce mouvement intérieur qui ne cessera qu'à la mort du végétal, elle développe peu à peu toutes les parties nécessaires à son entretien, à son accroissement ; elle reçoit et absorbe des aliments ; elle se les approprie et les convertit en sa propre substance. Faible d'abord, parée ensuite de toutes les graces de la jeunesse, elle présente, sous les formes les plus séduisantes, de nouveaux organes, ceux de la reproduction ; enfin, elle termine son existence par la maturité des fruits.

» Sans cet appareil organique, par lequel les plantes croissent et accumulent la matière végétale ; sans cette reproduction merveilleuse des individus par les *graines* ou *semences*, les plantes, considérées dans leur forme extérieure, pourraient être presque assimilées aux substances cristallisées des minéraux.

Elles n'en diffèrent point sous le rapport du sentiment, puisque rien ne nous prouve qu'elles soient susceptibles d'aucune impression de douleur ou de plaisir, leurs mouvements n'étant dirigés par aucune volonté déterminée, mais par une simple attraction.

— » Mais, papa, je croyais que les arbres et les plantes en général pouvaient se reproduire autrement que par les semences.

— » Oui, sans doute, les arbres et les arbrisseaux assez forts pour qu'on puisse en distraire des *boutures* ou petites branches que l'on coupe, se reproduisent en les plantant dans la terre; tels sont les *chênes*, les *ormeaux*, les *peupliers*, et tant d'autres. Quant aux arbres à à fruit, si on veut en recueillir des productions agréables au goût, il faut qu'ils soient *greffés*, c'est-à-dire, que sur un cognassier sauvage ou un poirier, on implantera un *pommier* de Canada, des

poires de Saint-Germain; sur un prunier sans culture ou un amandier, des arbres à noyau, comme cerisier, abricottier, etc.

» Les arbres se greffent au moyen d'une incision que l'on fait à la branche de l'arbre dont on veut changer la nature, et dans lequel on introduit une petite bouture de celui que l'on désire faire produire, en le consolidant avec une cire préparée. »

Amélie fut enchantée de ces explications de son bon père, dans la conversation duquel il y avait toujours mille choses instructives. Le soleil commençait déjà à s'élever sur l'horizon; ses rayons avait dissipé le brouillard du matin, et s'étendaient en un cercle brillant de lumière, en faisant sentir à toute la nature sa chaleur vivifiante.

L'esquisse du paysage d'Amélie était terminée. Le père et la fille rentrèrent pour déjeûner.

M. Dutillet ne sortit plus de la journée. Il ne quitta pas son jardin, où il fit de nombreux travaux dans les plates-bandes de fleurs.

La Fosse-Bazin.

Amélie demanda, vers le soir, si elle pouvait aller, avec sa bonne, faire un tour à la *Fosse-Bazin*. Le colonel y consentit. Aulinska portait le carton de sa maîtresse et son petit pliant : jamais Amélie ne sortait dans la campagne sans ces deux objets. Elles s'arrêtèrent sous la voûte verdoyante de quelques arbres qu'on rencontrait sur la route d'Aulnay. Amélie avait un livre à la main : c'était un des volumes du *Spectacle de la nature* et *de l'Industrie humaine*, de C. Delatre, que son père lui avait permis de lire, afin qu'elle pût mieux comprendre tout ce qu'il lui disait sur la grandeur de Dieu et les merveilles de la création. Ce livre a été inspiré par l'ou-

vrage de Pluche. Et aucun livre ne saurait mieux le remplacer. C'est bien l'œuvre la plus morale et la plus instructive que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse.

Un quart-d'heure s'était écoulé depuis qu'Amélie lisait à l'ombre, lorsqu'on entendit une voiture : c'était celle de la princesse russe. Soit à dessein, soit que ce lieu lui semblât commode pour descendre, la princesse quitta sa calèche ; et, s'avançant vers Aulinska, avec sa femme-de-chambre (la jeune Moscovite dont nous avons parlé), elle demanda le chemin de la *Fosse-Bazin* (1).

La gouvernante d'Amélie répondit aussitôt en russe, et s'empressa de le montrer. A ces accents de sa langue natale, la dame parut agréablement surprise. Sa femme-de-chambre lui apprit

(1) Jolie promenade encaissée entre deux coteaux couverts de bois, etc. (*N. de l'auteur.*)

alors qu'Aulinska, attachée au service de l'officier français retiré à Fontenay-aux-Roses, était celle dont elle lui avait parlé, et qui accompagnait ordinairement la fille du colonel dans ses promenades.

La Princesse russe.

La princesse avait un air mélancolique, un abord froid, qu'au premier aspect on eût pris pour de la hauteur. Cependant Amélie, qui était bien aise de s'entretenir avec une *princesse russe*, passa devant et s'offrit à la conduire à la *Fosse-Bazin*. On n'en était pas éloigné; on y arriva bientôt. La princesse, voulant s'asseoir, fit un signe à son *chasseur*, et il alla chercher un coussin dans la voiture qui suivait au petit pas.

La princesse parlait peu; Amélie s'efforçait vainement de vaincre sa timidité. On allait un à un dans le petit sentier qui borde la fosse, et qu'ombragent des ar-

bres et des arbustes de toute espèce. On s'arrêta enfin vers le milieu, dans un endroit couvert, et sur une jolie pelouse.

Le coussin de la princesse ayant été placé sur l'herbe, le pliant d'Amélie fut dressé à quelques pas de là.

La princesse lorgnait tout ce qui l'entourait. Amélie se tenait à une distance respectueuse, et gardait le silence, tandis que sa gouvernante était près d'elle, et que les gens de la princesse formaient un groupe éloigné.

Enfin la princesse adressa, en ces termes et en français, la parole à Amélie :

« Y a-t-il long-temps, mademoiselle, que vous habitez Fontenay ? »

La gouvernante s'avance et répond en russe.

« Depuis dix ans, madame. »

— « Ce n'est pas à vous que je m'adresse, laissez parler cette enfant, » reprend la princesse, dans sa langue. *(A Amélie.)* « Y a-t-il de la société à Fontenay ?

— « Je l'ignore, madame, je n'y connais que mon père, le curé du lieu, que je vois à l'église tous les dimanches, et ma gouvernante. Je ne compte pas quelques paysannes qui viennent chez nous aider Aulinska, lorsque nous en avons besoin pour le service du ménage. D'ailleurs, madame la princesse, vous saurez que dans les petits endroits on est fort curieux...... A Fontenay, surtout, chacun voudrait savoir ce que vous faites.... »

La princesse sourit.... tandis que la bonne d'Amélie la tire tout doucement par la manche.

« Et pour vous, ma belle enfant, repart la princesse, vous ne vous y occupez sans doute de personne?...

— » Comment le pourrais-je, madame? mon père, qui ne sort jamais que pour se promener avec moi quelques instants, ne fait société avec qui que ce soit.

— » Et cela vous déplaît probablement beaucoup ?

— » Il est certain , madame , qu'à présent que je suis grande , je ne serais pas fâchée , comme on dit , d'aller quelquefois dans le monde. »

La princesse fit un éclat de rire, qu'elle réprima bientôt cependant. Amélie s'était rapprochée , ... elle considérait ses traits et pensait.....

« Quel âge avez-vous , mademoiselle ? demanda la dame russe.

— » Madame , quatorze ans dans quelques jours.

— » J'ai oui dire que votre mère n'était pas française ? »

Amélie, reprenant tristement : « Il est vrai , la Russie la vit naître... »

Aulinska , remarquant que sa jeune maîtresse peut commettre quelques indiscrétions , s'avance modestement vers la princesse. Quoique le colonel sût parfaitement alors quels étaient les parents

de la mère de sa fille, il n'avait jamais fait une démarche pour se faire connaître à eux.

Content de sa situation, s'il pensait quelquefois aux parents d'Yvela, ce n'était que pour pleurer la perte de son épouse.

« Comment appelait-on votre maîtresse? demanda la princesse, en russe, en s'adressant à la bonne d'Amélie.

— » Madame, mon maître m'a défendu..., il ne m'est pas permis....

— » Comment ?

— » Permettez, madame, que je me retire.... »

La princesse, à ces paroles, dites avec mystère, parut agitée d'un sentiment secret, et une pâleur subite vint couvrir son visage. « A quelle époque, dans quelle contrée le colonel Dutillet a-t-il connu, épousé sa femme ? »

Comme ces derniers mots étaient prononcés en français, Amélie les en-

tendit, et se hâta de répondre : « C'est en Lithuanie, à la suite d'une bataille où plusieurs habitations furent incendiées....

— « Arrêtez, mademoiselle, s'écria d'une voix émue, la bonne Aulinska, M. votre père....

— » Parfaitement, interrompit la dame russe en s'approchant davantage de la fille du colonel, qu'elle considéra avec agitation... Ces traits, cette blancheur, ces yeux, qui me rappellent.... Votre père, ma chère Amélie, reprend la princesse, en s'efforçant de cacher son trouble..... ne vient donc jamais à Aulnay?..... Je ne sache pas l'y avoir rencontré dans mes promenades, depuis près de deux ans que j'habite ce joli pays? Vous devriez l'engager à venir de ce côté.... »

Il se faisait tard, la princesse se leva, et voulut absolument reconduire Amélie dans sa voiture. Ce n'était plus cette

personne mélancolique et fière, sa figure paraissait animée.... Aulinska et Amélie furent descendues à l'entrée de Fontenay.

La princesse embrassa tendrement la jeune personne, et lui dit qu'elle espérait bientôt la revoir avec M. Dutillet.

Amélie, à son retour, ne manqua pas de raconter à son père les aventures de sa promenade.

Le colonel, qui désirait par-dessus tout rester ignoré, être libre, qui avait fait tant de sacrifices d'amour-propre pour s'enfermer dans son humble retraite, et conserver sa tranquille indépendance, gronda beaucoup la gouvernante de son imprudence.

Aulinska lui répondit: « Mais, monsieur, au demeurant, quel grand mal y aurait-il donc quand la princesse saurait que ma maîtresse, qui était aussi comtesse, libre d'elle-même et de sa fortune, est devenue votre femme?

— » Vous savez quels sont mes principes. Je ne veux rien des parents de mon épouse.

— » Mais, monsieur, vous avez un enfant, et vous n'êtes pas riche; ma maîtresse l'était beaucoup. Vous possédez les titres de ses biens; dans le petit portefeuille qu'elle vous a laissé....

— » Connaissez-vous cette princesse?

— » Non, monsieur; comme je vous l'ai dit quelque temps après la mort de madame, elle avait une sœur à Moscou, chez une tante qui l'a élevée. Je sais qu'on l'y a mariée; mais j'ignore à qui.... »

Pendant ce dialogue qu'Amélie écoutait, la jeune personne se perdait en réflexions et en conjectures. Jamais elle n'en avait entendu autant sur sa naissance...... « Je suis fille d'une comtesse russe! se disait-elle. La princesse est peut-être ma parente, que sait-on? »

Amélie en voulait presque à son père de l'ignorance dans laquelle il l'avait laissée jusqu'alors ; sa malignité habituelle, tout enfantine qu'elle pouvait paraître, cherchait des motifs à cette réserve.

Quant au pauvre colonel, qui s'était figuré vivre au bout du monde en habitant Fontenay, y être ignoré et heureux le reste de ses jours avec sa fille, il ne savait quel parti prendre. La dame russe n'était pas plus tranquille de son côté. Elle écrivit le lendemain matin, au colonel, pour l'inviter à dîner le jour même, lui et sa fille, et le prévint qu'elle enverrait sa voiture pour les prendre. Son billet était si poli, si engageant, que refuser eût été de la dernière impolitesse. M. Dutillet se vit donc contraint d'accepter. Il passa à la hâte son uniforme. Amélie, parée de sa jeunesse, ne fit pas de grands frais pour sa toilette. Cependant, par

un petit mouvement de vanité, son père lui mit au cou le portrait de sa mère qu'il avait conservé. La miniature demeurait cachée sous le fichu de la jeune personne, mais la chaîne d'or qui pendait après, d'une forme étrangère et sans être autrement remarquable, restait en évidence.

M. Dutillet et sa fille arrivent à Aulnay. On les annonce. La princesse va les recevcir au bas de l'escalier. Le colonel, un peu embarrassé de cette réception cérémonieuse, salue avec respect. La dame russe embrasse Amélie d'une façon toute cordiale. On passe au salon, où il ne se trouvait personne.

« Vous le voyez, dit l'étrangère avec grace, je vous reçois en famille, comme une vieille connaissance.....

— » Je ne sais, madame, répond le colonel, comment j'ai pu m'attirer une si haute faveur....

— » N'avez-vous pas été l'époux d'une de mes compatriotes ?....

— » Oui madame....

— » N'est-ce pas en Lithuanie que vous l'avez connue ?...

— » Il est vrai...

— » M. le colonel, veuillez éclairer mes doutes ? »

Le colonel, avec une émotion visible : « Que faut-il faire pour cela, madame ?..... »

La princesse s'approche d'Amélie, qui écoutait attentivement : « Cette enfant ressemble à une personne qui me fut bien chère !.... J'eus une sœur... »

L'officier français, à ces mots, ne pouvant résister au sentiment qui le domine, va pour détacher le médaillon que sa fille porte au cou et qu'elle-même s'empresse de remettre à son père. Le colonel présente ce portrait à la princesse, en lui disant : « Voilà ma femme, madame ; mais là, ce n'est

qu'une peinture, au lieu qu'ici, en montrant son cœur, son image est toujours vivante. »

La princesse prend rapidement des mains de M. Dutillet la miniature qu'il offre à ses regards surpris, et s'écrie : « Ciel ! c'est elle ! » et ses lèvres s'attachent à cette froide image, tandis que ses pleurs coulent : « Mes pressentiments ne m'avaient donc point trompé !..... Amélie, embrassez votre tante ! Colonel, voyez en moi votre sœur ! »

Le brave militaire baise la main que lui tend la princesse et que des larmes qu'il ne peut retenir davantage viennent inonder. Une scène aussi attendrissante est plus facile à sentir qu'à décrire. M. Dutillet expliqua avec candeur et bonne foi les circonstances qui lui firent connaître sa chère Yvela. La sœur promet au beau-frère de lui apprendre comment, depuis deux ans qu'elle habitait Aulnay, elle avait soupçonné,

en entendant parler de lui, de sa domestique russe, de ses campagnes, et même de l'originalité de son caractère, qu'il pouvait bien avoir été le mari de celle qu'elle ne pouvait oublier.

La fille du colonel fut placée à table entre son père et sa tante. Celle-ci ne cessa de lui prodiguer les caresses et les attentions les plus délicates pendant tout le dîner.

La jeune Amélie, éblouie, surprise, confondue d'un bonheur aussi inattendu, qui la plaçait, dès cet instant, par sa fortune, au rang des plus grandes dames, disait-elle; Amélie ne put trouver, dans cette circonstance, qui bouleversait toutes ses idées, qui changeait si complètement sa position, de quoi satisfaire son habitude de parler; aussi, quand elle fut de retour, le soir à Fontenay, avec son père, elle n'eut pas un mot à lui dire; elle restait pensive et rêveuse. Le colonel paraissait

lui-même absorbé dans une méditation profonde en songeant qu'il lui faudrait peut-être abandonner sa chère solitude, sa liberté qu'il chérissait tant, les échanger contre ces bienséances sociales qu'il avait fuies jusqu'alors. L'amour paternel l'emporta pourtant. La princesse avait promis de venir déjeûner le lendemain sans façon avec son beau-frère et sa nièce. Elle tint parole. Ce fut presque un événement à Fontenay que d'y voir paraître les laquais, le chasseur et le bel équipage de la dame russe. Le colonel Dutillet tira du petit portefeuille les papiers qu'il y avait conservés, et la princesse les reconnut pour avoir appartenus à sa sœur; c'étaient les titres d'une fortune considérable que l'indifférence, le mépris du colonel pour les richesses, avaient laissés dans l'oubli, et qui y seraient probablement restés sans l'apparition de sa belle-sœur. Amélie, dès

ce moment, devint une autre personne. Le penchant qu'elle avait à bavarder, la teinte de médisance qui faisait le fond de son caractère, s'effacèrent tout à fait, pour faire place à des qualités solides et brillantes, qui convenaient à la fille, à l'élève du brave et modeste Dutillet. Sa tante la prit en si grande affection qu'elle obtint de la garder auprès d'elle. Le colonel fut obligé, avec toute sa philosophie, de faire ce que sa fille et la princesse voulurent, et enfin Amélie, devenue avec le temps une jeune personne accomplie, fit la consolation, le bonheur et la gloire de sa famille. A vingt ans la fille du colonel épousa un homme dont le nom, la fortune et le rang avaient de quoi plaire à l'ambition de la princesse qui, pour lors, se fixa tout à fait en France.



ssises toutes les deux sous un rocher
qu'ombrageait un vieux Chêne

ANAÏS ET CHARLOTTE,

OU

AMOUR-PROPRE ET BONTÉ.

La nature avait prodigué ses dons les plus précieux à la fille unique de M. Désormeaux, négociant de Nantes, et une excellente éducation avait heureusement développé toutes les bonnes dispositions d'Anaïs. Cette jeune personne avait quinze ans; elle paraissait avec avantage dans les sociétés de la ville où ses graces et ses talents la faisaient remarquer. Tant de perfections,

tant de qualités aimables disparaissaient cependant sous un défaut unique, mais capital, la vanité. Son amour-propre était tel qu'il fallait, pour lui plaire, qu'on la mît en toute occasion, au-dessus de ses compagnes. Sa qualité de fille unique, et les richesses de son père, lui faisaient croire qu'aucune demoiselle de la ville ne pouvait lui être comparée. M. Désormeaux, plus livré à ses spéculations commerciales qu'à former le jugement et à corriger le caractère d'Anaïs, abandonnait la direction de sa maison à son épouse, dont la tendresse aveugle pour sa fille n'avait point de bornes et satisfaisait tous ses caprices. Ces dames correspondaient à Paris avec une couturière et une marchande de modes, qui leur envoyaient chaque semaine des chapeaux et des parures nouvelles. Le faste de M. Désormeaux, les fêtes qu'il donnait, et la beauté de sa fille, attiraient

chez lui une nombreuse société ; on pouvait citer sa maison comme la seule, à Nantes, qui offrît un agréable ensemble de tous les plaisirs. Toutefois, on rapportait tout à sa fille, dont le luxe et la toilette effaçaient ce qu'il y avait de plus brillant dans la ville. Mademoiselle Anaïs prenait, avec ses égales et même avec ses compagnes d'une naissance et d'une fortune supérieures à la sienne, des façons peu convenables qui choquaient généralement. La famille Désormeaux jouissait cependant de l'estime publique, qu'elle méritait sans doute par la conduite irréprochable de tous ses membres, par la sagesse et l'application du chef dans ses affaires ; et la considération, ainsi acquise et consacrée, assurait, augmentait tous les jours le crédit du père. Pourtant les amies de madame Désormeaux lui représentaient que sa fille Anaïs ne se faisait pas aimer, malgré

sa beauté, parce qu'elle manquait d'affabilité, disait-on. Il faut le dire aussi, rien ne va mieux à une jolie figure que la modestie, des manières gracieuses; la hauteur et les airs méprisants ne conviennent à personne. La bonne mère faisait à sa fille des représentations, la sermonait un peu ; et Anaïs ajoutait à ses premiers torts, le tort plus grave encore de répondre avec aigreur. « Oui, disait-elle, madame Dalmon, dont la fille est gauche et laide, enrage de ce que je l'éclipse par ma tournure et ma toilette. Si mademoiselle Duluc est une idiote, si mon esprit me fait rechercher, ne faudra-t-il pas, pour plaire à ces dames, que je fasse aussi la sotte? Elles m'en veulent de ce que je suis plus jolie qu'elles, plus élégante; de ce que nos fêtes réunissent la société la mieux choisie ; de ce que le goût le plus exquis préside à toutes nos assemblées. Est-ce ma faute, ma mère,

ajoutait-elle en affectant de minauder, si tous les hommages s'adressent à moi?...

— « Non, sans doute, ma fille, mais prends garde à ne point humilier tes compagnes. L'amour-propre blessé ne pardonne jamais. Nous sommes négociants, nous avons besoin de la bienveillance de tout le monde... Si un revers venait à nous atteindre... J'en frémis! comme tes rivales prendraient leur revanche!... »

Anaïs ne connaissait point la signification du mot *revers*. Elle croyait la fortune de son père assise sur des bases inébranlables : cependant celui-ci avait plusieurs navires en mer, c'était dans le temps de la guerre avec l'Angleterre, dont toutes les marchandises se trouvaient prohibées sur le continent, et le moment d'une catastrophe épouvantable s'approchait pour le négociant. Il faisait beaucoup d'affaires depuis quelque temps

avec une maison de Paris, à laquelle il avait donné sa signature pour une somme considérable. Au milieu d'une de ces belles réunions si agréables à sa fille, et dont elle faisait l'ornement, un inconnu, qui venait d'être introduit dans les salons, s'avance auprès de M. Désormeaux et lui demande un entretien particulier, pour un motif qui ne souffre aucun délai. M. Désormeaux conduit l'étranger dans son cabinet. Là, l'étranger lui remet un billet d'un de ses amis de Paris. M. Désormeaux l'ouvre, le parcourt et se sent défaillir. Sa femme, devant laquelle il était sorti avec l'inconnu, l'avait suivi des yeux avec un trouble secret, tandis que sa fille ne songeait qu'à briller dans un quadrille où elle figurait.

Un Malheur.

Madame Désormeaux ne voyant pas revenir son mari, s'avance avec inquiétude vers son cabinet, et y arrive pour

être témoin du désespoir de son époux. « Nous sommes ruinés, nous sommes perdus sans ressource, s'écrie-t-il en lui tendant les bras; M. D.*** s'est enfui de Paris, en laissant un déficit de plusieurs millions? Je serai obligé de rembourser tous ses billets..., toute notre fortune ne saurait y suffire!... »

L'épouse du négociant se sent attérée par le coup qui la frappe, coup d'autant plus cruel, qu'il était moins attendu. « Tout n'est peut-être pas désespéré, dit l'inconnu, ami du correspondant qui donnait à M. Désormeaux la fatale nouvelle. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de prendre à l'instant la poste, de voler à Paris pour y connaître au vrai la position de votre débiteur, et de courir ensuite sur ses traces; car tout le monde s'accorde à dire qu'il n'est pas parti les mains vides. » L'avis parut sensé ; M. Désarmeaux se rassura peu à peu. Sa femme s'efforça de prendre un air plus

calme. Ils rentrèrent dans les salons, où tout respirait la joie et le bonheur.

Anaïs cependant, loin de prévoir tout son malheur, semblait avoir ce jour-là redoublé d'arrogance et de hauteur. Les grands airs qu'elle se donnait étaient autant de traits aigus qu'elle enfonçait dans le cœur de son malheureux père; et sa mère elle-même paraissait humiliée de ces airs si déplacés.

M. Désormeaux s'éclipsa au bout de peu d'instants, prit quelques effets, sortit sans bruit de son hôtel, suivi d'un fidèle domestique, et partit pour Paris dans une chaise de poste qui devait courir nuit et jour.

Les mauvaises nouvelles s'apprennent, dit-on, toujours assez vite. Les danses, toutefois, continuèrent jusqu'au jour; l'infortuné négociant était déjà bien loin quand elles cessèrent. Mais on avait remarqué son absence, et on en murmurait tout bas. Enfin,

avant la fin du bal, le bruit circulait déjà dans l'assemblée que M. Désormeaux était parti, et qu'il allait faire banqueroute; les personnes invitées à sa fête, n'eurent point honte de le dénigrer dans sa propre maison, et se firent un cruel plaisir d'humilier Anaïs qui, troublée, confuse, ignorant encore, mais pressentant la ruine de sa famille, au moment où on se retirait, alla se jeter dans les bras de sa mère, en fondant en larmes.

Quelques heures à peine s'étaient écoulées, pendant lesquelles madame Désormeaux et sa fille reposèrent un peu, lorsque des agents de l'autorité vinrent signifier l'ordre qu'ils avaient de faire des perquisitions dans tous les magasins du négociant pour y saisir les marchandises anglaises dont on le soupçonnait d'avoir un dépôt caché.

Des envieux de la fortune du père, des jaloux des avantages de sa fille,

blessés de sa hauteur et de ses dédains, s'étaient vengés de l'un et de l'autre par une lâche dénonciation.

On trouva bientôt ce qu'on cherchait, et la ruine de cette famille honnête devint complète en un instant.

On prit des informations; on sut que M. Désormeaux avait demandé des chevaux de poste et était parti précipitamment : il n'en fallut pas davantage pour aggraver ses torts. Aussitôt mille contes absurdes furent débités sur le négociant qui, la veille encore, riche et honoré, se croyait autant d'amis qu'il y avait de citoyens dans la ville, et qui maintenant se voyait abandonné, trahi de tout le monde.

Madame Désormeaux accablée par l'adversité, ne pensait qu'à son mari et à sa fille : bonne mère, bonne épouse, elle oubliait sa propre situation, pour ne songer qu'aux êtres qui lui étaient chers.

La Nourrice.

Pendant que le sort préparait ainsi des épreuves cruelles au caractère d'Anaïs, pendant que son amour-propre avait à supporter des humiliations de tout genre, Charlotte, la bonne Charlotte, sa sœur de lait, la compagne de son enfance, sur les premiers bruits des malheurs de sa famille, accourait avec sa mère pour lui porter des consolations.

« Où est mon enfant ? dit en arrivant la bonne paysanne, tout en larmes, je veux la voir, je veux pleurer avec elle ! »

La mère Dubois, nourrice d'Anaïs, avait conservé dans la maison une sorte d'autorité maternelle, que madame Désormeaux lui laissa prendre en considération de la tendresse qu'elle portait à sa fille.

La mère Dubois était devenue la

compagne d'un simple journalier, mais la conduite honorable de ce journalier lui mérita l'estime publique; et l'emploi bien entendu des dons que les deux époux reçurent de la reconnaissante madame Désormeaux, leur permit, en peu d'années d'acquérir une petite ferme. Avec ce domaine, beaucoup d'ordre, de l'économie, ils vivaient contents, et leur fille complétait leur bonheur.

Elevée pendant ses premières années avec sa sœur de lait, Charlotte, douée du plus heureux caractère et d'un cœur excellent, était, comme ses parents, universellement aimée : elle avait, malgré la vanité d'Anaïs, un attachement si vrai pour elle, qu'elle eût volontiers sacrifié sa propre félicité pour la rendre heureuse.

A la première nouvelle du désastre arrivé au négociant, la mère nourrice et sa fille accoururent pour offrir leur fortune, leurs soins, leur vie, s'il le

fallait. C'est ainsi que ces braves gens s'annoncèrent à la famille Désormeaux, qu'ils trouvèrent dans la plus profonde tristesse.

« Allons, allons, madame, dit la paysanne, il ne faut pas ainsi vous désoler; Dieu est bon, il faut mettre sa confiance en lui. »

Pour toute réponse, madame Désormeaux s'approcha de la nourrice, et lui ouvrit les bras : la nourrice s'y jeta en sanglotant, pendant que Charlotte était tout occupée d'Anaïs, dont l'air sombre, abattu, offrait l'image de la mort.

Charlotte la contemplait en silence, et ses larmes inondèrent son visage. Anaïs avait l'œil sec, mais égaré.

« Madame, reprit la mère Dubois, vous ne pouvez rester dans l'état où vous êtes...., venez chez nous...., nous vous consolerons.

La Sœur de lait.

— » Oh! ma bonne sœur, disait Charlotte, en prenant les mains de sa sœur de lait, ne restez plus ici, arrachez-vous à ce spectacle de douleur.... Viens, je te servirai.... Tout ce que j'ai est à toi..... je dis à vous, mademoiselle Anaïs.»

A ces mots, Anaïs fixe ses yeux inquiets sur la jeune villageoise.

« Oh! Charlotte! tu ne sais pas à combien d'humiliations je suis destinée!

— » Prenons courage, ma fille, répond madame Désormeaux; tout n'est peut-être pas perdu. Je vais rester : je le dois. Pars avec ta nourrice. Ne sois plus témoin de toutes les horreurs qui nous environnent. »

Madame Désormeaux, résignée à son sort, madame Désormeaux, dont l'ame était grande et forte dans l'adversité, voulut épargner à sa fille le spectacle désolant qui l'attendait dans sa maison;

elle la fit consentir, après bien des instances, à suivre la bonne mère Dubois et sa sœur de lait.

Elles se mirent en route, en silence, pour leur village dont elles découvrirent le clocher en quelques heures.

A l'aspect de cette campagne qu'embellit la simple nature, de cette riante et agreste vallée de Clisson, de la Sèvre, resserrée en cet endroit par les rochers, et qui coule dans un lit peu spacieux, mais dont les bords sont remplis d'arbres, d'habitations, d'usines qui offrent le tableau vivant du travail, d'une modeste aisance et du bonheur, le visage des voyageurs s'épanouit, tandis que celui de la jeune Désormeaux se rembrunit de toutes les pensées qui la tourmentaient.

« Regarde, Anaïs, dit la nourrice, vois-tu là-bas notre maisonnette sur le penchant de la colline ? Remarque bien le joli verger qui l'entoure de tous

côtés, et ces grands peupliers au bord de la rivière, près du moulin, dont le *traquet* commence à se faire entendre. Tu étais bien petite quand tu vins pour la première fois chez nous ; depuis, mon pauvre homme y a fait tant d'utiles changements que certainement tu n'y reconnaîtras plus rien.

— » Oh ! pardonnez-moi, ma mère, ma sœur se rappellera facilement la grotte qui est dans le rocher, et où nous allions jouer si souvent ; les deux pruniers que mon père a plantés tout auprès, dans le petit espace que mademoiselle Anaïs appelait son jardin.

— » Dame ! c'est que ces pruniers, à présent, sont de grands arbres ! Vous en mangerez les fruits....

— » Que dis-tu? j'en mangerai les fruits? repart Anaïs avec humeur ; penses-tu donc, Charlotte, que je vais rester chez toi pendant toute la saison qui commence seulement, pour

avoir le plaisir de goûter des prunes que je trouve en si grande abondance à la ville ? » *En soupirant* : « Quel lieu sauvage ! Comment peut-on vivre dans une campagne aussi isolée, sans société !....

— » Je conçois ben, not'fille, reprend la mère Dubois, qu'ici tu n'auras pas tous ces beaux messieurs et toutes ces belles dames qui étaient sans cesse autour de toi à Nantes, et qui en voulaient plus à vos dîners et à vos divertissements qu'à...

— » Ma mère, interrompt Charlotte à demi-voix ; ménagez-la...

— » Oui, ménageons son orgueil ; lui seul la rend sensible à son malheur, voilà tout. »

Charlotte prenant la main d'Anaïs :

« Ma sœur, nous allons descendre la côte, nous n'avons plus qu'un bout de chemin pour arriver... »

La triste Anaïs ne répond rien. Elle

sort de la carriole qui l'avait amenée, et suit silencieusement sa nourrice et sa sœur de lait, en répétant tout bas : « Quel pays désert et affreux ! Quel horrible exil ! »

Le Village.

Bientôt on arrive près de l'habitation rustique de Dubois... Un brave chien fait entendre ses aboiements et accourt à ses maîtresses... Il est suivi de près par un villageois d'environ quarante-cinq ans, en habit de travail, qui tient d'une main une bêche, tandis que de l'autre il ôte son bonnet... Une grosse servante l'accompagne...

En les voyant, le cœur d'Anaïs se serre de plus en plus. A peine répond-elle aux compliments pleins de cordialité et de franchise que lui adresse son père nourricier.

Ce brave homme, tant heureux de revoir sa femme et sa fille, et non moins

inquiet de savoir ce qu'il y a de vrai dans les bruits sinistres qui l'ont affligé, multiplie les embrassements et les questions.

« Tu sauras tout, lui répond la nourrice ; allons au plus pressé. La chambre de notre demoiselle est-elle prête ?

— » Oui, ma bonne femme ; à tout hasard, j'ai arrangé celle qui donne sur la vallée : c'est la plus avenante de la maison. Tous les matins notre chère enfant entendra le ramage des milliers d'oiseaux qui viennent s'y réjouir.

— » Oh ! ma sœur, s'écrie Charlotte, tu auras... » elle se reprend, « vous aurez, de vos croisées, la plus jolie vue du monde...

— » Oui, dit Anaïs, avec un air sombre, je le vois, je serai là dans un isolement complet...

— « Oh ! que non, que non.

— « Ma fille, reprend la bonne nourrice, nous serons avec toi quand et tant

que tu voudras. Ensuite, est-ce que tu ne t'occuperas pas?... Si tu veux lire, Charlotte a des livres, vois-tu, des livres que M. le curé, qui est un brave homme (tu le verras) dit très-bons pour une jeune personne ; tu pourras aussi coudre, broder... Enfin tu passeras le temps le mieux qu'il te sera possible.

— » Oui, ma sœur, ajoute Charlotte, tout le monde ici s'empressera de te distraire... Je te servirai avec zèle et avec affection... comme une bonne sœur, et je serai toujours avec toi, près de toi... si tu le veux bien ; je veux dire, si vous le voulez... »

Anaïs s'efforçant de sourire : « Je sais que tu as un bon cœur ;... que ma nourrice m'aime!... mais hélas ! quelle différence de position!

— » Tout s'arrangera pour le mieux, répond la nourrice ; ainsi point de chagrin. Voilà notre maison. »

Dans cet instant ils arrivèrent à l'habitation du villageois. La grosse fille et le valet qui conduisait la carriole, se hâtèrent d'en descendre ce que la prévoyance de madame Désormeaux y avait fait placer à la hâte pour sa fille.

Contentement passe richesse.

Anaïs est bientôt installée dans une jolie chambre. Tout y était de la plus grande propreté. On y avait placé un lit de bois de noyer, avec des rideaux de serge verte, des chaises de paille, une grande glace de Venise, et une petite table pour servir de toilette : la croisée était garnie de rideaux blancs comme la neige; une vigne, dont les sarments couraient sur le toit, ornait et ombrageait cette croisée en dehors ; une quantité de pois de senteur, plantés au-dessous, répandait au loin une odeur délicieuse; le bois dont a parlé le nourricier se trouvait non loin

de là ; un peu plus bas, au pied de la côte, coulait la modeste rivière au milieu des rochers ; les arbres qui ombrageaient ses bords en faisaient une promenade charmante. La maison du père Dubois , son site romantique, la solitude qui l'entourait, parurent à Anaïs un lieu si triste, que des larmes vinrent , malgré elle, inonder son visage. Charlotte, restée seule auprès de sa sœur, tandis que ses parents s'occupaient du ménage et du dîner, eut toutes les peines du monde à la calmer.

« Il t'est bien difficile, disait Anaïs à Charlotte, de trouver beau ce vilain pays. Tu y a presque toujours vécu ; habituée au travail, à des vêtements simples, à la seule société des paysans,... tu ne désires rien de plus !... Mais moi, élevée dans l'opulence, accoutumée à n'avoir pas un désir qui ne fût à l'instant satisfait,.... changeant de parure chaque jour, ayant sans cesse autour

de moi une société choisie qui me trouvait...

— » Belle, n'est-ce pas? qui continuellement, par ses discours faux et trompeurs, enflait ton orgueil, flattait ta vanité... Oh ! ma sœur, qu'il est doux d'être aimé pour soi! Ici tu n'auras point de flatteurs, mais des amis vrais, sincères, dévoués !... Sois donc raisonnable et ne t'afflige pas ainsi ; songe bien plutôt dans ce moment à tous les chagrins de ton pauvre père, à ceux de ta tendre mère.

— » Tu as raison, Charlotte, les malheurs de ma famille doivent seuls m'occuper. Je ne dois plus penser aux parures, à un monde trompeur. Nous sommes peut-être ruinés pour toujours, que sait-on ?... »

La première journée que passa Anaïs chez sa nourrice lui parut bien longue, bien ennuyeuse;... elle ne pouvait se faire à l'idée de son changement de

fortune, et toutes les distractions qu'on cherchait à lui procurer manquaient leur but.

Les beautés de la nature n'avaient aucun charme pour elle. Toutefois, Charlotte ne la quittait pas; sa prévoyance, ses attentions délicates ne lui laissaient pas un souhait à former. Sa chambre, toujours propre, était ornée de fleurs; ses repas, servis avec un soin, des égards qui, dans son malheur, devaient flatter sa vanité et faire diversion à ses peines.

La Fête villageoise.

Une fête villageoise eut lieu le dimanche qui suivit l'arrivée de mademoiselle Désormaux chez la nourrice; Charlotte s'y rendit parée de ses plus beaux habits et accompagnée de ses parents.

Anaïs, pour ne pas rester seule, fut obligée de les suivre. Elle avait aussi fait une toilette remarquable. Son

amour-propre aurait trop souffert de se montrer en négligé, un dimanche, au milieu de l'allégresse publique. D'ailleurs, sa vanité était flattée qu'on la prît pour une grande dame.

La fête se tenait dans la forêt voisine. On entendait au loin les cris joyeux des danseurs, le son des instruments champêtres; et, en approchant, on respirait, avec l'odeur des fleurs printannières, celle des cuisines que les paysans avaient établies dans les allées du bois. On voyait les broches tourner, des flots de vin couler; les chants agrestes des bons campagnards, que les échos répétaient, annonçaient partout la santé, la joie et le bonheur. Une foule considérable se pressait dans tous les sens autour des marchands forains, des tables des buveurs, des quadrilles des danseurs et des jeux de toute espèce qu'on rencontrait à chaque pas dans la forêt. Ce spectacle d'une population heureuse avait de quoi faire

palpiter le cœur le moins susceptible d'émotions.

Cependant, Anaïs, tout entière à ses souvenirs de la ville, ne prit aucun plaisir à la fête, et remarqua qu'il ne s'y trouvait que des paysans endimanchés, et des ivrognes. Charlotte, au contraire, se divertit beaucoup; elle dansa avec de jeunes villageois, et on remarquait, dans tous ses mouvements, la gaîté, l'abandon d'un cœur honnête et pur. Pendant que tout le monde s'amusait, Anaïs bâillait et s'ennuyait auprès de sa nourrice, qui n'avait pas voulu la quitter, tandis que son mari buvait le petit coup sous la feuillée avec ses amis.

Cette journée, qui aurait offert mille agréments à toute autre qu'Anaïs, lui devint insupportable. Le bonheur d'autrui avait pour elle quelque chose de pénible; et quand Charlotte lui avoua ingénûment, le soir, combien elle s'était divertie à la fête, la fille du négo-

ciant lui répondit, avec un air de dédain, « que des plaisirs aussi grossiers que ceux qu'elle avait vus n'étaient faits que pour les gens du peuple. »

Madame Désormeaux écrivait tous les jours à sa fille, et celle-ci éprouvait de plus en plus les ennuis de sa solitude, malgré les attentions soutenues de ses hôtes, qui se dérangeaient continuellement de leurs travaux pour lui tenir compagnie. Toutefois, l'isolement d'Anaïs, qui n'offrait aucune jouissance à sa vanité, la força bientôt à se créer des occupations qui pussent lui faire trouver le temps un peu moins long.

En arrivant chez sa nourrice, les bonnes gens la servirent dans sa chambre.

Charlotte était pour elle une espèce de domestique toute dévouée. Ces honneurs, ces déférences qu'on avait pour son malheur ou plutôt pour son orgueil que sa nourrice voulait ména-

ger, en l'isolant davantage, lui firent désirer un peu de société et la rendirent moins dédaigneuse dans le choix des personnes. Elle pria d'abord Charlotte de lui tenir compagnie au déjeûner; ensuite, elle l'admit à son dîner; enfin, elle en vint à demander d'elle-même aux villageois à n'avoir plus qu'une même cuisine et à prendre ses repas avec eux. La bonne nourrice s'excusait, jamais elle n'eût osé, sans sa permission, s'asseoir à la même table que sa *demoiselle*, ainsi l'appelait-on chez le père Dubois.

L'orgueilleuse Anaïs, qui voyait encore, dans cette modestie des bons villageois, des égards pour sa vanité, voulut absolument qu'on la satisfît sur ce point.

La sensible Charlotte en fut très-contente, parce qu'elle prévoyait que sa sœur de lait serait beaucoup plus heureuse, si, modérant insensiblement son amour-propre excessif, elle pouvait

se familiariser avec sa mauvaise fortune, et ne plus s'effrayer du changement de sa situation.

Enfin Anaïs, qui ne manquait ni d'esprit ni de jugement, sécha tout doucement ses pleurs et se fit une loi de la nécessité. Elle sentit que l'orgueil des parures, la vanité d'un rang qu'on n'acquiert que par la naissance ou la fortune, et que l'on ne peut soutenir qu'avec la richesse, sont des ridicules lorsque cette même fortune nous abandonne.

Résignation pénible.

Anaïs prit donc son parti et se résigna à sa nouvelle position. Alors elle put envisager avec plus de calme les infortunes de sa famille et songer à son avenir sans être si effrayée. Ses journées lui parurent moins longues quand elle les employa mieux, et que son chagrin s'adoucit. Sa correspon-

dance avec sa mère, la lecture, le dessin, la promenade et quelques ouvrages de broderies, occupèrent tout son temps. Sa fidèle amie, sa sœur de lait, qui l'accompagnait dans ses courses, parvint graduellement à lui faire goûter les douceurs et le charme de la vie champêtre. Assises toutes les deux sous un rocher qu'ombrageait un vieux chêne au bord de la Sèvre, tantôt elles suspendaient leur couture pour prendre un volume de madame de Sévigné, dont la fille de madame Désormeaux lisait quelques lettres, ou bien Anaïs dessinait les sites pittoresques qui se trouvaient sous leurs yeux.

D'autres fois, une conversation sérieuse s'établissait sur le bonheur.

« Il n'en est plus pour moi, disait Anaïs, mon père est ruiné; obligé d'errer loin de sa patrie, nous ne le reverrons plus. Ma malheureuse mère, après avoir lutté contre l'adversité, va

tout abandonner, m'écrit-elle, à des créanciers avides qui, loin de nous montrer la moindre indulgence dans la détresse où nous sommes, accusent encore mon père d'infidélité et de fraude. Ainsi, après avoir perdu nos richesses, nous perdrons encore l'honneur. A mon âge, à seize ans...... Quel avenir !...... Ah ! Charlotte ! que j'envie ton sort !....... Née au village, accoutumée, dès l'enfance, à vivre de peu, à des ajustements simples comme ton ame....., un revers ne pourrait t'atteindre ! tu serais toujours assurée de te suffire.... Ton amour-propre ne souffrirait point, si tu étais forcée de gagner ta vie, comme l'ont fait tes parents, par le travail de tes mains ; mais moi, que puis-je faire sans fortune !..... mourir ! »

Elle prononça ces derniers mots avec une sorte d'angoisse.

« Vous n'avez donc plus de confiance

en Dieu ?.... reprenait sa sœur de lait, en l'embrassant tendrement. Songez donc, mademoiselle, ainsi que je l'ai entendu dire cent fois à notre bon pasteur, et que je l'ai lu dans des livres, que la Providence ne nous abandonne jamais, quand nous avons placé notre confiance en elle!........ Comment pourriez-vous être malheureuse, d'ailleurs? Vous possédez beaucoup de talents, dit-on; hé bien! vous les ferez valoir. Vous ne seriez pas la première dame qui aurait employé les ressources de la belle éducation que ses parents lui auraient donnée dans la prospérité, à les nourrir dans le malheur... Il faudra mettre tout votre orgueil de côté pour ne montrer que votre cœur....

— « Ah! Charlotte! que tu me comprends bien!..... Oui, je ferai, s'il se peut, abnégation de moi-même, pour ne songer qu'à ma vertueuse mère,.... à mon père.... Mais je ne saurais jamais

faire usage des talents qui me faisaient remarquer dans le monde, pour en tirer un salaire. Non, je ne pourrai point m'y résoudre.

— » Cependant, si vous n'aviez pas d'autres ressources, si votre père, votre mère, l'exigeaient... ou pour mieux dire, si leur situation et la vôtre vous en faisaient un devoir...

— » Ah! ma sœur! n'achève pas, tu me fais frémir! »

C'est ainsi que cette malheureuse enfant, élevée dans la molesse, possédée d'une vanité que la fortune et la faiblesse de ses parents avaient encouragée, ne pouvait s'accoutumer à l'idée de se livrer à un travail utile.

L'éducation de l'esprit, dans la vie privée, ne suffit pas pour être heureux, il faut y joindre celle du cœur. Nous arrivons dans le monde avec plus ou moins de vertus naturelles. Celles qui regardent les devoirs que nous avons

à remplir réciproquement dans la société peuvent se maintenir et se perfectionner par les bons exemples, en réprimant à propos les vices contraires. On ne peut pas supposer qu'un enfant naisse avec un mauvais cœur. Ses habitudes seules peuvent le lui gâter.

Si les personnes chargées de surveiller Anaïs avaient toujours, dès son enfance, réprimé sagement tous les mouvements de sa vanité naissante, aujourd'hui elle trouverait tout simple de travailler pour ses propres besoins, ou pour aider à ses parents : car chacun a sa tâche sur la terre, depuis le plus faible insecte qui cherche péniblement sa nourriture, jusqu'au roi des animaux qui n'obtient point sa pâture sans peine et sans péril. L'homme, la plus parfaite image du Créateur, en entrant dans la vie, n'a-t-il pas été condamné à travailler pour soutenir son existence? Pas un de nous ne doit rester oisif.

Nous devons tous nous occuper plus ou moins, suivant notre situation, nos besoins, nos facultés. Celui qui est fortuné, comme celui qui est réduit à l'indigence, doit employer son temps et le rendre utile à lui-même ou aux autres.

Dieu a commandé le travail à l'homme, et notre santé, nos devoirs sociaux, nos besoins physiques, en font une loi sacrée. Les parents doivent donc de bonne heure accoutumer les enfants à un travail gradué qui élève l'ame, remplit le cœur occupe l'esprit, l'orne, l'amuse, et prépare ainsi peu à peu, pour l'avenir, des habitudes nécessaires, que dans l'âge mûr ils sauront apprécier, et qu'ils aimeront encore dans leur vieillesse.

La solitude dans laquelle vivait Anaïs depuis quelques mois, lui suggérait ces réflexions, que ses lectures et ses conversations avec sa sœur de lait fécondèrent bientôt.

L'automne approchait; madame Désormeaux était venue seulement une fois voir sa fille chez la nourrice. Elle l'avait vue en quelque sorte résignée à un sort qu'elle regardait quelques mois auparavant comme bien rigoureux.

Madame Désormeaux arrive un jour à l'habitation de Dubois avec un air beaucoup plus riant, plus calme. Après avoir embrassé Anaïs avec une effusion de cœur qu'elle n'avait pas toujours, comme elle ne cachait rien à la nourrice, ni au mari, ni à sa fille, elle leur apprend qu'enfin elle touche au terme de ses maux; que ses créanciers se sont emparés de tout ce qu'elle possédait à Nantes, mais que l'avoir de sa maison pouvant suffire à solder tout ce que son mari devait, s'ils perdent leur fortune, au moins l'honneur leur restera. C'était une faible consolation sans doute, mais une ame bien née en trouve toujours à remplir son devoir.

« Eh! qu'allons-nous donc devenir? s'écria Anaïs

— » Hélas! ma fille, notre situation est bien triste, sans doute; ton père est passé en Amérique, à la poursuite de son débiteur, ayant toujours l'espérance de l'atteindre, et d'en obtenir quelque chose. Regarde, lui dit-elle, en présentant un papier, ce qu'il m'écrit de Rotterdam, où il s'est embarqué? »

Anaïs, en tremblant, ouvrit la lettre de son père, et lut ce qui suit:

« Ma chère femme, je connais toute l'horreur de ta position. J'ai le cœur déchiré en songeant surtout au désespoir de notre chère enfant. Dis-lui bien que vous êtes au monde les seules et uniques personnes qui occupent constamment ma pensée. Si je n'avais l'espoir de me rapprocher de vous, et de rendre au bonheur deux êtres que je chéris plus que ma vie, je prierais Dieu de mettre un terme à mon existence, qui ne peut avoir

aucun charme pour moi, sans ma femme et ma fille. J'ai retrouvé les traces de mon débiteur ; il s'est embarqué, il y a peu de jours, pour la Nouvelle-Orléans. Je le suis à la piste, et m'embarque aussi, après lui, sur un navire américain qui fait voile à l'instant pour la Louisiane, où je le rejoindrai indubitablement. Mes pressentiments me disent que tant de peines et de soucis seront couronnés d'un heureux succès. Embrasse pour moi mon Anaïs, et croyez bien l'une et l'autre que rien au monde ne pourra me séparer de vous. »

Cette lettre que la fille de M. Désormeaux ne put lire sans l'arroser de ses larmes, en fit verser à toute la famille de la nourrice.

« Ah ! madame, dit Dubois à madame Désormeaux, que vous avez là un brave homme de mari ! je l'ai toujours dit, et j'en suis sûr, il reviendra, oui, il reviendra, j'en ai la pensée, ne serait-ce que

pour faire taire toutes les mauvaises langues qui parlent mal de lui. »

Sa femme et sa fille l'en assurèrent aussi, dans les termes du désir et de l'affection la plus touchante.

Anaïs, accoutumée à la vie paisible des champs, plus tranquille sur le sort de son père, avait perdu cette fierté orgueilleuse qui la faisait haïr et craindre de ce qui l'entourait aux jours de son opulence, quand il lui eût été si facile de se faire aimer. Elle devait cette métamorphose à la douceur angélique de sa sœur de lait, à ses soins pleins de bienveillance et de dévouement.

Madame Désormeaux demeura un mois avec sa fille. La ville n'offrait plus aucun attrait à cette dame ; tous ses amis, ses parents même, lui avaient montré combien ils étaient peu sensibles à son malheur. Il ne lui restait rien de toute sa fortune, que quelques bijoux que l'avidité de ses créanciers avait res-

pectés. Madame Désormeaux proposa à sa fille de rentrer à Nantes avec elle.

« Nous n'avons point le moyen, quant à présent, lui dit-elle, de former, je ne dirai pas une maison, mais un ménage. Nous nous mettrons dans un pensionnat de jeunes demoiselles, en attendant que nous ayons d'autres nouvelles de ton père. Peut-être que, pour diminuer le prix de notre pension, on voudra bien te faciliter les moyens d'y enseigner, soit la musique, soit le dessin. »

Ce parti répugnait beaucoup à Anaïs; malgré sa résignation, elle était encore humiliée, en songeant qu'elle serait obligée de donner des leçons pour diminuer les frais de leur nourriture : « Eh ! pourquoi, dit la bonne nourrice, vous inquiéter d'un domicile? Si vous ne craignez pas d'être trop mal ici, restez-y tout le temps que M. Désormeaux sera absent. Vous êtes bien assurée que chez nous, tout vous est dévoué, que vous

pouvez y faire tout ce que vous voudrez. L'hiver, il est vrai, n'y est pas aussi agréable que l'été; mais avec un bon feu, une chambre close et de bons aliments, vous y serez aussi commodément qu'à la ville. »

Charlotte et son père se joignirent à la mère Dubois. La femme du négociant hésitait; Anaïs se jeta dans les bras de sa nourrice; elle embrassa en pleurant sa sœur Charlotte, et il fut décidé que la mère et la fille passeraient tout le temps de l'absence du négociant chez les bons villageois; mais madame Désormeaux y mit une condition : c'est qu'elle payerait une pension; et elle exigea que Dubois allât, dès le jour même, à la ville, vendre un diamant dont elle voulut qu'il gardât le prix pour leur dépense et l'achat de quelques objets que la mère d'Anaïs désirait. Dubois ne contraria point ses hôtes. Cet homme avait une élévation de sentiments que son habit grossier ne fai-

sait que rehausser ; il accepta sans murmurer ce qu'on lui offrait ; mais il s'en servit pour embellir l'appartement de ses *maîtresses*, ainsi qu'il les appelait. Elles furent à merveille tout l'hiver ; et leur seule société fut celle du curé de l'endroit, dont l'esprit droit, la dévotion simple et pure, leur parut une nouvelle providence envoyée pour les consoler dans leur malheur.

Aucun nuage ne venait troubler la sérénité d'Anaïs. Constamment auprès de sa mère, de sa nourrice et de sa sœur de lait, elle ne songeait plus à la ville, que sa vanité lui fit regretter dans le commencement de son séjour au hameau.

Les occupations qu'elle s'était créées remplissaient tous ses moments ; elle ne connaissait plus l'ennui.

L'hiver s'écoula dans le bonheur d'une vie paisible, et les beaux jours revinrent avec l'espoir d'embrasser bientôt le père de famille si désiré.

M. Désormeaux écrivit qu'il avait joint enfin son débiteur à la Nouvelle-Orléans; que celui-ci, frappé comme de la foudre à son aspect, s'était vu forcé de consentir à partager avec lui ce qu'il avait emporté (1); que, par un bonheur inespéré, un de ses navires se trouvait de relâche dans le port, n'osant pas se hasarder à mettre en mer, dans la crainte d'être pris par les Anglais; qu'il s'occupait à en vendre la cargaison; que le prix de cette cargaison, joint à ce que son débiteur lui avait rendu, le mettrait dans une situation convenable, et qu'il comptait s'embarquer sur un vaisseau neutre, pour la France, avec tout ce qu'il possédait. Il invitait son épouse, en attendant, à convoquer ceux de ses créanciers qui n'étaient pas encore satisfaits, parce que, à son retour, il espérait s'acquitter avec tous.

(1) Ce trait est historique. (*Note*

Madame Désormeaux, en femme prudente, ne voulut rien ébruiter de la situation actuelle de son mari, dans la crainte que quelque nouveau malheur ne l'empêchât d'arriver. Anaïs se livrait à toute sa joie : « Je vais donc revoir mon bon père ! disait-elle ; le presser sur mon cœur !... » et de douces larmes coulaient de ses yeux. Il semblait que la présence de l'auteur de ses jours allait la faire renaître à une nouvelle vie. Toute la famille de la nourrice était aussi dans l'enchantement. M. Désormeaux avait appris, avec un sentiment bien vif de reconnaissance, les obligations dont il était redevable à ces braves campagnards.

Le bon Père.

Le mois de mai arriva, et avec lui un navire américain qui débarqua bientôt M. Désormeaux à quelques lieues de Nantes, après une année d'absence, pendant

laquelle ses malheurs avaient totalement changé le caractère de sa fille. La négociant se hâta de voler dans les bras de tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Il revint ensuite à la ville. Son premier soin, en rentrant à Nantes, fut d'instruire ses concitoyens, par les papiers publics, de sa conduite, de son retour, et de son désir d'acquitter tous les billets endossés par lui et en circulation, s'il en existait encore. Une conduite si noble et si vertueuse lui rendit tous les cœurs. La sensibilité de quelques parents et de quelques amis se réveilla ; ils crurent faire merveille, en courant chez le nourricier y chercher sa femme et sa fille, qu'ils amenèrent à la ville, comme en triomphe, dans les bras du négociant. Que cette réunion fut touchante !... La famille Dubois n'avait point quitté ses hôtes. Madame Désormeaux, en revoyant son mari au milieu de la foule qui les entourait, lui montra ces bons

villageois et lui dit : « Voilà nos vrais amis, nos consolateurs. Ceux-là ne nous ont point abandonnés au jour du malheur. »

Telle fut la récompense publique d'une famille honnête, et le châtiment des mauvais cœurs qui en furent les témoins. Anaïs était fière, mais c'était de montrer à tout le monde sa sœur de lait comme sa plus fidèle amie.

M. Désormeaux, après avoir rempli tous ses engagements, se trouva maître d'une fortune encore considérable. Sa fille, que l'adversité avait complètement corrigée, revenue de toutes ses idées de grandeur, épousa, quelques années après, un négociant estimable, ami de sa famille, et qui la rendit parfaitement heureuse.

Charlotte devint aussi, à la même époque, la femme d'un bon agriculteur. Les deux sœurs ne manquaient jamais de se voir tous les jours où les affaires

de Charlotte la conduisaient à la ville; une douce familiarité, que la reconnaissance avait préparée d'avance, s'établit insensiblement entre elles, et ne cessa plus, tant il est vrai qu'un *bon cœur* finit toujours par triompher de l'*amour propre* !

Quant à M. Désormeaux, on ne parlait jamais de lui à Nantes, sans le citer comme le modèle des négociants et des bons pères de famille.

LAURE,

OU

INDOLENCE ET PARESSE.

Laure avait atteint, depuis six mois, sa quinzième année, elle pleurait sa mère, qu'une cruelle maladie venait d'enlever à la fleur de l'âge. Son frère Achille était au service dans un régiment de dragons, et l'honnête M. Doucet, père des deux jeunes gens, depuis long-temps infirme, gardait le lit, où une paralysie le retenait. M. Doucet vivotait à l'aide d'un petit commerce de merceries qu'il faisait

de père en fils, rue du Petit-Lion, à Paris. On connaissait encore à M. Doucet une vieille sœur, madame Opportune, qui demeurait avec lui, mais qui passait ses journées à l'église : dans le quartier, on ne l'appelait que la *sainte femme*; et cette sainte femme abandonnait à elle-même sa jeune nièce, qui devait tout à la fois avoir soin de son père, de la maison et du petit commerce. La fortune peu considérable du mercier ne lui permettait point d'avoir de domestique ; une femme de ménage venait le matin et s'en allait à midi. Tout retombait donc sur Laure, et cette jeune personne, livrée à l'*indolence* naturelle de son caractère, négligeait même les choses les plus importantes. M. Doucet conservait heureusement toute sa tête dans son malheur; mais les conseils les plus sages et les plus justes remontrances étaient perdus avec la pauvre Laure; elle n'en devenait ni plus attentive, ni

plus empressée. Le père avait beau piquer son amour-propre, exciter même en elle le sentiment de la pitié pour sa triste situation; Laure, quoiqu'elle ne fût point méchante, n'en allait ni mieux ni plus vite. « Hélas! s'écriait souvent M. Doucet, que j'ai donc été malheureux en perdant ta mère! Elle était à tout, au magasin, à son mari, à ses enfants... Que de soins, que de peines, que de soucis!..... La pauvre femme avait épuisé pour moi sa santé... elle n'est plus!... » Et des larmes venaient mouiller la paupière du paralytique. « Que ne puis-je sortir de ce lit de douleur où je meurs mille fois!... mais, perclus de tous mes membres.... je n'ai que la tête de libre,... Sort fatal!... » A ce tableau, Laure, dont le cœur était pur et bon, pleurait avec son père; mais son indolence restait la même.

Pourquoi, reprenait Laure, ma tante me laisse-t-elle tout le fardeau? Si

au moins je la voyais quelques instants auprès de vous pendant que je suis à la boutique ! »

M. Doucet imposait silence à sa fille, en la regardant avec attendrissement.

« Tu sais, ma fille, lui répondait-il, que ma sœur n'est point de ce monde; tout entière à son salut, je n'ai pas le droit de lui faire des représentations. D'ailleurs, ta tante n'a jamais voulu se marier à cause de toi. Tu dois être son héritière... Prends donc patience.

— » Cela est bon à dire quand on n'a pas autant d'ouvrage que moi, » répliquait Laure; et, au lieu de s'occuper du plus pressé, en se replaçant à son comptoir, où l'auteur de ses jours ne pouvait la voir, elle se mettait à lire *Barbe-Bleue* ou les *Quatre Fils Aymon*, plutôt que de raccommoder ses bas, ou le linge de son père; aussi, qu'arrivait-il? c'est qu'en donnant le linge à blanchir, sans examiner auparavant, s'il y avait une

déchirure à une chemise, un accroc à un drap, la blanchisseuse les rendait avec des trous beaucoup plus grands, des déchirures bien plus longues. Quand M. Doucet s'en apercevait, il grondait sa fille; celle-ci pleurait, mais ne se corrigeait pas. Le paralytique avait beau la prêcher du matin au soir, paroles perdues; Laure, toujours *négligente*, toujours *paresseuse*, restait la même; on la voyait souvent avec des mains sales, les cheveux en désordre et mal peignés, un tablier noir tout déchiré; une robe pleine de taches.

Lorsque la tante, toujours tirée à quatre épingles, rentrait de l'église et l'apercevait dans cet équipage, elle lui disait :

« Laure, tu ne seras agréable à Dieu ni à tes proches, si tu ne changes pas de conduite.

— « Ma tante, répondait la nièce, je

n'ai le courage de rien ; j'ai trop d'occupations. »

Effectivement, la pauvre Laure avait beaucoup à travailler ; mais à quinze ans, quand on est doué d'une bonne santé, qu'on voit son père infirme, qu'on sait que tout doit rouler sur soi, un enfant vertueux ne doit-il pas redoubler de courage, et son courage ne doit-il pas doubler ses forces ? Laure se plaignait sans cesse, ne faisait que le gros de la besogne, et encore en murmurant. Son apathie, son indolence, augmentaient au lieu de diminuer ; et lorsque mademoiselle Opportune voulait lui faire des observations, elle lui répondait assez mal, en ajoutant tout bas « que si sa tante n'était pas tous les jours si long-temps à l'église, elle n'aurait pas autant de mal. »

Laure sortait rarement ; toujours garde-malade, ou occupée à servir les

pratiques de son père, cela ne l'amusait point. Aussi le découragement s'emparait d'elle, et sa paresse redoublait. C'était Laure qui fermait la boutique. Un soir elle oublia de passer les clavettes dans les barres de fer de la devanture. Le père couchait dans une petite salle au fond du magasin, et sa fille à côté, dans un cabinet. La tante logeait au cinquième. Vers deux heures du matin, M. Doucet entend plusieurs voix parlant tout bas près de sa chambre; l'oreille au guet, il ne doute plus que des voleurs ne se soient introduits chez lui. Sa présence d'esprit le sauva. Il avait à côté de lui le journal, qu'il lisait tous les soirs, et que, moyennant un sou, un cabinet de lecture voisin lui envoyait; il se tourne vers sa veilleuse, allume son papier, qui jette une grande et subite clarté, et crie de toute ses forces : « Au feu ! au feu ! Vincent ! Victor ! Laure ! accourez, accourez donc ! » A ce bruit,

les voleurs apercevant la flamme, s'esquivent au plus vite. Laure, tout endormie, arrive lentement. Son père avait saisi un vieux sabre qui pendait au-dessus de son lit, et s'apprêtait à faire une vigoureuse résistance, « Vois, dit-il à sa fille, l'effet de ta paresse. Je suis persuadé que tu n'auras pas fermé la boutique. Des voleurs viennent de s'y introduire... »

A ces mots, Laure, fort tremblante, se serre contre son père, qui a toutes les peines du monde à lui faire prendre la résolution nécessaire pour passer dans son petit magasin. Sa fille allume enfin une lampe ; au même instant, elle entend crier : « Y a-t-il quelqu'un ici ? » et peu après entre un coporal de la garde nationale, ami de la maison, avec deux hommes de la patrouille qu'il conduisait : « Comment donc, papa Doucet, dit en entrant le caporal, qui était un bonnetier de la rue de Bussy, vous êtes joli-

ment fermé ! une des planches de votre devanture est dans la rue... » Il prend la lampe, regarde, et trouve les clavettes sur le comptoir. » Ah ! ah ! dit-il, les voleurs sont adroits ! »

Laure, honteuse, reconnaissant sa faute, et le danger que son père et elle ont couru, s'avance nonchalamment, et peut enfin se convaincre que les malfaiteurs, grace à la présence d'esprit de M. Doucet, n'ont eu le temps de rien emporter. L'obligeant bonnetier, après lui avoir dit : « Mademoiselle, une autre fois soyez plus soigneuse, vous en voyez la nécessité, » lui aida à fermer la boutique, qui cette fois le fut convenablement.

Laure, après les recommandations d'usage de la part de son père, recommandations qui ne produisaient aucun effet, alla se remettre au lit. La leçon qu'elle vient de recevoir la rendra-t-elle plus attentive une autre fois ? C'est ce que nous allons voir.

Danger de la Négligence.

Laure, comme je l'ai dit plus haut, aimait beaucoup à lire la Bibliothèque bleue, seul ouvrage qu'elle eût à l'insçu de ses parents. Elle ne se contentait pas de lire le jour les hauts faits de Renaud de Montauban ou de Robert-le-Diable ; elle continuait encore le soir, dans son lit, à la lueur d'une petite lampe qui brûlait sur une chaise, et qu'avant de s'endormir elle éteignait, lorsque le sommeil ou l'insouciance lui en laissait le loisir. Un soir Laure oublia sa lampe. Suffoquée au milieu de la nuit par une épaisse fumée, elle se réveille en sursaut ; les rideaux brûlaient ; le feu gagnait ses matelats et sa couverture, et sa petite chambre était remplie de fumée. Eperdue, elle jette un cri et s'élance hors du lit. Il semble que le péril où elle se trouve l'a changée en un instant ; sa présence d'esprit qui ne l'a-

bandonna pas dans un pareil danger, lui fait songer à son père : « Ciel! s'écrie-t-elle, si le feu gagne sa chambre, il est perdu! il ne pourra se sauver! » Et à l'instant elle saute sur une carafe, et jette l'eau sur ses rideaux; elle roule les matelas et la couverture, ouvre la porte, court dans une allée qui conduit à la rue, et appelle à grands cris du secours. Les voisins, éveillés au bruit, accourent en chemise avec des pots et des seaux d'eau. Pendant ce temps le pauvre paralytique, qui ne peut remuer dans son lit, et qui sent la fumée du linge qui brûle, pousse des cris lamentables. Enfin, sa fille le presse dans ses bras, le rassure, lui dit que le feu a pris à ses rideaux, mais que ce n'est rien, qu'il est éteint; il l'était en effet. La tante et les voisins, dans un équipage de nuit plus ou moins grotesque, remplissaient la chambre du père Doucet, qui était plus mort que vif. Encore une leçon

pour Laure! Se corrigera-t-elle enfin de son indolence? Continuera-t-elle de lire au lit?...

Son malheureux père, sa tante elle-même, ne savaient plus qu'imaginer pour lui faire perdre ses défauts. M. Doucet lui représenta, avec toute la tendresse d'un bon père, le danger qu'ils avaient couru : « Peins-toi, lui dit-il, ma situation; je me serais vu brûler à petit feu dans mon lit, sans pouvoir bouger... »

Cette effrayante idée désole sa fille; elle embrasse son père, le serre contre son cœur en pleurant à chaudes larmes : « Ne sois donc plus négligente, ni paresseuse, » lui dit M. Doucet. Laure le promit. Mais la paresse est bien puissante lorsqu'une fois elle nous domine; et Laure, qui manquait de persévérance, ne pouvait vaincre la sienne : ses résolutions passagères ne servaient à rien. Le danger était-il passé, la paresse reprenait le dessus; il fallait, pour guérir

cette maladie morale de Laure, une forte commotion, du temps, et de la bonne volonté. Mademoiselle Opportune, sa tante, allant en neuvaine, avait fait dire des messes pour demander à Dieu son assistance... Dieu devait l'exaucer, mais ce ne devait être qu'après d'autres épreuves encore.

Comme la sœur de M. Doucet s'occupait très-peu des choses de la maison, c'était Laure qui était chargée de la cuisine. Un jour, après avoir fait pour le dîner une blanquette de veau, dans une casserole de cuivre, qui depuis long-temps aurait eu besoin d'être étamée, elle la servit sur un plat et en laissa un peu au fond du vase, réservant ce reste pour son souper ou pour son déjeûner du lendemain. Si Laure eût été prévoyante, au lieu de laisser ce mets refroidir dans la casserole, où elle aurait dû savoir qu'il se formerait du vert-de-gris, qui est un violent poi-

son, elle l'aurait versé dans une assiette; mais son insouciance ne lui permettait de rien prévoir, et tout ce qui tendait à abréger sa tâche lui convenait toujours. Le soir, avant de se coucher, elle remit la casserole sur le feu, sans y verser une goutte d'eau; un peu d'eau cependant aurait diminué l'action du vert-de-gris en rendant plus claire la sauce, qui s'était épaissie en refroidissant; mais Laure ne voulut pas se donner la peine de tourner le robinet de la fontaine, qui était pourtant près d'elle. Elle mange sa blanquette, ne boit pas et se couche. Une heure après des coliques la tourmentent; la fille du mercier ne sait d'abord ce que c'est. Bientôt elle se rappelle son souper. Elle court à la cuisine, regarde au fond de l'ustensile resté sur le fourneau, et reconnaît au fond une matière verte. « Hélas! voilà donc la prédiction de ma tante accomplie!

Ton peu de soin, m'a-t-elle dit souvent, *sera cause de notre mort et de la tienne!* Elle m'avait engagé même à porter chez le chaudronnier cette malheureuse casserole pour la faire étamer. Je ne l'ai point fait. Moi seule, je porte la peine due à ma paresse! cela devait être!... Mais mourir à mon âge, et par ma faute, par ma négligence et mon peu de soins! » Ses sanglots redoublaient avec les douleurs d'entrailles. Son père, entendant ses cris, l'appelle, lui demande pourquoi elle se plaint; Laure lui apprend la cause de ses souffrances, qu'elle ne peut plus cacher. Le bon M. Doucet, au lieu de la blâmer, ne voit que son danger. Il y avait près de son oreiller une tasse de lait qui lui avait été apportée la veille et qu'il devait prendre à son déjeûner du lendemain : « Bois ce lait, dit-il à sa fille, avale-le tout de suite... » La pauvre Laure, un peu soulagée, touchée

d'ailleurs de la sollicitude de son père, qui ne songeait qu'à la guérir, plutôt qu'à la gronder, se promit intérieurement de s'observer si bien en tout à l'avenir, qu'elle ne mériterait plus aucun reproche. La malheureuse enfant passa une nuit fort agitée; toutefois, en suivant les avis de M. Doucet, elle parvint à calmer ses douleurs. Mademoiselle Opportune, en descendant, apprit l'accident de sa nièce. « C'est bien fait, dit aussitôt la tante, elle n'a que ce qu'elle mérite. » Cependant, la femme de ménage étant arrivée, on envoya chercher un médecin qui ordonna des remèdes. Laure guérit; mais il lui resta toujours des tiraillements d'estomac, comme si Dieu eût voulu, pour la punir de son vilain défaut, qu'elle se rappelât toujours le danger qu'il lui avait fait courir. La tante prit le parti, pendant quelque temps, de rester davantage auprès de sa nièce,

dont elle surveillait toutes les actions, et que sa présence stimulait. Elle lui fit perdre aussi la mauvaise habitude qu'elle avait de muser toute la journée, allant sans cesse de la boutique au lit de son père, sans faire œuvre de ses dix doigts. Madame Opportune obligeait Laure à faire pour le ménage, de ces ouvrages à l'aiguille qui sont indispensables. Laure n'avait point de mauvaise volonté. Il est à croire même qu'elle fût devenue un excellent sujet, une bonne ménagère, si, mieux dirigée dans ses occupations, elle eût été, dès l'enfance, accoutumée peu à peu au travail; mais, malheureusement la jeune fille, sans guide et sans conseils, née avec un caractère indolent, se laissait aller à toute sa paresse naturelle, dès qu' elle voyait qu'on ne la surveillait plus.

Le carême étant arrivé, la sœur de M. Doucet reprit tous ses exercices re-

ligieux, et resta fort peu à la maison. L'indolente Laure, se trouvant abandonnée encore à elle-même, retomba dans ses défauts habituels.

Depuis quelque temps son frère, venu en semestre, logeait chez son père. Achille n'était pas casanier; militaire et ami du plaisir, il passait plus de temps dans les cafés ou aux spectacles, qu'à la maison paternelle. Son congé se trouvait expiré depuis plusieurs jours; mais, ayant écrit à son colonel pour obtenir une prolongation de quelques semaines, il ne s'en inquiétait pas.

C'est sa sœur qu'il avait chargée de mettre sa lettre à la poste; le colonel ne lui répondant pas, il regardait le silence de son chef comme une permission tacite.

On déjeûnait paisiblement, auprès du lit de M. Doucet; la tante Opportune, Achile, Laure et le bonnetier,

dont j'ai parlé plus haut, se réjouissaient de se trouver réunis. Le paralytique pensait avec plaisir que son fils déjà décoré et maréchal-des-logis-chef, ferait son chemin, et serait un jour l'honneur de ses vieux ans; il s'applaudissait aussi, en voyant sa fille dans une tenue sinon élégante, au moins décente; et l'ordre qui régnait dans le repas de famille lui annonçait que Laure enfin se corrigeait. Tout à coup, à travers les carreaux de la porte vitrée qui séparait la boutique de la chambre où ils étaient, on voit entrer deux gendarmes. A cette vue, le fils Doucet se lève; et, s'avançant au-devant des militaires? « Que voulez-vous, camarades? leur dit-il.

— » Est-ce bien ici, reprend l'un des gendarmes, la demeure de M. Doucet, marchand mercier?

— » Ici même.

— » Vous êtes peut-être M. Doucet

fils, répond l'autre gendarme, en tirant un papier de sa poche; un maréchal-des-logis-chef au quinzième de dragons ?

— » Il n'y a pas de doute que c'est moi.

— » En ce cas, vous allez nous suivre à l'état-major de la place.

— » Comment, vous suivre !... de quelle part ?....

— » Voci notre ordre. »

Pendant ce colloque, le pauvre père Doucet, qui regardait avec une sorte d'inquiétude les militaires à travers le vitrage, ne savait que penser de leur visite.

La tante, l'ami de son frère, Laure, tous se lèvent, et s'avancent dans le petit magasin, où étaient entrés d'autres personnages arrivés dans un fiacre, arrêté devant la porte.

Ces nouveaux arrivants, au nombre de trois, paraissaient assez bien vêtus,

mais ils portaient des mines sinistres. L'un deux, chef sans doute, tenait à la main un dossier qui sentait la chicane. A leur apparition, les gendarmes et la famille Doucet suspendirent une conversation qui devenait fort animée.

«Soyez parfaitement tranquilles, dit Doucet fils aux militaires, je suis homme d'honneur, je ne m'échapperai pas. Je vous demande seulement la permission de savoir ce que veulent ces messieurs. »

Laure ne songeait guère alors que c'était encore elle qui causait ces nouvelles tribulations à ses parents.

« Que désire monsieur? dit le maréchal-des-logis Doucet, en s'adressant à l'un des plus apparants.

— » Monsieur, lui répond l'homme noir (car il était ainsi vêtu), à qui ai-je l'honneur de parler?

— » C'est bien moi plutôt reprend le militaire avec humeur, qui devrais

vous faire cette question. Qui êtes-vous ?

— » Monsieur, vous le saurez bientôt ; veuillez nous dire préalablement si nous sommes chez M. Doucet, et s'il est chez lui.

— » Où voulez-vous donc qu'il soit ? réplique Achille, d'un ton plus animé encore. Un malheureux paralytique qui ne quitte pas le lit depuis deux ans !

— » Cela est fâcheux, est-il à la maison ? »

Doucet fils, prenant avec vivacité le bras du questionneur, le conduit à la porte vitrée, d'où il peut voir son père étendu sur sa couchette, et lui crie : « Le voyez-vous maintenant ?

— » Cela suffit, » Se tournant alors vers les deux hommes qui l'accompagnent, le garde du commerce, car c'en était un, leur dit : « Vous autres, gardez la porte pendant que je vais entrer.

— » Eh ! que diable voulez-vous donc faire ? reprend Achille Doucet, en lui faisant faire une pirouette. Vous n'irez pas plus loin , entendez-vous ? Je veux savoir à l'instant quel est l'objet de votre visite, ou je vous jette dehors, dit-il, en jurant et portant la main sur son sabre.

— » Comme vous y allez ! M. le sous-officier. Savez-vous que vous jouez gros jeu en agissant de la sorte avec les gens de la justice ?

— » Savez-vous bien vous-même , répond le dragon, que, qui que vous soyez, si vous approchez de ce vieillard infirme, qui est mon père , je vous sabre !...

— » Il y a moyen d'arranger cette affaire sans effusion de sang , reprend l'homme aux papiers , sans se déconcerter (c'était un ancien militaire que les désagréments de sa place n'intimidaient nullement) . Je suis garde du commerce, et porteur de pièces. Il y a jugement et

prise de corps; payez, ou je conduis M. votre père à Sainte-Pélagie.

— » Quel est le titre?

— » Un billet.

— » Mon frère n'a jamais fait un billet de sa vie, dit mademoiselle Opportune.

— » Il peut ne pas en avoir fait, réplique le garde du commerce; mais, cependant, ajoute-t-il (en feuilletant ses papiers), en voici un de deux cents francs, qu'il a endossé et passé à M. Dufer, de Vire, client de Me Ledur, au nom duquel j'agis. Il y a eu protêt, dénonciation, jugement, prise de corps, etc. Le capital et les frais s'élèvent à trois cent cinquante-cinq francs, non compris mes honoraires, total cinq cent cinq francs. Payez, je me retire. »

Achille Doucet, étonné, confondu, examinait la liasse de papiers de M. le garde du commerce, et ne comprenait rien à ce qu'il appelait une aussi étrange aventure.

D'un côté, les gendarmes qui venaient l'arrêter, sans qu'il crût y avoir donné lieu ; de l'autre, son père poursuivi pour dettes et que l'on veut enlever pour le conduire à Sainte-Pélagie !.... Cette complication d'événements lui paraissait si extraordinaire, qu'il en était muet de surprise et d'indignation, sentiments qui éclataient sur son visage rouge de honte et de colère.

Cependant Laure restait la vue baissée, les bras pendants, dans l'attitude d'une personne frappée de stupeur. La tante et le voisin regardaient tour à tour les gendarmes, le garde du commerce et ses agents, avec des yeux où se peignaient l'anxiété et l'impatience, tandis que le pauvre paralytique sur son grabat épuisait son esprit en conjectures.

« Enfin, M. Duvet (c'est le nom du bonnetier), reprit Doucet fils, vous qui êtes dans le commerce, voyez donc ces paperasses pour savoir si mon père doit

ou ne doit pas ; quant à moi, je ne connais rien à ce grimoire. »

Le caporal de la garde nationale prie le garde du commerce de le suivre auprès du malade.

On s'explique avec lui sur le billet qu'il avait passé ; il le reconnaît et s'étonne de ce que le souscripteur ne l'a pas payé. Il s'étonne bien davantage de ce qu'il n'en a pas été instruit.

« Comment est-il possible, dit-il, que la dénonciation du protêt, et la signification du jugement ne me soient pas parvenus ? Je n'en ai nulle connaissance. »

Il appelle Laure ; celle-ci s'approche.

« Ma fille, lui dit son père, te rappelles-tu qu'on ait apporté ici pour moi des feuilles de papier timbré pareilles à celle-ci ? » et il lui montre une des assignations du dossier.

Laure réfléchit... « Je crois que oui, » répond-elle...

» Hé ! parbleu, reprend subitement le garde du commerce, qu'est-ce que je vois là, en forme de papillottes, aux cheveux de mademoiselle ? »

Il en déroule une sans façon.

« Mais, en vérité,... c'est un exploit. »

Le garde le prend, l'examine, et dit : « C'est par ma foi, la signification de jugement de votre billet..

— » Elle n'en fait pas d'autres ! réplique avec confusion la tante. — Malheureuse enfant ! tu le vois, continue le moribond, non-seulement ta négligence va nous coûter plus de trois cents francs de frais encore, faute de pouvoir les payer avec le capital, je vais être traîné en prison.

— » Il est maintenant probable, ajoute la tante, que c'est elle encore qui va être la cause que son frère sera aussi incarcéré.

— » Comment ! ces gendarmes, que je vois là, dans la boutique...

— » Viennent chercher votre fils, répond la sœur du mercier.

— » Oui, mon père, reprend Achille, mon congé étant expiré depuis quinze jours, j'avais écrit à mon colonel pour en obtenir une prolongation, et Laure aurait dû mettre ma lettre à la poste... mais je crains bien à présent qu'elle n'ait égaré cette lettre...

— »Cette enfant est destinée à faire le malheur de toute sa famille! repart le paralytique, en élevant ses mains vers le ciel.

— » O mon père! mon frère! s'écrie Laure, que je suis malheureuse!.. » et deux ruisseaux de larmes coulent de ses yeux. La jeune fille est au désespoir.

La tante, s'étant rendue dans la chambre de sa nièce, trouva la lettre de son frère, placée en forme de signet au milieu du roman de *Richard sans peur*. Mademoiselle Opportune,

revint très-irritée, mais elle se laissa attendrir à la vue de Laure, qui se tordait les bras, et se jetait tantôt aux pieds du garde de commerce et de ses gens, tantôt à ceux des gendarmes, demandant grace pour son père et son frère; les cœurs les plus durs auraient été touchés de ce spectacle. Tous les spectateurs pleuraient. Les gendarmes eux-mêmes ne purent cacher leur émotion.

Enfin, la pauvre Laure, inconsolable, baignée des pleurs de son père, qui lui criait : « Je te pardonne ! » eut toutes les peines du monde à se calmer.

Pendant qu'elle essuyait ses larmes, le vieillard tirait de dessous son chevet son dernier argent, pour satisfaire à la justice. Doucet fils, fort de son innocence, se rendit chez le commandant de la place, où il expliqua son affaire, et en obtint un délai de quelques jours, pour rejoindre son corps.

Il en employa une partie à donner d'utiles avis à sa sœur.

Cette fois, ce ne fut pas en vain. Laure fut si frappée des événements arrivés dans sa famille par sa faute, qu'enfin elle prit la ferme résolution de se corriger tout à fait, et y parvint; car, on peut toujours revenir au bien et à la vertu, quand on le veut sincèrement, avec courage et persévérance.

Il faut le dire aussi, la tante, d'après les instances de son frère, prit le sage parti de rester plus souvent avec sa nièce.

Celle-ci s'accoutuma graduellement à cette surveillance, dont elle avait besoin, et prit de bonnes habitudes; elle devint soigneuse, laborieuse et appliquée à tous ses devoirs, qu'elle remplit bientôt sans efforts et avec cette douce satisfaction que donne une bonne conscience. On la cita par la

suite comme un modèle de bonne conduite, et elle le méritait. Lorsque Laure sentait ses anciens défauts prêts à la ressaisir, il suffisait depuis qu'elle s'était corrigée, de penser qu'une nouvelle faute déplairait à son bon père ; sur-le-champ elle résistait à la tentation, et trouvait une nouvelle force pour retourner au travail et à la vertu, qui firent le bonheur du reste de sa vie et la consolation de ses parents.

JULIE ET VICTOIRE,

OU

ÉGOÏSME ET BIENFAISANCE.

« Julie ! Julie ! criait depuis un instant madame Dillon à l'une de ses filles, viens donc ! M. Jauffret est ici, il t'apporte les livres qu'il t'a promis(1). »

A ces mots, Julie arriva et reçut les volumes en remerciant le bibliothécaire de la ville, ami de son père, qui avait la bonté de lui prêter de temps en temps

(1) C'est en 1826 que se passait la scène.

(*N. de l'auteur.*)

quelques ouvrages intéressants, dont la lecture tournait toujours au profit de son éducation.

Madame Dillon habitait un petit appartement bien modeste, dont les croisées donnaient sur le port de Marseille. Son mari, capitaine au long cours (1), était esclave à Alger depuis près de deux ans avec son fils; ils avaient été pris au commencement de la guerre entreprise contre cette régence barbaresque (2).

(1) Capitaine au *long cours* veut dire capitaine de la marine marchande. Ce sont des négociants-armateurs, propriétaires de navires, qui les emploient, en les désignant pour commander leurs bâtiments; les autres capitaines et officiers de la marine royale sont nommés par le roi.

(2) On nommait autrefois *régence barbaresque* les gouvernements des villes de *Tunis*, *Tripoli* et *Alger*, qui étaient et dont les deux premiers sont encore sous le despotisme d'espèces de souverains relevant du *grand-seigneur* ou empereur des Turcs, et qu'on appelle *dey.* Il faut remarquer qu'il n'y a plus maintenant (1839) de *dey d'Alger*, puisque cette *régence* et *tout son territoire* ont été conquis en 1830, par les Français, qui en sont à présent possesseurs.

M. Dillon conduisait son bâtiment chargé de marchandises dans un port du Levant (1); un des vaisseaux corsaires du dey l'aperçut. Hors d'état d'opposer la moindre résistance, il fut obligé de se rendre. Depuis cette époque, demeurés esclaves à Alger, le père et le fils étaient employés tous les deux dans le port.

Madame Dillon, restée seule avec ses deux filles, Julie et Victoire, qui avaient l'une quatorze et l'autre quinze ans, vivait fort modestement, obligée de subvenir par son travail à la médiocrité de sa fortune, car l'esclavage de son mari lui avait enlevé presque toutes ses ressources. Madame Dillon espérait chaque jour que la paix avec Alger, ou quelque autre circonstance briserait les fers de son époux, et le rendrait à son amour et à celui de ses enfants.

(1) *Port du Levant*, c'est-à-dire dans des ports dépendants du grand-seigneur, et ceux occupés actuellement par les Grecs modernes, dans la Morée, etc.

Cependant, les jours, les semaines et les mois s'écoulaient, sans qu'aucun événement vînt changer leur position. Ses filles faisaient sa seule consolation. Il s'en fallait cependant de beaucoup que ses deux enfants se ressemblassent. Julie ne communiquait point facilement ses pensées, sa mère n'était pas toujours l'objet de ses attentions et de ses soins. Travaillant fort bien à toute espèce de jolis ouvrages à l'aiguille, elle amassait quelque argent; mais son égoïsme était tel que jamais sa mère ne recevait la plus petite partie du fruit de son travail. Tout ce que Julie gagnait, elle le gardait pour elle-même, ne s'occupant que de sa personne, sans s'inquiéter si sa mère était heureuse ou malheureuse, et si sa sœur ne manquait de rien.

Julie ne songeait à la captivité de son père et de son frère que lorsqu'on en parlait, et se contentait de dire alors :

« C'est bien fâcheux, c'est bien malheureux, » sans penser à adoucir leur sort ou à le faire changer. La jeune fille était logée et nourrie chez sa mère; et malgré le peu de fortune de celle-ci, elle ne lui aurait jamais offert un centime dans l'occasion : au contraire, Julie évitait toujours d'être présente lorsque madame Dillon réglait ses comptes de ménage ou faisait des emplettes; craignant sans doute qu'elle ne lui fît quelque emprunt. Les personnes qui lui devaient de l'argent, disait Julie, ne la payaient pas; elle ne pouvait placer ses ouvrages, ou les vendait à vil prix. Cependant cette fille égoïste ne se refusait rien; sa parcimonie la rendait même soigneuse et économe. Si un pauvre se rencontrait sur son passage et lui demandait l'aumône, elle le rudoyait avec humeur, ne l'assistait point, et lui disait de travailler.

La bonne Fille.

Sa sœur Victoire tenait une conduite tout opposée : bienfaisante par caractère, naturellement sensible et mélancolique, elle ne songeait au travail et ne redoublait d'ardeur que dans l'espoir que son gain serait utile à son père et à son frère, dans leur détresse. Sa générosité, malgré la modicité de ses moyens, n'avait point de bornes; et, bien différente de sa sœur, dès que sa mère faisait quelques achats en sa présence, elle était la première à lui offrir sa bourse. Son talent en peinture, surtout pour des tableaux de marine, représentant les nouveaux bâtiments que l'on construisait, et que les armateurs se plaisaient à faire peindre par la bonne Victoire, lui rapportait d'assez jolies sommes. Au reste, les deux sœurs avaient reçu une honnête éducation, et la nature, sans les douer d'une grande beauté

ne les avait pas dépourvues d'agréments. Madame Dillon recevait chez elle quelques parents et amis de son mari, qui venaient parfois, les jours de repos, l'arracher, ainsi que ses filles, à leur solitude, qu'elles ne quittaient pas de la semaine. M. Droz, un des plus riches armateurs de Marseille, celui-là même sur le bâtiment duquel son mari avait été pris par les Algériens, la voyait assez souvent et l'exhortait à la patience. Ce digne négociant faisait passer de temps à autre quelques petits secours aux infortunés marins par l'entremise du consul anglais.

Les demoiselles Dillon vivaient, comme on le voit, et surtout à raison de leur peu de fortune, assez retirées. Cependant on allait de temps en temps, le dimanche matin, à la *Réserve* (1), dans l'un de ces

(1) Cet endroit est à l'entrée du port, du côté de la mer. On s'y rend en partie de plaisir pour manger des coquillages et du *bouyabesse*, sorte de soupe au poisson

canots qui attendent les promeneurs au port, le long des quais ; on s'y rendait avec quelques amis ou des parents de la maman ; ou bien, lorsque le vent n'était pas trop fort, on longeait la côte opposée, en face du rivage, en côtoyant les murs du Lazaret (1), et on arrivait, après trois quarts d'heure de traversée, au lieu qu'on appelle *Château-Vert* (2), où de nombreuses sociétés se rassemblent

de mer. Le monticule assez élevé qui domine cette partie de la côte, où se sont établis, en amphithéâtre, plusieurs restaurateurs, offre un très-beau point de vue.

(1) C'est un bâtiment considérable, enclos de murs de tous côtés, où les équipages des vaisseaux qui arrivent du Levant et des lieux suspectés de la peste font *quarantaine* ; c'est-à-dire qu'ils demeurent dans cet espèce d'hôpital, où on leur fournit tout ce dont ils ont besoin, pendant le temps voulu par les lois *sanitaires*, après quoi ils en sortent et circulent librement où ils veulent.

(2) Cette maison, de la terrasse qui est au premier, offre une vue superbe sur la mer, dont l'étendue, de ce côté, est immense. On va en partie de plaisir à *Château-Vert*. Les petits batelets qui vous y conduisent vous ramènent à Marseille si vous voulez : le trajet peut être de trois quarts-d'heure.

les jours de fête. On y prenait en famille un repas frugal, que la franche gaité rendait délicieux. On pensait aux prisonniers, on en parlait beaucoup; on se flattait de les revoir : chacun faisait des vœux pour leur prompt retour; et, comme on croit facilement ce qu'on désire, l'espoir de leur prochaine délivrance inspirait une joie que semblait interdire leur malheur présent. Julie et Victoire, dans ces réunions où se trouvait toujours leur mère, faisaient ressortir la différence de leur caractère. Julie n'aurait pas donné au marin qui les conduisait la plus légère gratification, tandis que sa sœur ne sortait jamais du canot sans glisser furtivement sa petite offrande dans la main du rameur. La mère les menait aussi quelquefois par dévotion à Notre-Dame-de-la-Garde (1).

(1) Notre-dame-de-la-Garde est située sur un rocher élevé qui domine Marseille : il y a là un fort, et une église qui était anciennement renommée par les vœux que lui

Victoire n'entrait point dans les chapelles sans y prier Dieu pour son père et pour son frère ; et jamais elle ne rencontrait un pauvre sur la route, sans lui faire l'aumône à leur intention. Il arrivait aussi quelquefois que la famille allait passer le dimanche dans une bastide (1) appartenant à une vieille parente de la mère. Là, à l'ombre d'un figuier et d'un grenadier, elles s'entretenaient de leurs malheurs. Julie brodait pour ne point perdre de temps, tandis que sa sœur esquissait quelque navire dont on lui avait commandé le dessin. C'est ainsi

adressaient en mer les marins, lorsqu'ils étaient en danger de périr. Du rocher où est bâtie Notre-Dame-de-la-Garde, on jouit de la vue de toute la ville de Marseille, de ses environs, de son port et du beau coup-d'œil de la mer.

(1) *Une bastide*, à Marseille, est une petite maison de campagne, qui n'est le plus souvent composée que d'une chambre, avec un très-petit jardin. On comptait environ sept mille de ces *bastides*, placées en amphithéâtre en face de la ville. Les moindres particuliers ont leur *bastide*, où ils vont faire la *sieste* et se récréer, principalement le dimanche.

que ces trois infortunées passaient leur vie, flottant entre la crainte d'une absence éternelle, et l'espérance de revoir bientôt des êtres qui leur étaient si chers.

On était au mois de juin; à cette époque, la Fête-Dieu, à Marseille, est une solennité des plus brillantes. Jamais, en aucun lieu de France, on ne déploie, à cette auguste cérémonie, un appareil plus imposant et plus religieux. Chacune des paroisses de la ville a son jour pour chômer cette fête. Toutes les rues où la procession passe sont décorées des tapisseries et des étoffes les plus magnifiques; un nombreux clergé et les différents ordres religieux se joignent au cortége, où figurent toutes les autorités, et aussi toutes les confréries de la ville, ayant chacune sa musique en tête. On y voit des pénitents (1) *blancs*, *noirs*, *bruns*,

(1) Leur costume consiste dans une robe très-large,

gris, *rouges*, *bleus*, *violets*, etc. Ces divers pénitents sont au nombre de plusieurs milliers; et les dais somptueux, les croix brillantes d'or et d'argent, les superbes bannières, les femmes élégantes qui accompagnent ou suivent les processions, offrent un coup d'œil des plus imposants.

Les voix des enfants de chœur qui se marient aux sons des serpents, des hautbois et des bassons; le bruit des tambours; l'encens qui fume de tous côtés et que les encensoirs lancent avec ordre et symétrie, devant le prêtre chargé du précieux fardeau de notre divin Sauveur; tout cela forme une pompe majestueuse et digne de l'Éternel, qu'on encense, qu'on adore, et vis-à-vis duquel le profane s'agenouille comme malgré

serrée par un cordon au milieu du corps; le pénitent porte sur la tête un grand capuchon, qui lui couvre entièrement le visage, et il ne peut voir que par deux trous pratiqués dans ce capuchon, devant les yeux.

lui, entraîné par ce sentiment qui naît en nous à l'aspect de la Divinité.

La procession de la Fête-Dieu, qui passe aux allées de Meillan (1), peut, sous plus d'un rapport, être considérée comme le Longchamp de Marseille.

Ce jour-là, on y voit étalées les plus riches et les plus gracieuses toilettes. Dès le matin, on a placé de chaque côté de la grande allée que doit parcourir la procession, et dans toute la longueur de la promenade, un double rang de chaises, qu'on loue fort cher aux amateurs. C'est là que les plus élégantes Marseillaises viennent se placer et montrer leurs graces et le goût recherché de leur parure.

La procession, un autre jour, descend

(1) Les allées de Meillan forment la plus belle promenade de la ville de Marseille. Six rangées d'arbres, où on a placé des bancs de pierre de distance en distance, sur une longueur qui s'étend à perte de vue, présente le plus beau coup d'œil. Il y a une jolie fontaine d'eau jaillissante au bout de cette promenade, toujours fraîche dans l'été, et donnant le plus bel ombrage.

de la porte d'Aix (1), avance sur le Cours qui conduit à celle de Rome, et offre encore un spectacle des plus extraordinaires : il semble que la population de cent mille ames s'y soit toute rassemblée, tant elle paraît prodigieuse.

Les processions une fois terminées, rien ne se présente plus pour distraire les ennuis de la triste famille de M. Dillon.

Un Ami.

La bonne dame se rendait chaque semaine chez M. Droz, l'armateur de son mari, pour en avoir des nouvelles;

(1) De la porte d'*Aix* à la porte de *Rome* il y a une distance au moins d'une demi-lieue. Le Cours, garni d'arbres de chaque côté, présente, surtout le dimanche, le plus beau coup d'œil que l'on puisse imaginer. Il se tient tous les jours sur ce Cours, presque en face de la rue Canebière, l'une des plus belles de Marseille, et qui regarde le port, un marché aux fleurs et aux fruits, dont les yeux et l'odorat sont singulièrement flattés, et qui offre un spectacle enchanteur.

celles qu'elle recevait étaient bien vagues. Aucune ne parvenait. Le *dey* avait poussé la barbarie jusqu'à défendre aux malheureux prisonniers de correspondre avec leurs familles. Madame Dillon n'avait plus d'espoir que dans la prochaine paix, que l'on promettait toujours, mais qui n'arrivait point.

Les deux sœurs, suivant la différence de leurs caractères, paraissaient supporter avec plus ou moins de peine, l'absence de leurs parents. Les larmes qu'elles voyaient chaque jour couler des yeux de leur mère affectaient sensiblement Victoire, qui y mêlait toujours les siennes. Cette vertueuse fille avait, sans en rien dire à sa mère ni à sa sœur, usé de mille moyens pour faire arriver aux chers prisonniers les petits secours et les nouvelles qu'elle leur adressait. L'excellente fille épiait toutes les occasions qui se présentaient

d'en avoir et d'en donner par le départ et l'arrivée de navires étrangers qui abordaient à Marseille.

Julie se contentait d'en demander sans empressement, avec une véritable indifférence, aux personnes qui venaient des côtes d'Afrique; et ces rares occasions, elle ne les cherchait point, les attendait du hasard, ou des visites de M. Droz. Cependant chaque jour Victoire implorait Dieu pour le retour des parents qui lui étaient si chers. Les ferventes prières qu'elle lui adressait furent entendues et préparèrent leur délivrance.

Un jour que Victoire était restée seule, sa mère et sa sœur étant sorties ensemble pour affaire, un étranger se présente chez elle : c'était le capitaine d'un navire sarde, venant d'Alger, qui avait achevé sa quarantaine.

« Est-ce à mademoiselle Victoire Dillon, lui dit le capitaine en se découvrant

vrant, que j'ai l'honneur de parler ?

— » C'est à elle-même, répond Victoire un peu émue.

— » En ce cas, mademoiselle, voici une lettre que j'ai promis de ne remettre qu'à vous, à vous seule...... »

Victoire la prend, lit l'adresse...

« Ciel ! s'écrie-t-elle, c'est de mon frère !... Oh ! monsieur ! par pitié, avant que je ne l'ouvre, dites-moi comment se portait mon père lorsque vous avez quitté Alger ?...

— » Votre père, mademoiselle ?...

— » Ciel ! vous hésitez... Il est mort ! » et Victoire tombe sur une chaise presque sans connaissance.

« Rassurez-vous, mademoiselle, M. Dillon existe; je l'ai vu avant mon départ. Il est vrai que sa santé...

— » Il respire ! dit Victoire en rouvrant les yeux... Oh ! monsieur ! assurez-moi qu'il vit encore...

— » Oui, mademoiselle, monsieur

votre père vit; mais il est vrai que le malheur a épuisé ses forces; cependant avec des soins (et on lui en prodigue), des secours, peut-être la liberté... et il est dans les choses possibles qu'il vous soit permis de la lui procurer, ainsi qu'à votre frère...

— » Moi, monsieur! s'écrie Victoire... Oh! dites, dites ce qu'il faut que je fasse! Tout ce que je possède au monde!.... mais c'est bien peu!.. Ma vie est à eux!

— » Vous lirez, mademoiselle, ce que votre frère vous écrit. Il m'a recommandé de vous voir en secret. Vous en apprécierez les motifs. Il m'a parlé de vous avec les expressions d'une amitié si tendre et si pure, d'une confiance si pleine d'espérance, qu'en vous voyant seulement, mademoiselle, je commence à bien augurer de ma mission. Je vous laisse; je reviendrai. Mais que madame votre mère ignore le fâcheux état où est

monsieur votre père; qu'elle ignore même que je vous ai vue et que je vous ai remis cette lettre.

— » Que je fasse un mystère à ma mère d'un objet qui doit l'intéresser autant !....

— » Il le faut.

— » Ce sera la première fois de ma vie que j'aurai eu un secret pour celle qui m'a donné le jour.

— » La lettre de votre frère vous en démontrera la nécessité. Adieu, mademoiselle. »

Le capitaine salua la fille de M. Dillon, et se retira.

Restée seule, Victoire se hâta de rompre le cachet de la lettre que son frère lui écrivait, et y lut ce qui suit :

« Le capitaine sarde Antonio, qui te remettra la présente, ma chère sœur, connaît tous nos malheurs; ils sont au comble! Relégués dans le port avec notre excellent père, les rudes et vils

travaux dont nous sommes accablés l'ont rendu malade. Sans espoir de sortir de captivité, malgré les promesses réitérées d'un échange, j'ai osé parler de rançon, et notre père a été placé à l'infirmerie. Il y est soigné par un chirurgien allemand. Le consul anglais, dont l'humanité ne s'est jamais démentie à notre égard, a bien voulu demander au *dey* de fixer le prix de notre liberté.

» Pour obtenir du despote une meilleure composition, on lui a fait entrevoir que notre père, usé par le travail et la maladie, ne devait pas compter sur une existence bien longue; que nous étions sans fortune; mais que nos amis, touchés de notre triste situation, feraient des efforts pour nous, en tâchant de rassembler promptement la somme qu'il exigerait pour l'envoyer à M. le consul anglais qui la lui présenterait en échange de nos personnes. Le *dey* a ren-

du sa réponse. Il demande deux mille cinq cents piastres pour mon père et moi, ce qui fait environ douze mille cinq cents francs.

» Ce capital excède nos moyens, je le sais, et peut-être ceux de nos parents et de nos amis ; cependant notre liberté n'est qu'à ce prix : je crains que tu ne puisse rassembler une somme aussi considérable, voilà pourquoi je désire que notre mère ne soit point instruite de ce que je t'écris.

» Vois à son insçu, ma chère sœur, ceux qui voudront devenir nos bienfaiteurs, et notamment l'excellent M. Droz, dont les bontés pour nous ne se sont jamais démenties. Surtout que notre bonne mère ignore l'état de notre infortuné père.

» Si tu réussis, M. Droz qui est à merveille avec le consul anglais à Marseille, pourra faire parvenir de suite l'argent qui doit assurer notre déli-

vrance, et nous ramener dans vos bras. »

On pense bien que cette lettre fut interrompue plusieurs fois par les sanglots, les pleurs de Victoire.

Quand sa mère et sa sœur rentrèrent, madame Dillon observa que quelques larmes roulaient dans ses yeux : « Que se passe-t-il en toi, ma fille, lui dit-elle, tu as les yeux humides ?

— » Je me suis trop appliquée au dessin de ce navire; demain, je dois le rendre. Il porte, comme vous savez, le nom de *Léopard*. Ce vaisseau, qui fait son premier voyage, va partir pour Livourne. M. Déal, l'ami de M. Droz, son propriétaire, me l'a demandé, il y a peu de jours. Je n'ai pas eu trop de temps pour l'achever. Je compte bien, ce soir ou demain matin, le lui livrer. »

L'enfant vertueux.

On voyait facilement que Victoire ne savait pas mentir ; car, pour donner à sa mère cette explication, bien naturelle sans doute, elle rougit plusieurs fois, et n'acheva son discours qu'en balbutiant. Victoire avait caché dans son sein la lettre précieuse de son frère, et songeait avec une sorte d'anxiété au parti qu'elle prendrait.

A force de travail et d'économie, la fille de madame Dillon était parvenue, depuis trois ans, à réunir deux mille francs, qui étaient placés chez M. Droz, qui lui en payait l'intérêt.

Elle pensait que sa sœur, dont toutes les actions annonçaient l'économie (elle ne voulait pas se servir d'un autre mot), et qui ne donnait jamais rien à sa mère pour le ménage, devait avoir aussi une petite réserve. « Si ma sœur a seulement, se dit Victoire, la moitié de

ce que je possède, cela fera trois mille francs; mais où trouverions-nous les 9,500 restant? notre mère, en vendant tout ce qu'elle possède, n'en ferait pas la moitié? Mais M. Droz! pensa-t-elle aussitôt; lui, l'armateur de mon père; lui, qui nous connaît, qui nous a toujours témoigné tant d'affection!... pourrait-il abandonner mon père et mon frère?., il est si bon!... Cependant, s'il a pour mes parents un véritable attachement, pourquoi n'a-t-il pas fait des tentatives pour les racheter! Il dit toujours que la paix va se faire avec le dey, que les prisonniers seront rendus sans rançon, et pourtant voilà bien long-temps que cette captivité dure! Il y a près de deux années que mon pauvre père est dans les fers!.... aujourd'hui peut-être il expire de misère!.... » Et la vertueuse fille répandait des larmes amères.

Elle saisit un moment favorable pour parler à sa sœur sans témoin.

« Ma sœur, lui dit-elle, sais-tu qu'il y a un navire sarde dans le port, et qu'il arrive d'Alger?....

— » Je l'ignorais, répond Julie.

— » Penses-tu, ma sœur, continue Victoire, qu'il ait apporté dés nouvelles des pauvres Marseillais qui sont captifs?

— » S'il en était ainsi, nous ne tarderions pas à en avoir par M. Droz, qui est à l'affût de toutes les nouvelles de mer (1).

— » Sais-tu une chose, Julie? On assure que le dey d'Alger a fixé la rançon de tous les captifs marseillais. Ne serais-tu pas bien aise de pouvoir, par tes petites économies, ainsi que je le ferai certainement moi-même, rendre à la liberté notre père et notre frère?...

— » Assurément, répond l'égoïste; mais, pour cela, il faudrait deux choses: la première, que le despote africain eût

(1) On appelle les nouvelles de mer, celles qui sont apportées par les bâtiments.

arrêté le prix de ses esclaves, ce que nous ignorons, et la seconde, que j'eusse de l'argent.

— » Comment, reprit Victoire avec surprise, tu n'a pas d'argent ?

— » Parce que toi tu es riche, repart Julie de mauvaise humeur, que tu te fais des rentes chez M. Droz, tu crois que tout le monde est aussi heureux ?

— » Eh ! mais que devient donc ton argent, ma sœur ?

— » Ce qu'il devient, j'en gagne tant, il est vrai, qu'il m'est facile d'en indiquer l'emploi. Ne faut-il pas que je m'achète des souliers, des robes, des chapeaux, mille bagatelles !... Au reste, je suis bien bonne de te rendre des comptes.

— » Tu as raison, ma sœur, tu n'as pas un sou de disponible, et je dois le croire ; car, sans cette circonstance, comme il s'agit de racheter nos parents les plus proches, de les tirer des mains

de leurs oppresseurs et de leurs bourreaux, je ne doute point que tu ne donnasses, comme je le ferai moi-même, à l'instant, ton dernier écu.

— » Sans doute, répond Julie, en rougissant, si j'en avais : mais à l'impossible nul n'est tenu. »

Victoire, toute confuse de trouver tant de dureté dans sa sœur, bien assurée au fond qu'elle a quelques réserves, tourne toutes ses espérances du côté de M. Droz, persuadée qu'il ne saurait résister à ses sollicitations, à ses larmes, et qu'il deviendra le bienfaiteur, le sauveur de tout ce qui l'intéresse le plus au monde. Sous le prétexte de porter le dessin du navire qu'elle vient de terminer, la bonne fille vole chez le négociant avec la lettre de son frère. Sans autre préambule, Victoire demande à lui parler seul dans le cabinet. Elle tire de son corset le papier, objet de sa sollicitude, et prie M. Droz de le lire.

M. Droz le parcourt avec attention. Quand il a achevé sa lecture : « Quel est le but de votre visite, mademoiselle? dit-il à Victoire.

— » Vous ne le devinez pas, monsieur? lui répond la jeune personne avec hésitation.

— » Il me semble voir à votre air, que vous voudriez tirer votre père d'esclavage?... mais l'argent?...

— » Ah ! monsieur, vous avez à moi deux mille francs; si vous étiez assez humain pour ajouter le reste? une fois mon père et mon frère rendus à la liberté, ils serviraient à bord de vos navires, en telle qualité que vous le voudriez, pour s'acquitter avec vous, et ma vie, monsieur, toute ma vie serait aussi employée à travailler pour reconnaître un pareil bienfait. Que mes pleurs ne vous invoquent point en vain! ajouta Victoire, en se jetant aux pieds du négociant.

— » Que faites-vous ? reprend M. Droz en la relevant, et essuyant quelques larmes qu'il laisse échapper comme malgré lui. Je ne puis que louer votre action généreuse ; mais, ma chère enfant, pourquoi sacrifier ainsi une somme considérable, quand il est possible de l'épargner? Il se peut faire que sous peu de jours la paix soit faite, les prisonniers rendus sans rançon.

— » Il y a deux ans qu'on tient le même langage, répond Victoire avec feu ; et, en attendant, les captifs expirent dans les fers et la misère. Peut-être mon malheureux père, au moment où je parle, termine-t-il ses longues souffrances. Je vous en conjure, monsieur, au nom du ciel ! sauvez-le ! Encore quelques jours, et il ne sera plus temps !...

— » Vous le voulez, généreuse fille, réplique M. Droz, je ferai le nécessaire.

— » Monsieur, est-il bien possible? Quoi ! vous aurez tant de bonté ? Ah ! je

vous en supplie ! ne perdez pas une minute ; courez chez le consul d'Angleterre, priez-le de donner des ordres précis, positifs, très-pressés !... »

Victoire ne savait plus ce qu'elle disait, sa tête se perdait,... la joie la suffoquait. « Admirable enfant, se dit le négociant, que tu mérites bien que l'on s'intéresse à toi ! Il y a justement un navire génois qui met à la voile pour Tunis, reprend le négociant ; il doit aller à Alger, et portera nos dépêches : je vais m'en occuper à l'instant. J'aurais voulu épargner cette dépense à votre famille, mais je vois qu'il n'y a pas moyen de vous résister. La paix sera peut-être signée avant l'arrivée de l'argent à Alger, alors tant mieux ; dans le cas contraire, MM. Dillon en seront quittes pour quelques campagnes de plus qu'ils s'engageront à faire, pour remplacer la somme que je vais envoyer.

— « Monsieur, répart Victoire, vou-

lez-vous que je vous donne une reconnaissance écrite, pour la somme que vous allez me prêter ?

— « J'aime mieux celle qui est dans votre cœur honnête, répond l'armateur, que tous les écrits du monde ; la belle action que vous venez de faire restera gravée dans le mien. Comme nous n'avons pas de temps à perdre, reprend le négociant, et qu'il est bon que votre mère ignore tout jusqu'à l'évènement, mettez-vous à mon bureau pour écrire deux mots à votre frère en réponse à sa lettre. »

Victoire, ivre de joie, écrivit :

« Mon cher frère, M. Droz veut être le sauveur, le bienfaiteur de toute notre famille ; son cœur généreux a trouvé le secret d'applanir toutes les difficultés. Que l'espoir et la confiance renaissent dans vos ames ! Je prie Dieu qu'il conserve notre père et vous ramène ici promptement ! Trois êtres qui ne vivent

que pour vous, n'auront point de repos qu'ils ne vous aient serrés dans leurs bras. »

Victoire remit la lettre toute ouverte à M. Droz. Il y jeta un coup d'œil. On vit, à l'expression de ses traits, qu'il était content du style de mademoiselle Dillon. Celle-ci, en baisant malgré lui ses mains, dit en se retirant : « Vous êtes, monsieur, après Dieu, le premier objet de ma confiance et de ma vénération.

— » Allez, mademoiselle, répondit-il, votre amour filial ne restera certainement pas sans récompense. »

Victoire rentra chez sa mère, qu'elle trouva triste, ainsi que Julie. Le capitaine sarde était venu donner des nouvelles d'Alger. Julie assura qu'on parlait de paix, qu'on l'espérait.

Depuis deux ans on nous berce de cet espoir, s'écrie Victoire, et cependant les malheureux prisonniers sont toujours dans les fers des barbares Africains.

Cette excellente personne put, sans témoins, apprendre au capitaine sarde, qui vint quelques jours après prendre congé de la famille, ce que M. Droz, l'armateur, avait fait pour ses chers parents.

Il l'en félicita, et lui prédit qu'avant peu elle pourrait les embrasser. « Ah ! monsieur, lui répondit-elle, que Dieu vous entende ! Ce jour-là sera le plus beau de ma vie ! »

Madame Dillon et Julie, bien différentes de Victoire, n'avaient d'espérance que dans la paix avec la régence d'Alger pour revoir les captifs.

Victoire fondait son espoir sur un motif plus certain, c'était leur rachat ! mais en attendant, cette vertueuse fille comptait les jours, les minutes. Le sommeil fuyait loin de ses yeux. L'inquiétude, l'attente, lui ôtaient l'appétit, le goût et l'activité qu'elle montrait autrefois pour le travail. Ses fréquentes visites à

M. Droz étonnaient sa mère, et faisaient malignement sourire sa sœur.

Plus de trois mois s'étaient déjà écoulés... La tristesse et l'ennui, empreints sur le visage de Victoire, ajoutaient à sa mélancolie habituelle.

Le Père rendu à l'amour de ses Enfants.

Il était nuit close, la famille venait de prendre son modeste repas du soir. Madame Dillon paraissait absorbée dans ses rêveries; Julie jouait avec un jeune chat, son favori, mais bien doucement, de peur de troubler les pensées de sa mère, tandis que Victoire, une main appuyée sur son visage, laissait couler ses pleurs en silence, en songeant à son bien-aimé père, à son frère infortuné. Tout à coup on frappe à la porte... Un pressentiment fait lever Victoire avec vivacité; elle court; elle ouvre... Quels objets frappent sa vue? son père et son frère...Elle tombe

évanouie dans leurs bras. Leur arrivée subite et inespérée pensa devenir fatale à madame Dillon. Si l'on mourait de joie, sans doute que cette bonne épouse eût expiré sur-le-champ, car rien n'égala la sienne.

Les prisonniers avaient débarqué dans un port d'Italie, d'où ils étaient venus par terre à Marseille. M. Dillon et son fils embrassaient tour à tour la mère et les deux sœurs. « Vous voilà? Quel bonheur inattendu!.... Que vous avez dû souffrir!... C'est Dieu qui vous rend à nos vœux!.... La paix est donc faite?... » Ces questions étaient adressées alternativement par madame Dillon et Julie. M. Droz, qui s'était trouvé au bureau de la diligence, sur le Cours, au moment de l'arrivée des deux captifs, les avait suivis. « Hé! dit-il à madame Dillon, ce n'est point la paix qui vous les ramène, mais bien plutôt le bon cœur, la persévérance et le sacrifice de toute la petite for-

tune de votre vertueuse fille Victoire.

— » Comment !..... s'écrient à la fois Julie et sa mère, ce serait elle qui aurait fourni l'argent de leur rançon ? Cela n'est pas possible. »

La pauvre Victoire, dont l'embarras redouble la rougeur, reprend, en baissant les yeux et la voix : « Maman, ma sœur, voilà l'être bienfaisant (en montrant M. Droz) à qui nous devons tout.. C'est lui qui a envoyé les fonds...

— Il est vrai, répond M. Droz, mais ces fonds, mademoiselle, puisque maintenant, il faut le dire, étaient à vous-même. Vous m'aviez confié deux mille francs, fruit d'une honnête industrie et de vos économies. Je les avais placés sans votre aveu, il est vrai, dans une entreprise dont la réussite est allée au-delà de toute espérance, et qui, lorsque vous m'avez parlé de ces messieurs, m'avait déjà mis à portée de les racheter de vos propres deniers : voilà la vérité que vous

ignoriez. Le bienfait vous appartient, je ne devais en être que le dispensateur. »

On croira facilement qu'une si noble conduite de la part de Victoire dut faire rentrer sa sœur en elle-même; mais en prendra-t-elle exemple pour se corriger de son égoïsme ? On dit qu'il lui en resta toujours un peu. Quant à monsieur et à madame Dillon, ils ne pouvaient se lasser d'admirer, de louer la conduite de leur fille. Son frère ne cessait de répéter ses louanges; et, bientôt, les principaux citoyens de Marseille, instruits du retour des deux marins, et de l'action vertueuse de leur libératrice, s'empressèrent de les visiter et de les féliciter du bonheur d'être père et frère d'une fille si digne de servir d'exemple à son sexe. M. Droz, qui était garçon et fort riche, frappé de tous les avantages de Victoire, la demanda en mariage, appréciant sa vertu comme la plus riche dot. La jeune personne trouva dans celui qu'elle s'était

accoutumée à regarder comme un bienfaiteur, un époux dont les sentiments généreux ne se démentirent jamais à son égard, et qui resta toujours le protecteur et l'ami de sa famille.

CLAIRE,

OU

LA JEUNE FILLE MENTEUSE ET BABILLARDE.

Claire avait douze ans, et se croyait un petit prodige, parce que, retirée de pension, elle imaginait n'avoir plus rien à apprendre; il est vrai qu'elle savait passablement sa langue, écrivait assez bien et dessinait un peu le paysage : on n'avait jamais pu lui montrer la figure; comme c'était une petite volontaire, elle ne dessinait que des ponts ruinés, des moulins, des chaumières et des saules pleureurs. Monsieur et madame Du-

bourg, ses parents, riches propriétaires du Marais, et Victor, son frère unique, pensionnaire au collége de Sainte-Barbe, la prêchaient continuellement, mais ne parvenaient point à lui faire entendre raison. La jeune personne s'arrangeait si bien, que tout devait aller comme sa petite tête. Mademoiselle Claire était de plus menteuse, entêtée, et, par-dessus tout, avait un babil qui ne tarissait jamais. S'établissait-il une conversation entre son père, sa mère et quelques personnes âgées de leur société, elle s'approchait du cercle, y entrait, prenait sans façon un tabouret, se plaçait au milieu de la compagnie qu'elle apostrophait en ces termes : « De quoi parlez-vous ? Le sujet de votre entretien est-il intéressant ? Oh ! répétez-moi ce que vous disiez ! » Son papa lui répondait :

« Nous causons de choses graves, ma fille, que ta jeune raison ne saurait comprendre.

— » Comment, ma jeune raison ! répliquait-elle ; me prenez-vous donc pour une petite fille, une idiote ? Vous savez bien qu'à la pension j'étais souvent la première dans toutes les compositions. Demandez-moi quels sont les principaux traits de l'histoire ancienne ? ceux de l'histoire de France ? quels sont les empires, les royaumes et les principales villes du globe ? » Et alors elle débitait ce qu'elle savait, avec une étourdissante volubilité de langue.

« Je parierais même, ajoutait son père, tant j'ai bonne opinion de ton savoir, que tu serais en état de répondre aux interpellations qu'on serait en droit de te faire sur la discrétion et la modestie ?

— » Comment cela, papa ?... Est-ce que je serais indiscrète ?... vaine ?...

— » Non, sans doute ; seulement tu veux toujours savoir ce que l'on dit ; à tout propos tu te cites comme un mo-

dèle de talents... et tu parles sans cesse à tort et à travers. »

La petite babillarde allait répliquer, mais son père la regarda avec des yeux si sévères, qu'il fallut bien qu'elle se tût; Claire alla bouder dans son coin; et, en feuilletant son carton, se mit à déchirer, de dépit, quelques dessins, et à en barbouiller plusieurs autres. Voilà quel était l'aimable caractère de mademoiselle Dubourg. Ajoutez que chaque jour la petite fille imaginait quelques mensonges contre les domestiques de la maison, pour les faire renvoyer, quand ils ne se prêtaient pas à ses caprices.

La mère gémissait en secret des défauts de Claire, elle ne savait comment la corriger.

La pauvre Louise, sa femme-de-chambre, voulait absolument s'en aller, parce qu'il n'y avait plus moyen de vivre avec un enfant si volontaire; Victor, son frère, jeune homme studieux et sage, ne

venait presque plus chez son père, parce que sa sœur le tourmentait continuellement.

Claire était au comble de ses vœux, lorsque sa mère lui permettait de réunir sept à huit de ses jeunes compagnes, pour jouer avec elle dans le jardin de l'hôtel. C'est là que Claire s'en donnait!... Comme les mensonges allaient leur train! Elle inventait cent contes plus bizarres les uns que les autres!

Si la petite babillarde entendait quelques mots du portier ou des domestiques, elle en faisait aussitôt le texte de ses histoires. Si les gens de son père commettaient quelques légères fautes, elle ne manquait pas d'en faire un acte d'accusation, auquel sa méchanceté donnait la tournure la plus envenimée. Une petite fille comme celle-là était d'autant plus dangereuse, qu'ayant une figure douce et de jolis traits auxquels elle savait déjà donner l'expression qui lui plai-

sait, les personnes qui ne la connaissaient pas ne s'en défiaient nullement; mais tous les domestiques se tenaient sur leurs gardes quand ils l'apercevaient, ils prenaient grand soin de ne rien dire d'équivoque en sa présence. pour qu'elle ne pût mal interpréter leurs paroles.

Claire entretenait chaque matin sa mère de tous les cancans de la maison; malheureusement madame Dubourg la laissait dire ; et quoiqu'elle ne crût point comme paroles d'évangile les rapports de la petite babillarde, la mère de famille ne laissait pas que de l'écouter, parce qu'étant un peu défiante, elle espérait en tirer quelques lumières sur la conduite de ses domestiques.

La réputation de Claire se trouvait toutefois si bien établie, qu'on se cachait d'elle pour parler, et qu'on l'évitait sans cesse.

Le bon Oncle.

Madame Dubourg avait un frère, riche négociant à Bordeaux, qui n'était pas venu à Paris depuis le mariage de sa sœur; quelques affaires l'appelèrent dans la capitale. Il ne connaissait point encore les défauts de sa nièce. La première fois qu'il la vit, sa figure, son babil l'enchantèrent, il plut de même beaucoup à la petite, qui trouvait en lui un auditeur docile. Le frère Victor quitta son collége pendant quelques jours, pour les passer avec son oncle.

Ce jeune homme, alors âgé de quinze ans, paraissait aussi tranquille que sa sœur était turbulente, et aussi simple dans ses goûts qu'elle était vaine. Il s'avisa de sermoner la jeune personne, dans la crainte que l'oncle, s'apercevant de ses petits travers, ne lui portât moins d'affection ; car Victor était

aussi bon que sa sœur était méchante. Il l'aborde :

« Hé bien, Claire, lui dit-il, nous avons donc le bonheur de posséder notre oncle? J'arrive à l'instant du collége ; je voulais l'embrasser, ce bon oncle, mais il est sorti. Tu as été plus heureuse que moi; tu l'as vu? tu as pu causer avec lui?

— » Si je l'ai vu! je le crois bien; il ne m'as pas quitté de la matinée. En déjeûnant, il m'a fait asseoir sur ses genoux, et il m'a embrassée au front plus de vingt fois.

— » Prends garde, Claire, à être circonspecte avec notre oncle, à ne parler que modérément devant lui et à propos; on le dit bon, ne va pas le fatiguer par ton babil.

— » Comment, le fatiguer par mon babil?... Apprenez, monsieur, que ce matin encore, ce bon oncle ne se lassait pas de me faire des questions......

que, plusieurs fois, je lui ai entendu dire tout bas, à maman : « Qu'elle est gentille! elle a de l'esprit comme un lutin!....

— » C'est fort bien, ma chère sœur; mais prends garde à ne pas lui faire de ces histoires que l'on vérifie si promptement, et qui se trouvent toujours fausses.... comme celle de Germain, par exemple, de ce bon Germain qui ne boit que de l'eau, qui a une espèce de tremblement par tout le corps, par suite d'une attaque de paralysie, et que tu as accusé une fois d'être continuellement ivre, parce que le malheureux, un jour que tu passais devant sa loge, ne t'ôta pas son chapeau assez vite, au gré de ta vanité.

— » Ne voilà-t-il pas un grand malheur!.... un portier!

— » Un portier est un homme comme un autre, mademoiselle; quand on a de l'éducation, et surtout un bon cœur,

on doit avoir des égards et des procédés pour tout le monde !...

— » Ne vas-tu pas maintenant, comme à ton ordinaire, m'accabler de tes remontrances? Quand ce serait toi qui serais chargé d'écrire les sermons de ton collége, tu ne prêcherais pas mieux....

— » Remarque bien, ma sœur, que tout ce que je te dis est dans ton intérêt..... Notre oncle est un homme sensé; dès qu'il s'apercevra de tes défauts, il te fera repentir de ta conduite; crois-en mon expérience.

— » Oh! oui, ton expérience! Ne dirait-on pas, parce que monsieur a quinze ans, qu'il doit être passé docteur!.... »

Victor se rapprochant doucement de Claire, et avec bonté : « Ma chère petite sœur, songe au désespoir de notre excellente mère, si tu avais le malheur, après avoir donné de toi, à notre

oncle, une bonne opinion, de la lui faire perdre par quelque étourderie ou quelques mensonges. Je t'en supplie, dans tes conversations avec notre oncle, ne babille pas tant; surtout évite de lui rien dire sur telles ou telles personnes; car si tu lui fais quelques faux rapports et qu'il les découvre ensuite, tout sera perdu.... Alors tu conçois ce qu'il pourrait en arriver?

— » En vérité, mon frère, vos observations sont bien offensantes! Ne faudrait-il pas, pendant le séjour ici de notre parent, que je devinsse muette, sourde et aveugle? Tu es piqué, je le vois, de ce que tu as entendu dire que notre oncle me trouve gentille, pleine d'esprit.... Fi!.... le vilain jaloux!..... C'est égal, je n'en continuerai pas moins ma manière de vivre, quand tu devrais en crever de dépit! »

A ces mots, Claire quitte brusquement son frère pour entrer chez sa mère,

à qui elle raconte tout de travers cette conversation, et si perfidement que la pauvre mère croit que son fils Victor prend de l'ombrage de ce que son frère a montré pour Claire une tendre affection.

Victor, découragé de son peu de succès, monta dans sa chambre, après avoir prié un domestique de le prévevenir lorsque M. Osval, son oncle, rentrerait.

M. Osval vint pour dîner, il vit son neveu.

Le babil et le petit ton effronté de Claire firent prendre la modestie et la réserve de Victor pour un manque d'esprit. On admirait Claire, on ne prenait pas garde à Victor.

« A quoi destinez-vous votre fils ? demanda M. Osval à sa sœur et à son beau-frère.

— » Mais nous voudrions, s'il est possible, dit M. Dubourg, le placer dans la magistrature.....

— » Oh ! oui, reprend à l'instant la méchante Claire, un magistrat ! il sera très-bien là, car déjà il a un goût décidé pour les sentences ! »

Victor se mordit les lèvres, mais ne répondit pas. Pour le coup, l'oncle le crut imbécile, et donna tout l'esprit de la famille à *sa charmante petite nièce*, ainsi qu'il l'appelait.

Monsieur et madame Dubourg n'approuvaient certainement pas en eux-mêmes les réflexions inconvenantes que faisait Claire aux dépens de son frère; mais ils n'avaient pas non plus le courage de la reprendre, dans la crainte de lui nuire dans l'esprit du frère de Bordeaux.

Voilà comme une indulgence mal entendue de la part de parents faibles favorise toujours les défauts de leurs enfants.

M. Osval ne tarda pas à reconnaître lui-même qu'il s'était trop hâté de

prononcer entre Victor et sa sœur.

De plus en plus charmé de ce qu'il appelait l'esprit, les bonnes petites façons et les gentillesses de sa nièce, il était enchanté de la voir chaque matin accourir à son appartement pour l'embrasser. Quelquefois Claire prenait aussi plaisir, en folâtrant, à lui verser elle-même son chocolat, et pendant qu'il déjeûnait, la babillarde lui faisait mille histoires. Quand on lui parlait de ses devoirs, Claire répondait : « Je vais chez mon oncle. » Ses maîtres alors s'en allaient, après avoir reçu leurs cachets : c'était souvent tout ce qu'ils demandaient. La mère avait beau dire à sa fille : « Tu fatigues mon frère ; tu finiras par l'ennuyer ; ne sois donc pas toujours chez lui ; s'il veut écrire, tu l'en empêches.

— « Non, non, répondait la jeune présomptueuse ; mon oncle, au contraire, est enchanté quand il me voit, et me faire babiller est tout son bonheur. »

Victor, obligé, comme un neveu bien né, de venir rendre ses devoirs chaque matin à M. Osval, se présentait timidement à son lever, et se retirait aussitôt qu'il avait salué son oncle.

L'habitant de Bordeaux disait à Claire : « Qu'a donc ton frère ? il a toujours un air boudeur et sombre.

— « Ne m'en parlez pas, mon oncle, répondait Claire, c'est un sournois.... » La méchante sœur ajoutait quelques autres épithètes, et le bon négociant, prévenu, murmurait d'un air chagrin : « C'est bien dommage, on ne fera rien de lui ! »

L'Indiscrétion punie.

Quand le frère de madame Dubourg était sorti, sa fille, qui avait encore la mauvaise habitude de fureter partout, d'ouvrir et de lire les lettres qu'elle trouvait, soit dans la toilette de sa mère, soit sur le bureau de son père,

ne manquait pas d'en agir de même chez son oncle. Un jour que Claire cherchait, à son ordinaire, dans l'appartement de celui-ci, quelque aliment à sa curiosité, elle aperçut sur son bureau un petit paquet enveloppé de papier gris, qui attira son attention. « Voyons donc ce que renferme ce paquet, dit-elle aussitôt; peut-être est-ce une surprise que veut me faire mon oncle?..... Oh! sans doute, ce bon oncle! quelque joli cadeau! »

Son jeune cœur commençait à battre bien fort. La petite curieuse détache d'abord tout doucement la ficelle qui entoure le paquet..... Sa main tremble. Elle déroule une feuille et regarde...... « C'est une boite!....... que renferme-t-elle?.... Voyons! » Elle ouvre. « Une montre! Oh! qu'elle est jolie!........ » Claire la tire de son enveloppe..... « La belle chaîne qui pend après! Oh! c'est pour moi; c'est pour moi! Nul doute!... »

Et l'indiscrète se met en devoir d'en parer son cou. Comme elle élève le bras, paf ! voilà la montre et la chaîne qui tombent par terre, et se brisent.

A ce spectacle, la fille de madame Dubourg reste immobile et muette de surprise et d'effroi : ce malheur est son ouvrage ; comment s'excuser ? où se cacher ? Se livrera-t-elle au désespoir, ou prendra-t-elle la fuite ? Claire ne sait à quoi se résoudre ; elle ne sait plus ni ce qu'elle doit faire, ni même ce qu'elle fait. Tout éperdue de crainte et de honte, l'imprudente ramasse promptement les morceaux de la montre, les renferme dans la boîte, qu'elle enveloppe à la hâte avec le papier qui la contenait ? et, troublée, confuse, marchant à pas précipités dans l'appartement, frémissant de peur, Claire se rappelle bientôt qu'il y a dans l'antichambre une grande armoire aban-

donnée ; elle y court, en tire un tiroir, y dépose les débris de la montre, et se sauve aussitôt, comme si elle venait de commettre un grand crime, comme si la justice était à sa poursuite.

L'oncle avait effectivement acheté le matin ce joli petit bijou pour sa nièce ; il comptait ce jour même le lui remettre avec la chaîne. En rentrant, il cherche des yeux et ne voit rien ; il croit s'être trompé ; il regarde sur le guéridon, la console, le lavabo, la toilette ; plus de paquet ! « C'est singulier ! pense-t-il ; me serais-je trompé ? Non, non, cela est impossible, j'avais mis le cadeau que je destinais à ma nièce, là, sur ce bureau. Parbleu ! j'en suis certain. Y aurait-il des fripons chez ma sœur ? » Voilà la tête du négociant bordelais qui travaille, et il va croire que son beau-frère est entouré de domestiques infidèles. Au dîner, M. Osval paraît un

peu triste et rêveur; il attachait successivement ses regards sur les domestiques, surtout sur Louise, la femme-de-chambre qui avait l'habitude de faire son appartement et d'y mettre tout en ordre. Il fixait sur elle des yeux scrutateurs. Claire, inquiète, comme une personne dont la conscience n'est point sans reproche, n'osait plus lever les siens sur son oncle. M. Dubourg, que la contenance de son beau-frère intriguait, l'examinait et disait en lui-même : « A qui en a-t-il donc ? Comme il nous regarde tous ! » Il n'y avait point d'étrangers ce jour-là chez l'habitant du Marais. On quitte la table de bonne heure, on passe au salon. Claire, contre son ordinaire, et pour éviter qu'on ne lui fît des questions, alla se placer à son piano et joua quelques airs. Pendant qu'elle fait de la musique, son oncle joue au boston avec sa mère. M. Dubourg cause de son côté avec

son fils. La société s'écoule ainsi tout doucement ; on se souhaite réciproquement le bonsoir, et chacun se retire.

Madame Dubourg, en se déshabillant, eut occasion de remarquer que Claire n'avait pas été aussi bruyante qu'à l'ordinaire, et que M. Osval, son frère, lui avait paru soucieux.

« Peut-être, répond Louise qui l'aidait à faire sa toilette de nuit, que mademoiselle lui aura fait encore quelques contes, dont il a pu n'être pas content : de là sans doute leur commune tristesse.

— » Il faudra, dit madame Dubourg, que demain matin je passe chez mon frère pour m'en expliquer avec lui. »

M. Osval, à peine réveillé, fut un peu surpris de voir sa sœur entrer dans sa chambre.

« Je vous ai trouvé tout rêveur, hier au soir, mon frère, lui dit-elle ; je n'ai

point osé vous en demander le motif; mais l'idée que vous n'étiez pas satisfait m'a occupée toute la nuit. Auriez-vous quelque sujet de chagrin? Seriez-vous indisposé?

— » Non, ma bonne sœur; je suis au contraire en parfaite santé : seulement, je dois l'avouer, il arrive chez vous des choses qui m'affligent...

— » Dieu! vous m'effrayez! que se passe-t-il donc?...

— » Ma sœur, je ne sais; mais il y a un vieil adage qui dit... *qui perd, pèche...*

— » Hé bien?...

— » Hé bien, ma sœur, vous avez chez vous des gens infidèles, ou je suis dans une grande erreur. »

Madame Dubourg reculant de quelques pas :

« Vous me faites frémir, mon frère... vous aurait-on volé?...

— » Eh! oui, ma sœur, puisqu'il faut bien vous le dire; hier, j'allai au Palais-

Royal faire emplette d'une jolie montre et d'une chaîne d'or. Je renfermai le tout moi-même dans une boîte de carton, que je recouvris de papier gris, dans la forme d'un petit paquet que je ficelai... J'arrivai ici, je le tirai... de ma poche, et le plaçai là, sur ce bureau; je m'en allai ensuite, car l'heure de la Bourse me pressait, attendu que j'y avais donné un rendez-vous. Je ne pouvais avoir aucune défiance dans une maison comme la vôtre. Cependant à mon retour, je ne trouvai plus mon paquet... »

Pendant ce court récit du négociant, Claire est arrivée doucement dans la chambre pour souhaiter, suivant son usage, le bonjour à son oncle, et a entendu son récit comme un criminel qui entend prononcer sa sentence.

Au moment où M. Osval venait d'achever de parler, Victor entra aussi. Le négociant en les apercevant tous les

deux, leur dit : « Soyez les bienvenus, mes enfants, » et il s'avance pour les embrasser. Victor approche franchement son visage de celui de son oncle : Claire se présente timidement. « Pourquoi donc, ma nièce, continue le bon oncle, pourquoi ne me sautes-tu plus au cou, comme tu le faisais ordinairement ? A ces mots, la petite hypocrite reprend son assurance et embrasse son parent.

Madame Dubourg paraissait agitée. M. Osval lui fait signe de se taire ; mais elle n'en tient aucun compte, et s'écrie : « Mon frère, je n'ai point de secrets pour mes enfants, il faut qu'ils sachent qu'il a été commis un vol dans votre appartement. » Elle leur raconte alors ce que Claire savait de reste. La jeune effrontée, un peu rassurée, ajoute : « Cela est vraiment étrange... C'est Louise qui fait la chambre de mon oncle. Ce paquet aura peut être tombé, roulé

quelque part; en balayant on l'aura poussé dans un coin... »

Victor écoute sa sœur; son langage l'étonne; il la fixe avec inquiétude. Madame Dubourg, toujours fort alarmée, prie son fils d'aller lui-même chercher Louise. Sa femme-de-chambre paraît. La mère de Victoire lui parle avec douceur; et, après avoir raconté ce qui est arrivé à son frère, lui demande si elle n'aurait pas vu son paquet. Louise répond naïvement que non. Claire, qui s'empresse de se mêler de la conversation, pendant que son frère scrute tous ses traits, recommande à Louise de se bien rappeler si, par mégarde, elle ne l'aurait point balayé dans la cheminée. M. Osval reprend : « Voyons, voyons; » il s'approche du foyer, se baisse, et y découvre bientôt quelques petits morceaux de verre mêlés avec de la poussière. « Parbleu, s'écrie-t-il, en ramassant ces vestiges,

ceci ressemble à s'y méprendre aux fragments d'un verre de montre cassé... » A ces mots, Claire rougit et perd presque contenance. Son frère qui a toujours les yeux attachés sur elle, commence à concevoir des soupçons...

« Allons, mademoiselle, réplique madame Dubourg à sa femme-de-chambre, dites positivement si vous avez vu ou non le paquet et la montre ? Hé bien, si vous n'avez commis qu'une étourderie, une maladresse, n'ayez pas honte de l'avouer, mon frère est indulgent, et vous savez combien j'ai toujours été bonne pour vous... » La pauvre Louise, entendant ces paroles, pense qu'on la croit coupable, elle répand un torrent de larmes, pendant que Claire garde un froid silence. M. Osval, de son côté, prend les pleurs de la femme-de-chambre pour un aveu de sa faute ; il hésite un moment. Enfin il dit à madame Dubourg :

« Ma sœur, attendu que cette fille est à votre service, je ne ferai point d'esclandre; qu'elle rende la montre, et puis chassez-la. »

Cet arrêt est un coup de foudre pour l'innocente domestique. Au désespoir, elle se jette aux pieds de sa maîtresse; « Madame, je ne suis point coupable, s'écrie Louise : je vous jure que ce n'est point moi !..... que je n'ai vu ni paquet ni montre !... »

Victor, le bon Victor, que cette scène fâcheuse attendrit et indigne tout à la fois, par un mouvement qui vient de son cœur, relève la femme-de-chambre, et prononce avec un accent de douleur, les mots suivants : « Louise est innocente !... »

Madame Dubourg et son frère se regardent. Claire baisse les yeux. Il se fait un moment de silence.

« Retirez-vous, Louise, reprend enfin madame Dubourg. »

Après son départ, elle s'adresse à son fils.

« Mon cher Victor, je connais ta prudence, puisque tu sais ce qu'est devenu le paquet de ton oncle, tu vas nous apprendre comment ?...

— » Oui mon frère, interrompit effrontément la coupable Claire, apprends-nous comment.... »

Les suites terribles du Mensonge.

Victor, sans répondre à sa sœur, la regarde avec un air de compassion. L'oncle, qui s'en aperçoit, ne sait plus que penser. « Que la chienne de montre soit à tous les diables ! dit-il, et n'en parlons plus, je vous en prie. » La mère, la fille et le frère, un peu embarrassés, se retirent alors.

Au déjeûner, il fut encore question de l'aventure arrivée chez M. Osval. Les domestiques en furent bientôt instruits, et la malheureuse Louise ne savait plus

quelle contenance tenir. On se parlait bas à l'oreille en sa présence. M. Victor, qui passait cependant pour connaître tout le mystère, avait aussi un air passablement embarrassé. Quant à sa sœur, il lui était impossible de soutenir plus long-temps son rôle, tant sa conscience paraissait agitée, elle ne pouvait tenir un moment à la même place, et son frère épiait tous ses mouvements.

M. Osval ne sortit point; il resta au salon ou dans le jardin une partie du jour. Pour Victor, tantôt il feignait de monter à sa chambre, où il avait, disait-il, oublié un livre; une autre fois, il faisait semblant de passer au billard, comme par désœuvrement; enfin, il surveillait minutieusement toutes les actions de la méchante petite fille; pour qu'elle lui échappât moins encore, il lui proposa une partie de volant.

En jouant, Victor reprit avec Claire son ton de *docteur*, ainsi qu'elle l'appelait.

« Sais-tu bien, ma sœur, lui dit-il, que voilà une méchante affaire ? Comment ! un vol domestique ! imagine, ma chère, qu'on va aux galères pour un crime semblable !

—» Tais-toi donc ; tu me fais frémir avec tes galères ! Mais, mon frère, il paraîtrait que tu connais le coupable ? Est-ce que tu aurais le cœur assez dur pour le faire condamner aux galères ?....

—» C'est selon ; si, par exemple, il restituait l'objet dérobé, ou plutôt si, ayant honte de son action, il le remettait de suite à sa place, on userait d'indulgence.

—» Tu crois, mon frère ?

—» Je le pense, du moins, mais il ne faudrait pas tarder trop long-temps ; car la justice va vîte en pareille matière.

—» Tu en parles bien à ton aise.

—» Que veux-tu ? je commence ma charge ; c'est le devoir d'un magistrat..... »

Quelques minutes après, Claire annonce qu'elle est fatiguée, et ne veut plus jouer; elle cherche un prétexte pour quitter son frère. Celui-ci court auprès de son oncle, et le prie de venir avec lui. Tous les deux sont sur les talons de la petite menteuse, et la surprennent au moment où, après avoir retiré de la vieille armoire le paquet du négociant, elle le replace sur son bureau. Madame Dubourg, toujours inquiète, avait machinalement suivi son frère, et arriva assez à temps à son appartement, pour être témoin aussi de l'action de sa fille.

L'imprudente Claire, qui se croyait seule, détourne la tête et reconnaît derrière elle sa mère, son oncle et son frère. La malheureuse enfant pousse un cri, et tombe sans connaissance.

Tout est découvert! tout est éclairci! Quelle leçon!... Claire reprend peu à peu ses sens. Son embarras, sa confu-

sion, la rougeur qui couvre son front, ses sanglots qui se font entendre, attestent suffisamment ses remords.

« O ma mère! mon oncle! dit-elle enfin, me pardonnerez-vous ?...

— » Malheureuse! répond sa mère outrée d'indignation, tu n'as pas craint de laisser planer les soupçons odieux sur une fidèle domestique, qui n'a d'autre fortune que son honneur! .... Quel était donc ton dessein en laissant accuser et presque condamner une innocente ?

— » Maman, je n'en avais aucun.

— » Dis plutôt que tu voulais te venger de Louise, de ton frère et de tous ceux qui blâment et détestent tes défauts; que tu étais bien aise de trouver une occasion de satisfaire ta haine ? »

Madame Dubourg ne voulait pas pardonner, malgré les sollicitations de son frère et de son fils. M. Osval exi-

gea de sa nièce un récit détaillé de toute sa conduite, après quoi il fit remarquer à sa sœur que la curiosité de Claire était la conséquence du faux jugement qu'on avait porté contre Louise, et que sa nièce, plus étourdie que coupable, méritait d'être grondée, mais non d'être punie. Malgré l'intercession de son frère, Madame Dubourg, voulant corriger sa fille de ses vilains défauts, prit occasion de la circonstance pour la remettre en pension, avec recommandation à la maîtresse du pensionnat de la tenir sévèrement et de ne lui rien passer.

La pauvre Claire, humiliée, se résigna avec courage, et fit tant, à l'avenir, qu'elle perdit la mauvaise habitude de mentir à tout propos, et ne parla plus qu'avec circonspection et seulement lorsqu'on l'interrogeait.

Quant à Louise, la femme-de-chambre, M. Osval, pour la dédommager

de l'affront qu'on lui avait fait, l'obligea à prendre la montre qu'il destinait à sa nièce; mais la bonne Louise, après l'avoir fait réparer, la serra soigneusement et sans rien dire, dans sa commode; et lorsque sa jeune maîtresse eut quitté définitivement sa pension et qu'elle fut devenue telle que ses parents la désiraient, la femme-de-chambre lui rendit la montre en la suppliant de l'accepter; car elle ne l'avait reçue, lui dit-elle, que comme un dépôt qui lui appartenait.

VICTORINE ET ANGÉLIQUE,

OU

LES CONTRASTES DE CARACTÈRE.

Deux sœurs, Victorine et Angélique, habitaient avec leur tante la vallée de Montmorency. Victorine, âgée de quinze ans, annonçait des défauts de nature à inquiéter ses parents : colère et obstinée, on ne pouvait la contrarier en rien sans qu'elle s'emportât et eût des attaques de nerfs : c'était le fruit d'une éducation manquée. Sa mère, madame Delort, l'avait élevée elle-

même avec les secours de maîtres habiles, en lui faisant faire toutefois ses volontés. Par ses faiblesses, madame Delort la rendit la petite personne la plus difficile à vivre. Angélique, au contraire, qui n'avait que treize ans et demi, à laquelle on faisait à peine attention, parce que toutes les affections de sa mère se reportaient sur sa sœur, s'était accoutumée dès son enfance, à être en quelque sorte oubliée de ses parents, et en avait contracté cette espèce d'impassibilité qui formait le fond de son caractère et la rendait calme, presque indifférente, et résignée surtout.

Ces demoiselles, filles uniques d'un ancien inspecteur aux revues, perdirent de bonne heure leur père qui, après les avoir élevées comme si elles devaient être riches, les laissa sans fortune, ce qui arrive presque toujours. Un fonctionnaire à gros appointements,

sans autre avenir que sa pension, n'en est pas moins forcé de soutenir son rang, ou, pour mieux dire, celui de son emploi; ses enfants nécessairement sont obligés de suivre l'impulsion donnée; l'éducation qui en est la suite, avec les usages du monde, imprime en eux des habitudes qui feront leur malheur, s'ils ont celui de perdre leurs parents, et de rester sans autre bien que leur nom, ce qui n'est pas rare de nos jours. Il en résulte que, dans l'intérêt des mœurs de la société, ceux dont la fortune est viagère devraient donner à leurs enfants une éducation plus solide que brillante, et des goûts d'économie plutôt que de dépense, d'ordre, de prodigalité; car les bonnes habitudes prises dans la jeunesse sont des fruits de réserve, toujours utiles dans l'âge mûr.

Madame Delort, la mère de nos deux jeunes personnes, inconsolable de la perte de son époux, ne tarda pas à le

suivre au tombeau, et de les laisser orphelines, après les avoir recommandées à sa sœur, madame Dailly, veuve d'un colonel mort à Champ-Aubert.

Cette dernière vivait à Montmorency, d'une pension du roi. Les demoiselles Delort passaient pour être jolies. Victorine, la plus belle et l'aînée, était brune; Angélique, d'un blond cendré, offrait l'ensemble de ce beau idéal que le pinceau retrace, mais qu'il ne saurait animer comme la nature; les deux sœurs avaient adopté une mise simple et conforme à leur fortune.

Madame Dailly n'avait point d'enfant, et leur tenait lieu de mère; sa maison, petite, mais située agréablement sur le penchant de la colline, près des beaux châtaigners, non loin du petit manoir qui fut occupé par un grand écrivain, offrait, surtout le dimanche, le mouvement des plaisirs variés que les promeneurs parisiens

vont chercher dans cette délicieuse vallée.

L'Ermitage de J.-J. Rousseau.

De ses croisées, Victorine, qui était curieuse, voyait chaque jour passer les amateurs qui allaient visiter la maison de l'*Ermitage*, occupée jadis successivement par deux hommes qui ont rempli le monde de leur nom, J.-J. Rousseau, si grand par ses écrits, et Grétry, si célèbre par ses compositions musicales.

Cette petite maison, seule et isolée du temps de Grétry, est maintenant entourée de jolies habitations construites par des propriétaires qui ont spéculé sur la beauté du site et la célébrité du voisinage. On voit encore dans le jardin de l'Ermitage le buste de J.-J. Rousseau, reposant dans une niche, dont l'intérieur et les parois sont couverts des noms de ceux qui ont été voir

ce lieu renommé. Cette niche est maintenant fermée par un grillage. Au bas du jardin, aussi modeste que l'habitation, et qui descend en pente douce vers le midi, M. Flamand, neveu et héritier de Grétry, possesseur actuel de l'Ermitage, a planté quelques bosquets de peu d'étendue, dans l'un desquels on voit un petit bassin avec un jet d'eau; et dans un autre, un fût de colonne servant de piédestal au buste de Grétry. C'est là que reposait le cœur de cet artiste immortel, qu'une discussion judiciaire a rendu à la cité de *Liége*, sa ville natale.

M. Flamand, ou son jardinier, quand il n'y est pas, permet aux promeneurs qui en ont le désir, de visiter la chambre qu'a occupée Jean-Jacques; on y voit encore quelques petits meubles qui ont appartenu à cet homme célèbre, et entre autres, la table sur laquelle il écrivait. On permet également de

voir le cabinet de Grétry, et le demi-clavecin sur lequel il composait ses jolis opéras.

Pendant la semaine, la bonne tante occupait ses nièces aux travaux du ménage, et les dirigeait dans leurs études, qu'il fallait perfectionner. Son goût, son excellente éducation, lui rendaient facile ce soin maternel. Mais le dimanche, à l'heure de la danse, elle ne manquait jamais de les conduire sous les magnifiques châtaigniers où depuis long-temps s'est établi le bal champêtre. Le flageolet de l'élève de Colinet faisait bondir de joie le cœur de Victorine, dont les pieds brûlaient d'impatience de s'exercer en sautant. Toujours sa danse était précipitée, vive, pétulante comme sa tête, tandis que celle d'Angélique offrait l'image de la décence et de la tranquillité.

La place de ces dames était ordinairement gardée par leurs amies, lors-

qu'elles arrivaient tard. Madame Dailly, chérie, adorée, respectée de ses voisins, trouvait toujours les fils, les neveux ou cousins de ses connaissances, qui s'offraient à l'envi les uns des autres pour faire danser ses jolies nièces.

Un jour de la semaine (c'était habituellement le jeudi), cette heureuse famille faisait ce qu'elle appelait sa partie sentimentale; tantôt ces dames allaient au *Château de la Chasse*, au milieu de la forêt, lieu romantique et charmant; tantôt, dans les bois d'Andilly, voir la maison jadis construite et habitée par le célèbre tragédien *Larrive*, ou bien à l'étang de Saint-Gratien.

On se permettait quelquefois, ce jour-là seulement, de louer un âne, qui portait la petite provision, et sur lequel on montait alternativement. On s'asséyait dans l'endroit le plus agreste, le plus calme, et d'où l'on pouvait le mieux découvrir toutes les beautés du

paysage que Victorine voulait dessiner, tandis qu'Angélique, la Botanique de J.-J. Rousseau à la main, herborisait çà et là, sans perdre de vu sa sœur ni sa tante, et que cette dernière lisait le moraliste Duclos, ou les Pensées de madame de Saint-Lambert.

De temps en temps, Victorine et Angélique suspendaient un moment leurs travaux ; c'était ce qu'elles appelaient l'entr'acte; dans cet intervalle, les deux sœurs se mettaient à folâtrer ensemble, et à poursuivre les papillons, leur légère et brillante image. Si Angélique était plus agile, plus heureuse ou plus adroite que Victorine, celle-ci se laissait aller à des mouvements d'une colère enfantine.

Le Modèle des tantes.

Pour toute gronderie et pour toute punition, madame Dailly ouvrait son livre de morale, et lui faisait lire une des maximes qui pouvaient servir à la

corriger. Mais il arrivait tout le contraire, sa colère redoublait, tandis que le calme le plus parfait régnait sur la figure gracieuse de sa sœur, qui attendait que l'accès fût passé, pour continuer ces jeux, qu'une légère bouderie venait d'interrompre, et que toutes deux reprenaient ensuite avec plus d'ardeur.

C'est ainsi qu'on arrivait jusqu'à la fin du jour : on retournait au logis. La tante, moins ingambe, était montée sur l'âne; ses nièces la suivaient, gaies, heureuses, chargées de guirlandes et de bouquets de fleurs des champs. Les journées des deux sœurs s'écoulaient dans une vie innocente et paisible, entourée des soins, des conseils et de la tendresse de leur bonne parente.

Madame Dailly ne manquait pas non plus de conduire le dimanche ses nièces à l'église. Elle prêchait toujours d'exemple. Sa dévotion était pure et vraie

comme son ame. Si Victorine avait des distractions dans le temple du Seigneur, un regard de sa tante la rappelait à son devoir. Pour Angélique, agenouillée à son prie-dieu, rien ne venait la distraire ni la troubler. Tout entière à la Divinité, ses pensées, tout son être lui étaient consacrés. Sa sœur se contentait d'une courte prière, qu'elle interrompait fréquemment; car Victorine s'occupait beaucoup plus des personnes qui l'entouraient et des toilettes de ses jeunes compagnes, que du saint lieu où elle se trouvait. Victorine s'impatientait quelquefois de la longueur des méditations de madame Dailly et d'Angélique, et regardait sans cesse de leur côté pour voir si elles se levaient, au lieu de s'occuper des prières qui auraient dû fixer son attention.

En retournant au logis, sa tante lui faisait doucement la guerre sur ses distractions et ses impatiences. La jeune

étourdie répondait « qu'elle n'était pas hypocrite.

— » Je le suis donc, moi? reprenait Angélique. »

Victorine gardait le silence, parce qu'elle sentait bien qu'en répondant affirmativement, c'était faire aussi la critique de la dévotion de sa vertueuse tante. Madame Dailly avait beau lui adresser de tendres représentations, Victorine n'écoutait que sa tête.

Le digne Pasteur.

Cependant il arrivait quelquefois que vers midi, en sortant de la messe, madame Dailly conduisait ses nièces au presbytère, chez le bon curé Duvery, qui, à certain dimanche indiqué, rassemblait quelques-uns de ses jeunes paroissiens, qu'entourait un nombreux auditoire de parents, d'amis, et souvent de curieux.

M. Duvery était un vieillard véné-

rable; sa tête chauve, encore garnie de quelques cheveux blancs, commandait le respect; sa physionomie grave et douce inspirait la confiance que méritait son caractère. Quand il n'était pas à l'église occupé des devoirs de son ministère sacré, on le rencontrait chez les pauvres, les infirmes, les malades de sa paroisse, portant des secours aux uns, des consolations aux autres. Sa seule présence ramenait la paix dans les ménages, et encourageait au travail, à l'ordre, à l'économie. Il avait institué une école gratuite pour les enfants du village, dont il surveillait les leçons. Malgré ses soixante et quinze ans, il fut établi tous les dimanches, à la maison curiale, une espèce de conférence, où, comme nous l'avons dit plus haut, les jeunes gens et une foule de personnes sensées, venaient entendre ses pieux discours, sa morale, pleine d'aménité, et qu'il savait mettre à la portée des

intelligences les moins développées.

Pour que ses leçons ne pussent effaroucher personne, et pour engager tout le monde à y assister, il les fixa dans son domicile particulier, afin de n'avoir pas l'air de remplir un devoir de son ministère. En se rendant chez le bon curé, on ne croyait pas accomplir un acte de religion; on regardait au contraire le motif de l'assemblée comme une récréation.

M. Duvery ne donnait aucun appareil à ces réunions : l'auditoire était debout. Il se mettait au milieu de ses enfants, qui faisaient un cercle autour de lui, et, jusqu'à ce qu'il parlât, on attendait dans ce respectueux silence qu'inspire la vertu. Il ouvrait ordinairement la séance par une courte prière, après laquelle il examinait chacun de ses jeunes élèves, en les interrogeant alternativement sur Dieu, l'Histoire-Sainte, celle de leur pays, etc. Il leur

ra' ...moire, une fable, un pe-
... une douce morale était
... le but. Un dimanche, il dit
...voir appris que plusieurs jeunes gens s'étaient moqués d'un vieux laboureur qui leur avait fait quelques remontrances, et en prit occasion de leur réciter l'apologue suivant, qu'il avait composé, et dont il donna plus tard une copie à Angélique, qui nous l'a transmise; le voici :

LE MOINEAU, APOLOGUE.

Un vieux moineau habitait depuis six hivers un pays pauvre qui offrait peu de ressources à la gent emplumée. A l'exemple de beaucoup de ses compagnons, il l'aurait bien quitté pour en chercher un plus fertile, et où il se serait mieux trouvé sans doute; mais l'oiseau était attaché à son nid, il avait ses habitudes; accoutumé à vivre de

peu, il se trouvait heureux de sa situation. Notre oiseau était philosophe. Comme il passait pour le doyen de son espèce dans le canton, quelques jeunes moineaux venaient le voir de temps à autre (l'âge devrait toujours inspirer le respect et la déférence) ; mais le plus grand nombre le négligeait et le fuyait. Cependant, Grisonné, ainsi l'appelait-on, était un peu bavard et grand faiseur d'histoire : c'est le défaut des gens à barbe grise ; or, il advint bientôt, ainsi que vous l'allez apprendre, la plus belle occasion qu'il eût jamais trouvée d'exercer son caquet. Après un automne très-brumeux, le prévoyant pierrot, qui aperçut venir les sombres nuages poussés par la bise, prévit un hiver rigoureux qui serait sans doute fort incommode à l'espèce volatile. Prudent alors, comme le sage vieillard qui a acquis son expérience à ses dépens, il s'occupe sans délai de

chercher un gîte où il puisse être en sûreté contre le souffle de l'aquilon ; il s'empresse, il court, il voltige de masure en masure; et ayant trouvé enfin dans un lieu écarté, à l'abri de toutes les recherches de l'oiseleur ou du braconnier, un trou profond dans une maisonnette abandonnée, et auprès de quelques chênes qui conservaient encore toutes leurs feuilles, quoique sans vie, il résolut d'y transporter son domicile. Il n'eut besoin du secours de personne pour déménager : le pauvre a peu de mobilier. Il se hâte d'y transporter des brins de paille sèche; un peu de laine, que les moutons ont laissée dans les ronces lui compose un excellent lit. Quand il eut ensuite apporté dans sa solitude toutes les provisions qu'il put rassembler, il se dit : « Maintenant que je suis installé dans l'habitation que je m'étais préparée pour l'hiver, je puis bra-

ver l'intempérie de l'air, et attendre avec sécurité les beaux jours. » Les passereaux n'agissaient et ne raisonnaient point si sagement. Gais, dispos, brillants de santé et imprudents comme la jeunesse, ils avaient passé toutes les journées de la belle saison à jouer, folâtrer, s'admirer, à lustrer leur plumes, à voltiger de buisson en buisson, d'arbre en arbre, prenant leur nourriture partout où ils la trouvaient, sans s'inquiéter du lendemain, croyant qu'elle ne leur manquerait jamais.

» Cependant les gros nuages noirs qui s'étaient annoncés, et qu'ils virent s'étendre et s'épaissir; le froid qu'ils commencèrent à sentir pour la première fois, les flocons de neige qui tombèrent et couvrirent toute la campagne, les saisirent d'effroi. Nés du dernier printemps, ils ne connaissaient encore de la nature que ses beautés. A l'aspect du changement subit qui

s'opéra en elle, nos jeunes étourdis se crurent perdus; c'est alors que le vieux moineau vint à leur pensée; le malheur nous rappelle toujours l'ami que nous avons délaissé. Ils se mirent à le chercher dans la plaine, dans la forêt : leurs cris plaintifs l'appelaient partout; celui dont ils avaient méprisé les conseils, dont ils dédaignèrent la société, était maintenant l'objet unique de tous leurs désirs : lui seul, disaient-ils, pouvait les sauver par son expérience et ses sages avis.

» Ils trouvèrent enfin le moineau près de sa masure, sur un vieux chêne, blotti dans un épais feuillage que le vent avait respecté. Le prévoyant oiseau venait de bien dîner des provisions qu'il avait mises en réserve; et, pour mieux digérer, il sommeillait paisiblement, la tête cachée sous l'une de ses ailes. Dans cette position, il eût été difficile de le reconnaître, si le besoin

qui rend industrieux, n'en eût fait une nécessité pour nos jeunes passereaux.

» Dès qu'ils l'aperçurent, voletant de branche en branche, ils l'étourdirent de leurs doléances, ou pour mieux dire de leurs cris.

» Le madré volatil ne les entendait que de reste; mais il fit un instant la sourde oreille : ils avaient besoin de lui, c'était bien le moins qu'il se fît un peu prier avant que de répondre. Enfin, il fit semblant de se réveiller, et dit, en secouant ses ailes : « Peste soit des importuns qui viennent troubler mon sommeil!....... J'étais si heureux sous cette vieille feuillée. » Il ouvre en même temps les yeux, et les promène autour de lui. Il voit alors les jeunes moineaux qui, tous à l'envi, s'empressent de le saluer par un ramage humble et affectueux; l'un d'eux, portant la parole, s'avance en faisant plusieurs courbettes et agitant ses ailes, il s'exprime ainsi :

« Mon père, nous n'ignorons pas que si vous êtes le plus âgé d'entre nous, vous en êtes aussi le plus sage et le plus savant. Daignerez-vous nous expliquer le phénomène qui s'offre à nos yeux en ce moment ? il nous glace de terreur. Dieu va-t-il changer l'ordre de la nature, et lui donner une nouvelle forme, ou bien l'anéantir ? Ce que nous éprouvons nous était inconnu jusqu'ici. Cette matière blanche qui couvre les guérets, les extrémités des arbres, et nous dérobe notre subsistance journalière, va nous faire mourir de faim et de froid, si vos conseils ne viennent à notre secours.

— « Bah ! s'écrie le malin pierrot, c'est donc la nécessité qui vous ramène près de moi ?..... Naguère vous ne doutiez de rien.... je n'étais qu'un radoteur... Brillant de tout l'éclat de votre jeune âge, la saison dernière vous méprisiez ma vieillesse, vous sembliez fuir l'ennui que ma présence vous causait ; à mon aspect,

tout prenait une teinte sombre. Les ris et les jeux semblaient vous quitter, dès que je paraissais. C'est ainsi que l'orgueil et la sottise agissent toujours... Tout est donc bien changé à présent ? Eh ! si à mon tour, et pour tout conseil, je vous répétais ce qu'en semblable circonstance la fourmi dit à la cigale ? « Vous chantiez au printemps, hé bien, dansez maintenant ? » Vous mériteriez cette leçon pour vous apprendre à honorer la vieillesse et à écouter ses avis. Mais non, plus humain que la fourmi, je vous traiterai mieux qu'elle ne traita la cigale.

» Les jeunes passereaux, confus, écoutèrent en silence les reproches qu'ils n'avaient que trop mérités. Leur docilité et leur repentir désarmèrent leur ancien, qui leur apprit bientôt comment chaque année les saisons se renouvellent successivement ; et ce qu'il faut faire à l'approche de l'hiver pour se garantir des

frimats et éviter la disette. Il leur indiqua la manière de se construire un asile comme le sien, et leur fit partager ses provisions, en attendant qu'il pût, par son industrie, leur en procurer d'autres. Telle fut la vengeance du vieux moineau, tant il est vrai que la bonté est la vertu de l'âge mur et de l'expérience! »

Le bon curé ajouta : « Combien, mes enfants, de jeunes gens agissent comme ces oiseaux inconsidérés! Ils veulent tout savoir avant que d'avoir rien appris. Leur présomption leur fait négliger les conseils de la sagesse; et c'est ainsi que lorsqu'il est souvent trop tard pour les recevoir utilement, ils viennent vous les demander. Ne faites point de même, mes enfants, consultez avant que d'agir; et que vos parents, qui sont vos amis naturels, soient toujours instruits de vos desseins avant leur exécution. »

Les nièces de madame Dailly furent très-contentes de la fable et de la morale

du bon curé. Cependant Victorine observa qu'il fallait bien aussi qu'une jeune personne s'accoutumât à se conduire elle-même, et qu'alors qu'on avait quinze ans, par exemple, on devait savoir ce que l'on avait à faire. C'est ainsi que l'entêtement et la vanité de cette fille présomptueuse lui donnaient toujours des idées d'indépendance, qui devaient finir par lui être fatales.

La vie que la tante et les deux sœurs menaient à Montmorency était assez monotone, au dire de Victorine. Quant à Angélique, elle se trouvait heureuse. Toutes ses journées, entre les leçons de sa tante, sa broderie, son dessin, la lecture et le piano, s'écoulaient comme des instants.

Pour Victorine, au contraire, quand elle ne sortait pas, elle s'ennuyait au logis, et les bâillements venaient l'assaillir. ses journées alors, jusqu'au dimanche ou au jeudi, lui paraissaient des

siècles ; mais le dimanche elle se dédommageait : Victorine était des premières à la danse, et ne la quittait qu'au moment où l'orchestre s'en allait. Lorsque sa tante ou sa sœur lui faisaient des représentations sur la fatigue qu'elle se donnait , la jeune étourdie répondait : « Il n'y a que la danse qui m'amuse ! » Le lendemain, elle toussait... sa poitrine souffrait, mais cela ne l'arrêtait pas ; à la fête suivante, l'imprudente recommençait comme de plus belle. Lorsque la tante s'apercevait que sa nièce était tout en sueur et accablée de lassitude, madame Dailly voulait que Victorine se reposât au moins dans l'intervalle d'une contredanse à l'autre. Mais dans cet intervalle, comme l'orgueilleuse demoiselle aimait à avoir les épaules nues, parce qu'elles les avait belles, sa vanité s'opposait à ce qu'on les lui couvrît d'un léger fichu.

C'est ainsi qu'un dimanche Victorine

devint la victime de son entêtement et de sa coquetterie ; malgré les avis de sa tante et de sa sœur, elle s'obstina à rester le cou et les épaules découverts. Elle avait très-chaud. Un air froid survint tout à coup, et Victorine en fut saisie au point qu'elle rentra à la maison en grelottant, et avec un fort enrouement. Le lendemain, l'enrouement se changea en un rhume sérieux. La tante désirait que sa pupille prît quelques adoucissants ; elle s'entêta et ne voulut rien faire. Bientôt la maladie empira, et le médecin la condamna à rester au lit ; mais elle s'obstinait encore à ne pas vouloir y demeurer. Elle s'y mit enfin avec une fièvre qui ne la quitta point et la conduisit en peu de semaines au tombeau. Tel fut le fruit de son obstination et de sa désobéissance ; leçon terrible, qui devrait corriger les jeunes personnes !

Madame Dailly et la pauvre Angeli-

que restèrent long-temps plongées dans la douleur. Angélique, chaque matin, se rendait au tombeau de l'infortunée Victorine, sur lequel elle déposait des fleurs. Le temps seul adoucit son chagrin.

Devenue par la suite la femme d'un honnête notaire de l'endroit, Angélique ne manqua jamais un seul jour d'aller pleurer sur la cendre de sa malheureuse sœur.

Sa tante fit graver sur la pierre qui la couvrait, ces mots simples et touchants : « Victorine Delort, morte à l'âge
» de seize ans, par suite d'une impru-
» dence, et pour n'avoir pas suivi les
» conseils de ses parents.

» PASSANTS, PRIEZ POUR ELLE! »

IRMA,

OU

LA FILLE D'UN VÉTÉRAN DU ROI DE PRUSSE.

Le vieux Sirkof était depuis deux ans concierge d'un château royal, dont M. le baron de Rüdmann avait le gouvernement. Sirkof, homme d'honneur et brave soldat, avait vieilli dans les armées du grand Frédérick ; toujours fidèle à ses drapeaux, toujours exact et irréprochable, il ne quitta le service qu'après avoir perdu sur le champ de bataille un œil, un bras et une jambe.

M. le baron, au contraire, très-vain de sa naissance, n'avait jamais servi, quoique militaire, que dans les antichambres de la cour. Seul et unique descendant d'illustres aïeux, ignorant comme la plupart des barons allemands de cette époque, il avait obtenu le gouvernement de son château royal, comme on obtenait un canonicat, par la protection. Il était vieux, célibataire, et sans autre suite que quelques valets, dont l'un, nommé Bischof, possédait toute sa confiance. Sirkof, pour charmer les derniers moments de son existence, s'était marié à cinquante ans. Peu d'années après, il perdit sa femme, qui ne lui laissa d'autre enfant que la jeune Irma. Cette fille chérie se trouvait âgée d'environ quinze ans, à l'époque où nous prenons l'histoire de Sirkof.

Irma, grande, bien faite, d'un figure intéressante, était sage, modeste, discrète, et avait pour son père un atta-

chement qui allait quelquefois jusqu'à l'exaltation. Quoique fille d'un soldat, Irma savait lire, écrire, et faire plusieurs jolis ouvrages à l'aiguille. Elle savait encore tenir un ménage avec un ordre parfait. Son père avait toujours une mise propre et décente; et, malgré ses infirmités, on voyait, à l'air de sa physionomie et de son costume, qu'il était l'objet des plus délicates attentions de sa fille.

Irma avait encore un caractère franc et résolu, sans néanmoins s'écarter jamais de la modestie naturelle à son sexe. Elle devait cette tournure d'esprit à son père qui, en lui racontant tous les jours les aventures de sa carrière périlleuse, lui avait, pour ainsi dire, soufflé son propre courage, en lui retraçant les travaux et la gloire des armes prussiennes. Le vieux militaire apprit aussi à sa fille à chérir le souverain qui conduisit si souvent son père à la victoire.

Irma était fière d'être la fille du *Vétéran de Frédérick*, c'est ainsi qu'elle appelait son père. Cependant le gouverneur du château, jaloux du respect que ses subordonnés portaient à l'invalide, mécontent de ce qu'Irma ne lui en montrait pas assez à lui-même, faisait tous les jours au brave Sirkof quelques nouvelles querelles pour les moindres choses, afin de le dégoûter de sa place, qu'il voulait donner à un favori. Le malheureux soldat, désespéré d'être soumis à un chef aussi dur, aussi injuste, en rongeait souvent de dépit la lanière de cuir qui pendait à sa béquille, et l'œil qui lui restait versait des larmes de douleur et de rage. Révoltée un jour des mauvais procédés de M. Rudmann, et surtout de la menace qu'il fit à Sirkof de le chasser, Irma apostrophe ainsi l'injuste gouverneur :

« Eh quoi! monsieur, toujours des plaintes de mon père ! vous ne respectez

en lui ni l'âge, ni les infirmités, ni les longs services ?

— » Mademoiselle, quand le devoir commande, je ne vois rien de plus ! votre père d'ailleurs est un ivrogne !... un négligent !... »

A ces reproches, qu'Irma sait être calomnieux, elle peut à peine contenir son indignation.

« Que pouvez-vous exiger d'un vieillard infirme ? répond-elle ; qu'il veille avec soin à fermer et à ouvrir la porte du château ? qu'il exécute la consigne que vous donnez ?... En quoi mon père y a-t-il manqué ? Je ne le quitte pas d'une minute. Sa tâche est remplie par moi, avec une grande régularité, lorsqu'il ne le peut pas lui-même... Que voulez-vous donc ?

— » Ce que je veux ? répond le baron en courroux ; que chacun ici fasse son service ! Le roi, mademoiselle, ne paye

point votre père pour que vous fassiez le sien...

— » Je vois ce que vous désirez, monsieur; vous voulez nous dépouiller, et donner notre emploi à votre protégé...

— » Certainement, non; mais avouez-le, votre père, à son âge, peut-il, en conscience, être concierge d'un château royal? Peut-il, avec sa jambe de bois, son seul bras et son mauvais œil, aller, agir, veiller avec soin... Enfin votre père n'est pas mon homme.

— » C'est celui du roi; c'est sa majesté qui l'a placé...

— » Fort bien; mais le roi, en le mettant ici, ne savait pas qu'il fût incapable de remplir son poste.

— » Quoi! mon père incapable d'occuper un poste de concierge!...

— » Certainement, ce n'est pas en fumant toute la journée, en buvant continuellement du schnick, qu'on peut

exercer un emploi aussi délicat. »

La fille du vétéran, qui ne peut entendre mal parler de son père sans frémir de colère, regarde le baron avec des yeux courroucés, et lui dit :

« Vous êtes un barbare !... vous voulez nous réduire à la misère, donner notre pain à votre favori.... Le roi le saura !....

— Impertinente !.... Et le baron lève sa canne sur Irma pour la frapper.

Le vieux Sirkof, que les cris d'Irma ont amené sur le lieu de la scène, entend les dernières paroles du gouverneur, voit son geste menaçant, et s'élance sur lui, sa béquille en avant, pour parer le coup destiné à sa fille.

« Misérable ! s'écrie-t-il, tu ne crains pas de lever le bâton sur l'innocence indignée des outrages que tu prodigues à son père ! »

Le baron, qui a rempli son but, qui, poussant à bout le vieillard et sa fille,

les a amenés à lui manquer de respect, se contente d'appeler son favori, en lui donnant froidement l'ordre suivant :

« Bischop, je te charge de faire au plus tôt le déménagement de ces insolents et de les mettre hors du château. » En montrant l'invalide : « Sirkof ayant manqué à son chef, je te donne son emploi. »

Le gouverneur s'adressant à Irma :

« Quant à vous, jeune fille, remerciez la providence de ce que je veux bien adoucir ma sentence. Comme l'injure m'est personnelle, je puis l'oublier; mais sortez à l'instant de cette demeure royale, et gardez-vous surtout de vous aller plaindre au roi, si vous ne voulez apprendre avec quelle sévérité il punit les délits militaires : partez je vous l'ordonne. »

Le vieux Soldat.

A ces mots, l'invalide et sa fille, frappés comme de la foudre, restent muets d'étonnement et d'effroi.

« Qu'avons-nous fait ! dit enfin le vieux Sirkof, en regardant le ciel et serrant son Irma contre son cœur. Ah ! ma fille, ton amour pour moi nous a perdus ! —Le vôtre, oh ! mon père ! s'est montré noblement ! sortons de ce lieu d'iniquités, et courons demander justice à celui qui ne la refusa jamais au moindre de ses sujets ! »

Irma, toujours grande et courageuse, aida le vétéran à rassembler ses effets et en chargea une charrette dès le jour même; soutenant les pas débiles de son vieux père, elle prit avec lui le chemin de Postdam, où le roi faisait sa résidence.

La route ne s'acheva pas sans que le vieillard ne déplorât sa destinée, qui lui

enlevait le poste où il croyait terminer doucement sa carrière, entouré des soins de sa fille chérie.

« Pourquoi, lui disait-il, le Ciel, dans sa colère, nous a-t-il envoyé ce nouveau gouverneur avec son protégé ! Depuis long-temps accoutumé à l'honnête retraite où le sort nous avait placés, j'y eusse coulé des jours heureux et tranquilles ; ta tendresse, chère enfant, y prolongeait mon existence dans un doux repos.... Maintenant, que ferons-nous ? quand nous aurons épuisé les faibles ressources qui nous restent.... faudra-t-il tendre la main ? solliciter la pitié des passants, et leur dire : ayez compassion d'un vieux soldat estropié, réduit à mendier son pain après avoir perdu ses membres sur le champ de bataille !..... » Et le malheureux vétéran laissait couler ses larmes. Chacune de ces larmes amères retombait sur le cœur d'Irma.

Non, non, reprenait la vertueuse fille,

en essuyant avec tendresse les pleurs du vieillard, j'augure trop bien de l'équité du roi, pour croire que, lorsqu'il apprendra l'injustice qu'on nous a faite, il n'en punisse pas l'auteur. Le grand capitaine ne peut délaisser le brave soldat. Le vétéran de Frédérick ne sera point abandonné à la charité publique... »

L'ame généreuse et un peu romanesque de la jeune fille se plaisait à penser que le roi, une fois instruit de la conduite du gouverneur, s'empresserait d'en réparer et d'en punir les torts. La simple et innocente Irma n'imaginait pas qu'un souverain pût agir autrement.

L'invalide et sa fille allèrent se loger, en arrivant à la ville, dans une pauvre auberge peu éloignée de la place d'Armes. Irma voulait sur-le-champ faire un mémoire à S. M., où, exposant tous ses griefs contre le baron, elle demanderait son renvoi du

château et la réintégration de son père.

L'hôtesse, qui paraissait un femme bonne et compatissante, consultée par ses hôtes, et instruite du motif qui les amenait à la résidence royale, les engagea d'abord à prendre quelques aliments et du repos : c'est parler sagement pour une maîtresse d'auberge. Ils auraient ensuite, de reste, leur dit-elle, tout le loisir d'aller à la parade pour voir le roi, et lui remettre leur placet.

Le bon invalide, qui tombait de fatigue, consentit à manger, tandis qu'Irma, toujours occupée de son projet, pensait à son mémoire. Sirkof, lui voyant un papier à la main, lui dit :

« Que fais-tu donc là, ma fille ?

— « Mon père, j'écris à Frédérick.

— « Comment, tu écris à Frédérick ! crois-tu donc qu'il n'y a comme cela qu'à lui écrire ?...

— « Un roi comme lui doit tout savoir, et un sujet dévoué doit tout lui dire.

— « Mais, mon Irma, songe donc à ce que nous sommes ?

— « C'est parce que j'y songe, mon père, que le roi sera encore plus frappé de notre situation, de l'injustice de notre persécuteur, et qu'il écoutera nos justes plaintes.

— » Pauvre enfant !... tu ignores donc que jamais le faible ne peut lutter avec avantage contre le fort ? Et puis, regarde-moi bien : quel intérêt un pauvre diable d'éclopé comme moi peut-il inspirer ?

— » Quel intérêt ! répond Irma avec enthousiasme ; quel intérêt ! quand c'est à la guerre, au service du roi, que vous avez été ainsi mutilé !... Oh ! le roi le saura ! Le roi, m'avez-vous dit vous-même, connaît tous les braves de son armée !... Il vous verra, mon père ; il

vous reconnaîtra ; il vous entendra !........

— » Ma fille, calme-toi, répond Sirkof avec douceur. Prenons d'abord du repos, comme nous l'a conseillé l'hôtesse, et nous verrons ensuite.

— » Du repos !..... non, mon père ! non !... Votre gloire m'est plus chère que la vie ! Il ne sera pas dit que ce vilain gouverneur nous a chassés sans respect pour vos cheveux blancs, vos chevrons, votre jambe de bois !...

— » Encore un coup, chère enfant, reprend tes sens ; demain il sera temps de songer à S. M. et au placet. »

Sirkof eut beau faire ; tandis qu'il prenait tranquillement un modeste repas, sa fille qui, selon sa coutume, avait coupé et préparé les morceaux sur son assiette, écrivait le placet qu'elle voulait lui faire présenter au roi, le lendemain, à la parade.

Sirkof, accablé de lassitude et d'ennuis, se coucha de bonne heure. Quand Irma

l'eut arrangé dans son lit, elle se mit en devoir d'achever l'écrit qu'elle avait commencé, et qui était ainsi conçu :

« Grand Roi,

» Un malheureux vétéran, qui a perdu au service de V. M., un bras, une jambe et un œil, implore votre justice contre le gouverneur du château royal de***, où V. M. lui avait confié l'emploi de concierge. Sire, j'ai servi V. M. trente-cinq ans ; accordez-moi cinq minutes d'audience, et je vous ferai connaître qui vous devez punir et qui vous devez récompenser. »

Irma, enchantée de son style, se mit à mettre bien promptement au net son placet, qu'elle comptait faire signer le lendemain matin à son père, lors de son réveil.

La jeune fille, qui ne pensait plus qu'au roi, ne dormit pas de la nuit. Elle n'avait jamais vu Frédérick, quoique son père

eût anciennement servi dans ses gardes.

Irma, qui regardait l'auteur de ses jours en raison de ses nobles blessures, comme le premier brave de l'armée, se disait : « Le roi ne peut manquer de le bien recevoir ; il se rappellera ses belles actions; nul doute que nous ne soyons vengés du gouverneur, et que nous n'ayons un bon poste. » Mais malheureusement ils avaient à peine quitté le château, que déjà le baron avait prévenu le roi que, malgré sa propre activité et sa surveillance, l'ivrognerie et les continuelles négligences de Sirkof pouvant compromettre son service, il s'était vu forcé de le remplacer provisoirement par un sujet rare (Bischop), un serviteur fidèle et dévoué, éprouvé en maintes occasions, et pour lequel il demandait l'agrément de S. M. Puis, dénigrant toujours le pauvre Sirkof, il le peignit aux yeux du roi comme un homme singulier, qui

passait tout son temps à se faire lire, par sa fille, des livres d'histoire, ce qui les avait rendus fiers et insolents.

Il n'en fallut pas davantage; le premier mouvement de Frédérick fut d'approuver le remplacement de l'invalide; et Bischop se vit aussitôt confirmé dans l'emploi de concierge.

Un trait de Frédérick II.

Le lendemain de son arrivée à Postdam, le vétéran et sa fille allèrent se placer parmi les spectateurs qui attendaient sur la place d'Armes, que la parade vînt défiler devant le roi, à l'heure de la garde montante.

Irma demandait à chaque instant, et à tous ceux qui l'entouraient : « S. M. va-t-elle bientôt venir ?..... » Dès que Frédérick parut, et que la jeune Prussienne entendit les tambours, elle voulut absolument percer la foule, et dit à Sirkof, qui avait endossé son habit

militaire : « Allons, mon père, avançons, voici le roi. »

Le père répondit : « Ma fille, prends patience, S. M. passera de notre côté, en inspectant la troupe.

— » Alors vous lui remettrez votre placet.

— » Je lui parlerai, cela vaudra mieux encore.

— » Devant tant de monde ?...»

Dans cet instant, il se fit un grand silence. On vit un groupe d'officiers à cheval, et de tous grades, avancer lentement entre deux files de soldats d'une tenue superbe et d'une stature colossale; cet état-major entourait Frédérick, qui examinait minutieusement toutes les parties de l'uniforme et de l'armement des troupes.

« Où est le roi? demanda Irma tout bas, en tremblant, à une dame, sa voisine.

— » Là-bas, mademoiselle, lui répon-

dit-elle, au milieu de tous ces officiers si richement vêtus.

— » Comment ! reprend Irma, c'est ce petit homme qui a le dos voûté, dont la canne pend à la boutonnière, qui est habillé comme un simple soldat, et qui lorgne avec cet œil de verre ?

— » Lui-même ; mais voyez ses yeux : ce sont ceux de l'aigle. Tenez, il s'approche. »

Irma se rassura ; et, au moment où Frédérick passait devant eux, elle poussa son père en agitant en l'air son placet.

A la vue d'un soldat invalide portant l'uniforme de ses gardes, le roi s'arrête.

Sirkof, plus mort que vif, s'avance avec sa fille, pour ainsi dire, pendue à la poche de son habit.

« Que me veux-tu ? prononce Frédérick, en le fixant avec son lorgnon.

— » Justice, Sire, justice, » répond timidement le vétéran, en présentant son placet plus timidement encore.

Frédérick s'empare du papier, y jette les yeux, et dit à Sirkof avec humeur! « Retire-toi, vieux fou, vieil ivrogne; que je ne te revoie plus; » et il continue l'inspection de ses troupes.

A ces mots, Irma reprenant toute son énergie, « Sire! crie-t-elle au roi, Sire! un fou, mon père! un fou! un ivrogne!... » et ses larmes lui coupent la voix.

Quant à l'invalide, il est resté à la même place, anéanti, muet de surprise et de douleur, ne pouvant articuler un mot pour sa défense. La foule les entoure, tandis que le roi s'éloigne,

Irma, dont l'amour filial soutient le courage, prend le bras de son père, et l'entraîne à son auberge. Là, seule avec lui, elle cherche à ranimer le vieux soldat par des paroles consolantes et pleines de tendresse.

L'invalide garde un silence morne, que sa fille a beaucoup de peine à lui faire rompre.

« Je suis déshonoré, dit-il enfin ; le roi m'a couvert d'opprobre. L'ai-je bien entendu ? était-ce là le prix qu'il destinait à mes vieux ans et à mes longs services, après tout le sang que j'ai versé pour lui ? Mes cicatrices, mes cheveux blancs, devaient-ils recevoir un pareil affront ? »

Irma, à qui ces justes plaintes percent le cœur, Irma se lève tout à coup, et s'écrie : « Non, mon père, le roi n'a pas le droit de vous déshonorer ! vous l'avez trop bien servi pour qu'il en soit ainsi ! Je le verrai, il m'entendra !... il saura qu'on vous a calomnié !

— » Ah ! ma fille, prends bien garde de me rendre encore plus malheureux par tes instances !

— » Le zèle d'une fille pour son père pourrait-il être blâmé, surtout lorsqu'il s'agit de son honneur !... Le roi m'entendra !.... »

A compter de cet instant, Irma ne

manquait pas un seul jour de se trouver à la parade : elle se plaçait ordinairement sur le passage du roi, et de manière qu'il l'a vît, et qu'elle pût, à l'occasion, s'en faire remarquer. Elle voulait lire dans ses yeux le moment qui lui semblerait le plus favorable pour lui demander justice. Mais comme la fille du vétéran ne voulait rien hasarder, elle avait résolu de n'adresser la parole au roi, que dans l'instant où elle jugerait, d'après sa manière de voir, qu'il serait disposé à l'écouter.

Diverses anecdotes qu'elle avait apprises sur le caractère bourru, mais plein de justice du grand Frédérick, lui faisaient espérer que si elle pouvait s'en faire remarquer, et qu'il pût l'entendre, il réparerait l'injustice qu'on avait commise à l'égard de son père.

Plusieurs semaines se passèrent sans qu'Irma osât parler à S. M. Chaque fois

qu'elle revenait vers son père, il lui disait : « Hé bien, le roi t'a-t-il vue? lui as-tu parlé ? »

Le silence de la jeune personne annonçait qu'elle n'avait pas encore trouvé l'occasion désirée. Cependant à force de se montrer, et toujours à la même place, Irma était parvenue à attirer l'attention du roi.

Irma était grande, belle, mise toujours très-proprement; ses cheveux blonds, qu'elle avait superbes, s'échappaient en longues tresses d'un petit bonnet de velours noir, brodé d'argent.

Le souverain, frappé un jour de sa bonne mine, et de la manière dont Irma le regardait, en faisant quelques pas en avant, comme pour lui parler, s'avança lui-même. et dit brusquement : « Allons, la jeune fille, je le vois, vous avez quelque chose à me dire ? Que voulez-vous?

— » Sire justice ! justice ! vous me la devez! »

Le roi, à ces mots, fronce le sourcil : « Je vous la dois !

— » Pardon, sire : mais mon père n'est ni un ivrogne, ni un vieux fou !

— » Ah ! je vois ce que c'est, reprend Frédérick en souriant, vous êtes la fille de cet invalide ?...

— » Oui, sire ! qui n'a qu'un œil, un bras et une jambe. Mon père veut mourir depuis que V. M. l'a injurié...

— » Injurié ! » répond encore le roi, en répétant le mot avec humeur ; se tournant ensuite vers un page : « Monsieur, prenez l'adresse de cette jeune fille ; » et il continue sa route au milieu de ses gardes.

Irma eut bientôt donné les indications demandées ; et, ivre de joie, elle courut auprès de son père, pour lui annoncer qu'enfin le roi lui avait parlé ; que, puisqu'il avait demandé son adresse, sans doute il voulait l'entendre, et réparer envers eux le tort qu'on leur avait fait.

C'était l'intention de Frédérick; il était sévère, inflexible pour les fautes militaires, mais toujours juste.

Le Page.

Sirkof et sa fille n'entendirent plus parler de rien pendant quelques jours. La pauvre Irma, qui voyait ses ressources s'épuiser et la mélancolie de son père augmenter, craignait avec raison de se trouver dans un embarras bien grand, si le roi l'oubliait; mais un bon roi n'oublie jamais le plus humble de ses sujets, quand il lui a fait une promesse. Au moment où Irma et l'invalide s'y attendaient le moins, ils virent entrer sans façon, dans leur modeste réduit, le page qui avait écrit le nom et l'adresse de la jeune fille. Il venait les prendre, par ordre de Frédérick, pour les mener au château.

Au nom de son souverain, le vieux Sirkof se découvrit avec respect, et Irma entendit le page, les yeux baissés, dans

l'attitude d'une personne qui reçoit l'honneur le plus insigne.

« Partons, dit l'envoyé de Frédérick.

— » Comme nous sommes ? répond Irma, en faisant remarquer son négligé et celui de son père.

— » Ayez au moins la bonté de permettre, reprend le vétéran au page du roi, que je passe mon uniforme, pendant que ma fille, dans ce cabinet, va mettre sa plus belle robe. »

La toilette du père et de la fille fut achevée en un instant, et ils suivirent leur guide au château. Comme le cœur d'Irma battait ! Quand Sirkof arriva aux premiers factionnaires, il levait la tête, alongeait sa jambe de bois avec fierté, et la faisait résonner sur le pavé.

Sa fille lui donnait le bras ; tous les regards se fixaient sur elle. Comme on la trouvait belle ! comme elle était fière d'appartenir au vétéran !.... On ne prononçait sur son passage que des paroles

flatteuses, et Irma n'en était pas plus vaine.

Le vieux Sirkof rencontrait parfois des personnes de sa connaissance parmi les vieux gardes : il les saluait avec un air d'aménité qui ressemblait un peu à de la protection. Il paraissait leur dire : « Regardez-moi, je vais, avec ma fille, parler à S. M. » On n'en pouvait douter en voyant le page qui les précédait, disant d'une voix sonore : « Laissez passer par ordre du roi. » Enfin, après avoir traversé plusieurs appartements somptueux, ils arrivèrent à la salle des gardes, attenante au cabinet et au salon où le grand Frédérick recevait ses ministres et donnait habituellement ses audiences.

Ces deux pièces et leur ameublement étaient simples comme le costume du maître, elles contrastaient singulièrement avec les appartements de réception et de parade que l'invalide et sa fille venaient de traverser, et avec les cos-

tumes brillants des généraux et des courtisans réunis dans la salle d'audience.

La justice du Monarque.

Le roi ne tarda pas à paraître. Après avoir écouté d'un air froid et sérieux quelques-uns de ses officiers qui lui parlèrent, il jeta un coup-d'œil rapide sur les personnes présentes; ayant aperçu le vétéran et sa fille qu'il se mit à lorgner, il leur fit signe d'approcher avec ce mouvement brusque qu'il avait habituellement. Irma et son père s'avancèrent en tremblant.... On fit cercle autour d'eux.

« Approchez, » leur dit Frédérick.

Le vétéran, son chapeau à la main, s'appuyant sur sa béquille, s'incline devant son souverain. Sa fille veut se jeter aux pieds du roi, Frédérick la relève.

« Que voulez-vous? »



« Approchez, leur dit Fréderick. »

Sirkof en hésitant : « Sire, j'ai été injustement renvoyé de l'emploi.... »

Irma reprenant : « Que mon père tenait des bontés de Votre Majesté.... »

Le roi : « Ensuite ? »

Irma continuant : « Après avoir, comme vous le voyez, sire, perdu au service de Votre Majesté.... »

Frédérick : « Je sais que Sirkof est un brave ; mais depuis qu'il a quitté les rangs de mes gardes, la paresse et l'ivrognerie...

— » Ah ! sire ! s'écrie Irma avec un accent de douleur, ne le croyez pas ! On a calomnié mon père pour donner sa place à un autre ! Mon père a toujours été le modèle de la subordination, du devoir et de la tempérance ! L'aimerais-je comme je l'aime, s'il en était autrement ! Les vertus de mon père sont ma gloire, sire ! c'est toute ma fortune ! ne me l'enlevez pas !... »

A ces accents partis du cœur, le roi

et ses courtisans s'attendrissent... Frédérick, très-ému, reprend, en s'adressant à l'invalide :

« Est-il vrai, Sirkof, que tu n'as aucun reproche à te faire dans l'emploi que je t'avais confié ?...

— » Non, Sire... J'en jure par l'honneur.

— » C'est assez, je ferai justice; au surplus, je te félicite d'avoir donné le jour à cette vertueuse fille. Adieu, mademoiselle, lui dit-il, en se tournant vers elle et portant la main à son chapeau; continuez à être l'honneur de votre sexe ; » et il rentra dans son cabinet.

Sirkof et Irma avaient perdu la parole ; ils restaient là, debout, immobiles, muets de surprise et de joie. La foule qui venait de quitter Frédérick les entoura. On exaltait tout haut les graces, la beauté, les vertus d'Irma ! L'heureux père recueillait le fruit des sages leçons, des bons exemples qu'il avait donnés; sa

fille recevait la récompense due à sa noble conduite.

Le roi avait approuvé publiquement la piété filiale d'Irma, il avait accueilli son père avec bonté : l'un et l'autre ne pouvaient manquer d'être l'objet de l'intérêt, de la curiosité de tout le monde. Maintenant, c'est à qui leur fera des offres de service. Il y a un moment, sans le page qui les accompagnait, Sirkof et sa fille n'auraient pas été aperçus ; à présent ils sont l'objet de toutes les conversations.

Le jeune page les conduisit à leur auberge. Dans l'après-midi, il porta à Sirkof, de la part du roi, un brevet de pension de trois cents écus ; et la mère de M. Alphonse, le jeune page dont nous venons de parler, sur le récit que lui fit son fils de l'aventure et des vertus de l'invalide et de sa fille, vint voir Irma, qu'elle prit bientôt en amitié ; par la suite, elle lui procura un établissement

digne de toutes ses belles qualités. Irma et son père finirent leurs jours doucement, en louant Dieu des biens qu'il leur avait envoyés, et en comblant le roi de bénédictions pour la justice qu'il leur avait rendue, avec l'honneur et la fortune.

La piété filiale d'Irma passa depuis en proverbe en Prusse; pour désigner une fille vertueuse, tendrement attachée à l'auteur de ses jours, on disait : « Elle aime son père, comme la fille du Vétéran de Frédérick. »

EUGÉNIE,

OU

L'UTILITÉ DU TRAVAIL.

Madame Dubreuil avait eu de grands malheurs. Après avoir perdu sa fortune, elle perdit son mari qui, jeune encore, emporté par son goût pour des spéculations de bourse (1), y dis-

(1) Spéculation de bourse veut dire, *spéculer sur les effets publics* que l'on achète à la Bourse, suivant le taux de *hausse* ou de *baisse* auquel ils sont fixés par le cours que proclament ordinairement les agents de change.

sipa tout ce qu'il possédait, et bientôt après succomba au chagrin d'avoir joué à un jeu aussi hasardeux, et d'y avoir ruiné sa famille. Madame Dubreuil n'avait qu'une fille âgée de treize ans. L'éducation de la mère, ancienne élève de la maison d'Écouen, et celle de sa fille, ne laissaient rien à désirer.

Madame Dubreuil ayant rassemblé les débris de son opulence, alla se fixer à Passy, où elle ouvrit un pensionnat. Sa fille qui n'aimait point à s'occuper, ne la secondait pas beaucoup. Néanmoins, Eugénie avait assez de connaissances pour diriger une classe, et sa mère la nomma sous-maîtresse. Madame Dubreuil désirait sur toute chose de l'habituer au travail; elle s'était adressée d'abord à la sensibilité, et puis à l'amour-propre de sa fille, mais toujours vainement : aucun moyen ne lui avait réussi.

Eugénie était paresseuse, et descen-

dait chaque jour fort tard de sa chambre; sa mère, pour la corriger de ce défaut, résolut de l'engager à se lever de bonne heure par l'attrait d'une promenade agréable. La saison était belle; on pouvait, à cinq heures du matin, aller admirer le magnifique spectacle du soleil levant, et madame Dubreuil voulut que sa fille se tînt tous les jours prête à cette heure, pour faire, avec deux de ses jeunes compagnes, une courses dans le bois; elles y passaient deux à trois heures, et rentraient pour déjeûner. Souvent elles dirigeaient leurs promenades jusqu'à Boulogne; elles s'y arrêtaient quelquefois chez la bonne mère *Michel*, leur blanchisseuse, qui avait un joli jardin, plusieurs belles ruches et beaucoup de fleurs.

Un jour que la chaleur était assez forte (à la mi-mai) elles furent témoins de l'émigration d'un essaim d'abeilles qui, sorti de l'une des ruches de

la bonne femme, s'était fixé à la grosse branche d'un vieux poirier. Les jeunes personnes, étonnées de voir toutes ces mouches voltiger autour de l'arbre et s'y rendre en foule de la ruche, demandèrent à madame Dubreuil l'explication de ce phénomène.

« Je vous la donnerai volontiers, mes enfants, dit la maîtresse de pension ; mais il y a tant de choses intéressantes à dire sur les abeilles, que leur histoire nous prendra plus d'une séance ; si vous continuez à me donner de la satisfaction dans vos études, et toi, Eugénie, si tu veux te lever matin, aimer le travail, dont ces laborieux insectes te donnent l'exemple, je vous dirai tout ce que je sais sur eux ; je vais même commencer dès cet instant. Écoutez-moi : »

HISTOIRE DES ABEILLES.

PREMIER ENTRETIEN.

« Dans l'état de nature, les abeilles habitent le creux des arbres et des rochers. L'homme, en les réduisant à la condition domestique, leur donne pour retraites des ruches fabriquées le plus souvent avec de la paille. Ces ruches ont la forme d'un pain de sucre, ou grand cornet dont la pointe *est en haut*, *et l'ouverture en bas*, comme vous pouvez remarquer, mes enfants, en examinant celles qui sont devant vous, il n'y a qu'une seule issue, ou porte; elle est assez haute pour laisser passer les plus grosses mouches, et large de quelques pouces. Cette issue est située dans la partie inférieure, sur le support de la ruche. Plusieurs boîtes en bois, posées les unes sur les autres, et enfermées

dans le cornet de paille, divisent l'intérieur en plusieurs étages.

» En entrant dans la ruche, les abeilles s'empressent d'y construire des gâteaux qui représentent des planches de cire, dans l'épaisseur et de chaque côté desquelles sont pratiquées des loges, cases ou cellules, destinées à recevoir le miel et les œufs. Chaque cellule se compose d'un *prisme hexagone* à peu près régulier, et d'un fond qui varie de figure suivant certaines circonstances, mais qui ordinairement est formé de trois *rhombes* égaux et réguliers.

» Le prisme hexagone ressemble à un petit étui qui, au lieu d'être rond, aurait six faces plates égales, dont les deux faces opposées seraient parallèles, et celles contiguës également inclinées entre elles. Les rhombes du fond sont de petites plaques terminées par quatre lignes droites aussi égales, formant en tout quatre angles; les angles opposés

sont de même égaux, mais il y en a deux qui sont aigus, ou moins ouverts que l'équerre, et deux obtus, c'est-à-dire plus ouverts. Toutes les cellules de la même face d'un gâteau ont leur orifice tourné du même côté; toutes celles de l'autre face l'ont tourné du côté opposé, en sorte que les fonds sont appuyés les uns contre les autres.

» Comme ces fonds, composés de plaques très-minces, sont un peu creux en dedans de la cellule et saillants en dehors, et que d'ailleurs ils sont ordinairement égaux et semblables, s'enchevêtrant les uns dans les autres, de telle manière que les plaques dont se composent les fonds des loges d'un côté du gâteau sont les mêmes que celles des fonds des cellules qui sont de l'autre côté; il est à remarquer seulement que les rangées horizontales, qui sont du premier côté, descendent un peu plus bas que les rangées des cellules du

second, et que les bandes verticales, qui se trouvent reculées à droite ou à gauche, correspondent aussi dans le même côté, tout opposé qu'il est. Le but et l'effet de ce double dérangement est d'établir le milieu du fond de chaque cellule, de manière que le milieu soit toujours le point le plus enfoncé, qui correspond au centre de réunion des fonds de trois cellules contiguës, lequel est le moins creux des trois cellules qui se suivent. Pour bien comprendre cette description, il faudrait examiner un gâteau, ou une fraction de gâteau; ce qui est très-facile.

» Vous voyez, mes enfants, que les abeilles savent ménager admirablement l'espace et la matière, puisque chaque pièce, tant du fond que des côtés de chaque case, est, pour ainsi dire, un mur mitoyen qui sert aussi à une autre case : il faut remarquer encore que les cellules sont bien plus longues que lar-

ges, comme il convient à des asiles où les petits doivent sortir de l'œuf, et recevoir tout leur développement.

» Il y a dans une ruche plusieurs gâteaux qui sont tous parallèles, et séparés par un espace suffisant pour que les mouches puissent passer entre deux, et vaquer librement à leurs travaux sur chaque face de chaque gâteau. On retrouve dans tous la même construction, la même ordonnance, la même matière.

» Les abeilles bâtissent également bien en descendant, en montant ou en allant d'un côté à l'autre; mais elles vont plus vite en suivant la première manière, qu'elles préfèrent aussi; la troisième est moins expéditive et moins usitée; la seconde l'est moins encore. Aussi, lorsque rien ne contrarie leurs dispositions naturelles, commencent-elles ordinairement par en haut, en posant les bases ou fondements contre la partie supérieure, ou plafond de la ruche. Mais elles ne com-

mencent pas plusieurs gâteaux à la fois, elles ne commencent même que par une seule cellule, et c'est par celle du milieu du gâteau du centre.

» Voici l'ordre du travail. Après avoir reconnu l'emplacement, une ouvrière y pose la cire qu'elle porte avec elle; ensuite elle se retire; une seconde, une troisième, etc., lui succèdent, chacune déposant son petit tas de sire à côté de celui de la première, sur le même alignement, et chacune ayant bien soin de souder son tas au tas précédent. Ces matériaux ainsi placés et réunis, composent un massif, une sorte de mur brut, dont la hauteur est moindre que celle d'une cellule, et dont la longueur varie de six à huit, et quelquefois à dix-huit lignes. Ensuite, une ouvrière examine le mur, et y pratique une cavité en forme de voûte. Quand cette mouche est lasse, d'autres la remplacent, et continuent son travail jusqu'à

ce que la cavité soit jugée assez profonde et assez large pour devenir le fond d'une cellule.

» Au revers du gâteau, les abeilles font ensuite deux autres cavités égales et contiguës, à peu près semblables à la première, mais un peu moins hautes : ces trois creux de même diamètre sont adossés de manière que le fond de celui qui est isolé répond exactement au rebord qui sépare les deux autres. Au-dessus de ces deux derniers, les abeilles en creusent un quatrième qui devient la première cellule du second rang de la seconde face. Au commencement de l'ouvrage, les ouvrières se relaient mais ne travaillent jamais plusieurs à la fois, soit à poser et aligner successivement les petits monceaux de cire, soit à creuser la première cavité de la première face; mais quand cette cavité est arrivée au point où il faut tailler dans la voûte les faces planes qu'elle doit dé-

finitivement avoir, une abeille entreprend seule ce nouveau travail, et une autre commence de l'autre côté la première cellule de ce second côté. Quand cette cellule est suffisamment indiquée en creux, une troisième abeille entreprend la seconde cellule contiguë, de sorte que trois ouvrières, relayées par d'autres, travaillent ensemble et chacune à une cellule particulière. Une quatrième commence la quatrième cellule (troisième du second côté), d'autres exhaussent et prolongent le mur en lui conservant ou donnant toujours plus de hauteur et d'épaisseur vers le milieu et moins vers les extrémités. A mesure qu'avancent les deux premières cellules du second côté, deux nouvelles ouvrières entreprennent à droite et à gauche de la première cellule du premier côté, deux nouvelles cases, qui deviennent la seconde et la troisième de ce côté; ensuite deux autres ouvrières

ébauchent, l'une au-dessus de la première et de la deuxième, une autre cellule, qui devient la première du second rang de ce côté; et l'autre, au-dessus des numéros 1 et 3, une autre cellule qui devient le numéro 2 du deuxième rang de ce même côté. Ainsi les travaux de chaque face du gâteau s'exécutent dans un ordre circulaire, ceux des deux faces se suivant et s'agençant ensemble. Chaque nouvelle cellule occupe une nouvelle ouvrière, et, comme les abeilles travaillent extrêmement vite, il se trouve bientôt une foule d'individus employés à la construction. Comme encore elles travaillent beaucoup plus promptement de haut en bas que de toute autre manière, le gâteau est bientôt plus haut que long.

» La cire qu'elles retirent du massif, en creusant chaque fond des cellules, est immédiatement employée à prolonger le *tube* ou *prisme hexagonal* des

cellules; mais, comme ce fond n'en fournit pas assez, les abeilles ajoutent ce qu'il en faut pour donner à ce tube la longueur rigoureusement nécessaire. Quand un gâteau est fini, tous les tubes doivent être également allongés, mais les ouvrières ne donnent pas tout d'un coup la longueur définitive à chaque tube : elles en donnent plus à ceux du centre, moins à ceux qui les suivent de chaque côté, et enfin à ceux des bords moins qu'à tous les autres, en sorte que le gâteau reçoit une forme *lenticulaire*, semblable à une lentille.

» Quand un gâteau a déjà pris un accroissement capable de bien déterminer son épaisseur et sa direction, les ouvrières en commencent un autre de chaque côté, et après ceux-ci, deux autres, et ainsi de suite.

» Généralement les gâteaux sont droits et perpendiculaires; pourtant les abeilles savent leur donner différentes direc-

tions suivant les circonstances et les localités, et conserver entre eux les espaces nécessaires à la libre circulation. Ordinairement les premiers rangs de cellules se composent de cellules d'ouvrières; mais à l'époque de la ponte des œufs de mâles, il faut promptement construire de plus grandes cellules pour les individus de cette espèce. Les abeilles ont le talent d'y parvenir sans trop déranger la symétrie des constructions, et de revenir ensuite des grandes cellules aux petites.

» L'agrandissement ou le rétrécissement successif des cellules dans quelques rangs, opère cette double transition : lorsqu'elles commencent à charger leurs rayons de miel, elles sentent que le gâteau, devenant beaucoup plus lourd, a besoin d'attaches plus fortes, et elles s'empressent de renforcer ou de multiplier celles qui les supportent.

» On pense qu'il y a deux classes d'ouvrières : les unes plus petites, plus vives, plus intelligentes, et qu'on pourrait appeler *architectes* ; elles conçoivent, indiquent, ébauchent les constructions, et concourent ensuite à les perfectionner ; les autres, plus grosses et non moins laborieuses, fournissent en beaucoup plus grande quantité la cire, qui est la matière dont se forment les gâteaux : on les appelle *cirières*.

» A leur entrée dans une nouvelle ruche, les abeilles s'accrochent les unes aux autres, et se suspendent en grappe au plafond. C'est au milieu de cette grappe que commencent les travaux. Une architecte, écartant avec sa tête ses compagnes, à droite et à gauche, en avant et en arrière, se procure un emplacement libre, où elle jette, comme on l'a vu, les premiers fondements de l'édifice. Toutes les autres abeilles restent inoccupées, et semblent attendre

leur tour, pour entreprendre de nouvelles cellules. Les *cirières* gardent une immobilité à peu près complète, pendant laquelle, pour relayer les travailleuses, elles restent attachées à la crête de la cire. A mesure qu'elles en produisent, elles la passent selon le besoin aux architectes. Celles-ci font aussi de la cire; mais elles emploient d'abord la leur.

» Au moyen de deux fortes pinces que forme l'articulation de la patte et de la jambe de derrière, ces mouches retirent la cire qui s'amasse par petites lames sous les anneaux écailleux dont leur ventre est cuirassé ; avec les pattes du milieu, elles font passer ces lames aux pattes de devant, qui les portent à la bouche. L'abeille les attaque par les bords, les broie petit à petit, avec ses mandibules (1), et en humecte toutes

(1) Sortes de pinces qui font partie de leur bouche.

les parcelles d'une espèce de salive qui les rend molles et collantes.

» C'est avec la cire ainsi préparée que se bâtissent les gâteaux. Cette cire est un suc qui s'élabore dans l'estomac par une sorte de digestion, transsude à travers un réseau caché sous les écailles du ventre, et se fige sous ces écailles, d'où les mouches la retirent en petites lames, comme on l'a vu.

» Rien n'égale l'activité de l'abeille, soit qu'elle construise, modifie ou répare les rayons, soit qu'elle fasse sa récolte, qu'elle emmagasine le miel ou le pollen, qu'elle nourrisse les petits ou nettoie la ruche.

» Admirez, mes enfants, l'intelligence de ces insectes. L'ordonnance de leurs travaux est tellement symétrique et si savante, que, malgré le soin que j'ai pris d'en simplifier, autant que possible, l'explication, vous auriez eu beaucoup de peine à la comprendre, si je ne

l'avais rendue plus facile en vous montrant un fragment du gâteau. La structure et l'enchevêtrement des cellules étonnent les naturalistes. Ils y trouvent appliqués d'une manière merveilleuse les règles de la géométrie, la plus exacte des sciences qui sont l'objet des études de l'homme. L'homme lui-même, pour exécuter de pareils ouvrages, aurait besoin de plusieurs instruments; et les insectes qui les entreprennent, les achèvent et les perfectionnent, n'ont pour toutes ressources que leurs antennes (1) qui leur servent, sans doute, de compas, tandis que leurs pattes leur servent de mains et de truelles. Leurs mandibules leur servent aussi à la fois de mortiers, de pinces et de marteaux; car avec ces mandibules elles broient la cire, et la consolident sur les massifs.

(1) Especes de cornes mobiles et flexibles que plusieurs insectes portent sur la tête.

Ce n'était pas assez d'exécuter de grands travaux bien réguliers, il fallait rendre les constructions propres à leur destination ; et c'est ce que les abeilles ne perdent point de vue un seul instant. Les cellules étant aussi destinées à devenir autant de réservoirs pour contenir le miel qu'elles y déposent en état de liquide, il s'écoulerait et se perdrait si le fond n'était un peu plus bas que l'ouverture. Les abeilles n'oublient jamais cette pente nécessaire ; et quand le réservoir contient assez de miel pour que, malgré cette pente, il menace de déborder, elles ajoutent au bas de l'ouverture un rebord qui retient le miel, et qu'elles exhaussent à mesure que la quantité augmente.

» Ainsi, mes enfants, vous voyez que les abeilles nous donnent l'exemple, non-seulement du travail le plus assidu, mais encore de l'application la plus constante, sans laquelle, ma fille, on

ne fait rien ou on n'achève rien; sans laquelle on n'est propre à aucun emploi; sans laquelle l'homme resterait au-dessous d'un faible insecte.

» L'abeille a beaucoup d'ennemis qui cherchent à se glisser dans la ruche; aussi une garde vigilante, hardie et dévouée, veille constamment derrière la porte. A un certain bruit que font les sentinelles en attaquant l'ennemi reconnu, toutes les ouvrières accourent en furie des diverses parties de la ruche, déterminées à périr ou à repousser l'assaillant, contre lequel se dirigent tous les dards. Parmi ces ennnemis, l'un des plus redoutés est le papillon appelé le grand Sphinx à la tête de mort. C'est la nuit qu'il prend son vol; et quoiqu'il n'ait aucune arme offensive ou défensive, il entre hardiment dans la ruche, s'y gorge de miel, effraie les abeilles, et se retire sans accident. Les abeilles repoussant avec avantage des adversai-

res réellement plus redoutables, on a pensé que celui-ci les frappait d'une terreur panique. Ce ne peut être sa taille qui fasse peur aux abeilles, puisqu'elles attaquent les hommes mêmes; mais ce papillon produit un son lugubre; et comme ce grand insecte était jadis un objet d'épouvante pour des peuples superstitieux, il n'est pas impossible qu'il en soit encore un pour les mouches à miel. Malgré la grandeur et la force de ses ailes, qu'il agite avec prestesse et vigueur, elles pourraient le tuer facilement si elles osaient l'assaillir en masse; mais la peur, qui ne raisonne point, leur ôte l'intelligence et le courage.

» Le mouvement et le grand nombre des abeilles échauffent beaucoup l'intérieur de la ruche. L'air y serait bientôt corrompu, si elles n'avaient l'art de le renouveler par une manœuvre fort ingénieuse. Elles se placent en nombre suffisant sur le plancher de la ruche.

depuis la porte jusqu'au fond; d'autres bandes se répartissent convenablement depuis ce plancher jusqu'au haut de l'habitation; toutes forment des lignes dont les unes tournent la tête vers la porte, les autres vers l'intérieur; elles s'accrochent fortement au plancher ou aux parois, en étendant les jambes antérieures, et en écartant celles de derrière, et elles agitent leurs ailes très-long-temps et très-vivement.

» Ces lignes d'éventails agissant en sens inverse, établissent des courants d'air, chassent celui de l'intérieur et amènent celui de l'extérieur. Cet exercice est rarement interrompu. Une mouche peut s'y livrer une demi-heure, en se reposant quelquefois par un temps d'arrêt presque imperceptible; quand elle est lasse, une autre la remplace. Ainsi, parmi les travaux de la ruche, celui de la ventilation est certainement l'un des plus continus, des plus péni-

bles, des plus importants et des plus admirables.

» Remettons à une seconde séance les détails que je veux vous donner sur les mœurs de ces insectes laborieux. »

DEUXIÈME ENTRETIEN.

« On ne peut guère, mes enfants, étudier les mœurs des abeilles dans les ruches ordinaires, il faut en fabriquer exprès et les façonner de manière qu'on puisse à chaque instant examiner la conduite de l'essaim, et pour ainsi dire de chaque individu.

» M. Réaumur avait déjà inventé des ruches qui lui ont permis de faire les plus intéressantes découvertes; mais les ruches de Réaumur étaient encore trop épaisses, les insectes échappaient souvent à son œil observateur, et souvent aussi cet habile naturaliste a été réduit

à conjecturer seulement ce qu'a reconnu M. Huber, au moyen des ruches construites en forme de livres, et dont les cadres, s'ouvrant comme des feuillets, lui laissaient apercevoir et suivre les opérations et toute la conduite des masses ou des individus qu'il voulait étudier et prendre sur le fait.

» La population d'une ruche comprend trois castes ou sortes d'individus : 1° la mère, reine, ou femelle ; 2° les mâles, ou faux bourdons; 3° les ouvrières. Il y a en outre les œufs, qui se divisent seulement en deux classes, savoir : 1° les œufs de mâles ; 2° les œufs d'ouvrières, d'où sortent aussi les reines. C'est la reine qui pond seule tous ces œufs; si rien ne dérange les lois de son instinct, elle a soin de les placer chacun dans une des cases construites pour son espèce par les ouvrières. Mais celles-ci bâtissent trois sortes de cellules, savoir : une pour les œufs de mâles,

une pour les œufs de femelles destinées à devenir ouvrières, et une pour les œufs de femelles destinées à devenir reines.

» Il n'y a jamais qu'une reine dans une ruche. Quand on y introduit une reine étrangère, les abeilles préposées à la garde des portes, et qui arrêtent, examinent et palpent ce qui se présente, la reconnaissent au premier abord, la saisissent par les pattes, les antennes et les ailes, et donnent le signal à toute la peuplade, qui accourt aussitôt. La nouvelle reine paraît connaître le danger qui la menace, car elle reste à la place où on l'a posée : on la dirait frappée de terreur, et ce n'est pas sans motif. Les abeilles l'entourent en la pressant de leur tête, forment autour d'elle un groupe épais, si serré qu'on ne pourrait en tirer une mouche sans briser ou entraîner tout le peloton.

» Les ouvrières continuent opiniâtré-

ment à presser de toutes leurs forces la reine étrangère, jusqu'à ce qu'elles l'aient étouffée; cette sorte de supplice dure quelquefois quinze ou dix-huit heures. Alors le groupe se disperse, et le cadavre est traîné hors de la ruche. C'est une chose bien digne de remarque que les ouvrières, que nous verrons tout à l'heure massacrer à coups de dards toute la foule des mâles de leur propre ruche, à une époque fixe de l'année, ne se servent jamais de l'aiguillon contre les reines, même contre les reines étrangères, qu'elles mettent à mort si impitoyablement. Il y a pourtant des cas où elles les accueillent et les adoptent.

» La reine, ou femelle, ou mère, pourrait pondre de très bonne heure, même dès le sixième ou septième jour de sa naissance; mais il faut auparavant qu'elle ait fait une ou plusieurs courses dans les airs, d'où elle revient fécondée.

Si elle prend son vol avant le vingt-unième jour depuis sa naissance, elle pondera des œufs de reines, de faux bourdons et d'ouvrières; alors elle jouit d'une complète fécondité. Si elle n'a pris son vol que le vingt-unième jour au plus tard elle ne pondra que des œufs de faux bourdons et alors son instinct paraîtra dérangé par ce retard : elle ne pondra pas tous ses œufs dans les cases, elle en laissera échapper beaucoup qui retombent hors des cellules, et que les abeilles de sa suite ramasseront et mangeront. Mais si elle a pris l'essor avant le vingt-unième jour de sa naissance, elle conservera tout son instinct, elle placera chaque œuf dans la case qui lui convient; et de leur côté, les abeilles n'en mangeront aucun et les soigneront tous.

» Une ruche n'est pas un objet que l'on puisse découvrir de bien loin; aussi, les mouches qui en sortent reconnaissent

soigneusement les environs. Pour cela, elles commencent à tourner tout à l'entour, en décrivant plusieurs cercles qui vont en s'agrandissant : quand elles se sont ainsi un peu éloignées, elles reviennent à la porte, comme pour s'assurer qu'elles sauront bien la retrouver, puis elles s'en vont butiner au loin. La jeune reine qui sort de la ruche pour la première fois n'oublie pas ces précautions.

» Depuis sa naissance jusqu'à ce que le développement de ses œufs fasse grossir son ventre, les abeilles ne lui donnent ni soin ni attention; mais lorsqu'après une de ses promenades, elles la voient grossir, elles commencent à lui prodiguer les soins et les hommages. Quand aucun obstacle ne s'y oppose et que le temps est beau, c'est le cinquième ou sixième jour après leur naissance que les reines prennent la volée. Elles rentrent plus ou moins promptement à la ruche, et c'est quarante-six

jours après la promenade qui leur a été la plus favorable, qu'elles commencent leur ponte. Dès lors elles ne sortent plus que pour emmener l'essaim avec lequel elles partent pour ne jamais revenir, de sorte qu'il arrive souvent qu'une reine ne sort que deux fois de la ruche, la première fois pour se préparer à pondre ,a seconde fois pour émigrer.

» La reine ne pond pas confusément des œufs d'ouvrières et de mâles; elle fait ordinairement deux pontes distinctes, une de chaque espèce. Elle commence la première, toute composée d'œufs d'ouvrières, le sixième ou septième jour depuis sa naissance, et la continue jusqu'à l'âge de onze mois; après , elle en fait une seconde considérable et suivie toute d'œufs de mâles. Cependant les circonstances atmosphériques, plus ou moins favorables aux abeilles et à leurs récoltes, peuvent accélérer ou retarder la ponte des œufs de mâles. Quand une

reine a commencé à pondre une année, elle n'a pas besoin de sortir les années suivantes pour continuer à pondre, et une fois qu'elle a été fécondée, elle l'est pour toute sa vie; mais si le retard de ses premières promenades s'est étendu au-delà du vingt-unième jour depuis sa naissance, elle ne pond les années suivantes, comme la première fois, que des œufs de faux bourdons; et il arrive que les ouvrières se voyant diminuer en nombre, et s'apercevant que les nouvelles pontes ne leur enverront pas de compagnes, se découragent et abandonnent la ruche et la reine, qui ne survit guère à cet abandon.

» Dans l'ordre naturel des choses, les promenades de la reine se font au temps chaud; mais lorsque ces promenades ont été retardées jusqu'aux approches du froid, et qu'il survient avant que la reine, quoique féconde, ait pondu ses

premiers œufs, la ponte est reculée jusqu'au printemps.

» Les reines dont la fécondité n'est pas retardée pondent au printemps environ deux cents œufs de faux bourdons; au mois d'août, elles en font une ponte un peu moins considérable; et, dans les intervalles, elles pondent presque uniquement des œufs d'ouvrières. Les reines qui ont subi des retards pondent des œufs de mâles pendant quatre, cinq ou six mois de suite, et en plus grand nombre que les autres n'en pondent de la même espèce en deux années.

» En général, les abeilles redoutent beaucoup le froid, la pluie, et le brusque passage de la vive lumière du soleil à un jour plus sombre. Une pluie douce et continue ne les empêche pas toujours de se livrer à leurs travaux habituels : mais un nuage, qui dans un beau jour passe entre elles et le soleil,

les ramène précipitamment à leur domicile. Les reines doivent être soumises à ces lois générales de l'espèce; il peut donc arriver que le mauvais temps ou d'autres obstacles les empêchent, pendant les vingt premiers jours de leur vie, de faire ces promenades aériennes avant lesquelles la nature ne leur permet pas de pondre; et, comme après ce délai fatal de vingt et un jours, elles ne peuvent plus pondre que des œufs de mâles, il se trouve trop souvent que la population ouvrière d'une ruche, n'étant plus renouvelée par les pontes de la reine, est menacée d'une destruction prochaine. Les abeilles ne s'avisent jamais de remplacer ces reines à demi-fécondes, quoiqu'elles sachent très-bien remplacer une reine morte ou absente.

» Lorsqu'elles ont perdu leur reine, elles s'en aperçoivent au bout de quelques heures. D'abord, elles s'inquièten'

elles s'agitent, elles courent comme pour la chercher ; elles s'interrogent comme pour en demander des nouvelles ; et puis bientôt elles choisissent plusieurs jeunes vers d'ouvrières qu'elles veulent convertir en reines : elles procèdent pour chacun de ces vers de la même façon ; elles agrandissent la loge d'un des privilégiés en sacrifiant trois des cases contiguës, dont elles enlèvent soigneusement les vers et la bouillie ; ensuite elles élèvent autour du ver adopté une cloison cylindrique.

» La loge, ainsi agrandie, est comme toutes les autres, placée horizontalement ; mais cette habitation ne convient au ver devenu royal que pendant les trois premiers jours de sa vie. Pour les deux autres jours qu'il a encore à passer sous la forme de ver, il faut qu'il soit placé dans une cellule à peu près pyramidale, dont la base soit en haut et la pointe en bas. Aussi, à peine le

troisième jour finit-il, que les ouvrières rongent les cellules placées au-dessus du tube cylindrique, sacrifient sans pitié les vers qui y sont contenus, et se servent de la cire qu'elles en tirent pour construire un nouveau tube de forme pyramidale, qu'elles soudent à angles droits sur le premier, et dont elles dirigent la pointe en bas. Pendant les deux jours que le ver passe, il y a toujours une abeille qui se tient la tête plus ou moins avancée dans la cellule; quand cette sentinelle quitte son poste, une autre la remplace. Elle travaille à prolonger la cellule à mesure qu'elle voit grandir le ver, et elle lui donne de la nourriture qu'elle place devant sa bouche et autour de son corps. Elle en fait une espèce de cordon qui entoure le ver. Il ne peut se mouvoir qu'en spirale, et tourne sans cesse pour saisir la bouillie placée devant sa tête. Il descend insensiblement, et ar-

rive enfin tout près de l'orifice de sa cellule, précisément à l'époque où il doit se transformer en nymphe. Les soins des abeilles ne lui étant plus nécessaires sous cette forme, elles ferment son berceau d'une clôture qui lui est appropriée, et il y subit au temps marqué ses deux métamorphoses. Les vers choisis par les abeilles pour en obtenir des reines, peuvent êtres sortis de l'œuf tout récemment ou depuis un, deux et trois jours. Il arrive quelquefois que plusieurs périssent avant d'être changés en nymphes ou après être parvenus à cette forme; c'est pourquoi les abeilles en choisissent et soignent un certain nombre, quoiqu'il ne leur faille qu'une reine. Nous avons dit que les vers devaient passer cinq jours sous cette forme, ils en passent sept autres dans leurs cellules closes, et ensuite ils deviennent des reines.

» C'est ainsi que les abeilles savent

remplacer leur reine perdue; mais ce n'est pas la seule manière dont naissent les reines.

» En certain temps de l'année, les ouvrières préparent des cellules royales, la femelle y dépose des œufs, et de ces œufs sortent des vers qui deviennent des reines. Quand les cellules royales ne sont encore que commencées, elles ont assez la forme d'un gobelet, ou plus précisément d'un de ces calices destinés à contenir un gland, et dont le gland est sorti.

» La reine n'attend pas pour y pondre qu'elles soient achevées, elles seraient trop étroite et trop longues, la pondeuse n'y pourrait enfoncer assez son ventre pour placer son œuf au fond. Ces cellules, construites au printemps, c'est-à-dire au temps des essaims, à l'époque où la nature invite les reines à la reproduction de toutes les classes d'individus qui peuplent une ruche, ne

ressemblent pas aux cellules que les abeilles construisent accidentellement autour des vers d'ouvrières quand elles ont besoin de remplacer une reine qu'elles ont perdue. Nous avons dit la forme de celle-ci. Celles-là se trouvent attachées au bord des gâteaux par un pédicule (espèce de petite tige), et appendues verticalement en manière de stalactites (1).

» Les ouvrières leur donnent d'abord la grandeur et la forme du calice d'un gland; elles ne les allongent qu'après que la reine y a pondu, elles les agrandissent à mesure que le ver croît, et les ferment lorsqu'il va se transformer en nymphe royale.

» En général, les ouvrières ne pondent point; cependant il s'en trouve parfois qui font des œufs féconds. Mais

(1) Espèce de concrétion qui ressemble aux glaçons qui s'attachent en hiver aux toits des maisons.

ce sont toujours des œufs de mâles; ainsi voilà dans une même ruche trois classes de pondeuses : les reines fécondes qui pondent des œufs de mâles et d'ouvrières; les reines dont la fécondité a été retardée au-delà de vingt jours après leur naissance, et qui ne pondent que des œufs de mâles, et enfin les ouvrières fécondes qui ne pondent aussi que des œufs de mâles. Ces dernières préfèrent déposer leurs œufs dans les grandes cellules (celles des mâles), elles ne les pondent dans les petites que faute d'autres; mais, ainsi que les reines dont la fécondation a été retardée, elles pondent volontiers dans les cellules royales.

» Les abeilles soignent, comme des reines à venir, et les œufs de mâles pondus par des ouvrières fécondes dans une cellule royale, et les vers qui naissent de ces œufs; elles ferment ensuite ces cellules en temps convenable,

mais elles ne manquent jamais à les détruire trois jours après la clôture.

» Voyons pourquoi, dans une masse d'ouvrières infécondes, il y a pourtant quelques pondeuses.

» Les œufs n'étant que de deux espèces, il ne doit naître que des mâles et des femelles. Que sont donc les ouvrières ? Les abeilles ne construisent en général que deux sortes de cellules : des grandes pour les mâles, des petites pour les ouvrières. Les grandes le sont présisément autant qu'il faut pour que les mâles y reçoivent l'entier développement de leur taille. La preuve en est, que ceux qui naissent dans les cellules royales, plus spacieuses, ne sont pas plus grands que les autres. Les femelles, au contraire, quoique originairement appelées à devenir plus grandes que les mâles, sont pourtant plus petites qu'eux, parce qu'au moment de leur croissance elles se trouvent resserrées

dans des cases trop étroites, et ne reçoivent pas de leurs nourrices le genre d'aliment le plus favorable. De là encore leur stérilité ordinaire.

» Je vous ai dit, mes enfants, qu'en général les abeilles ne construisaient que deux sortes de cellules, parce qu'en effet elles n'en bâtissent d'autres qu'en très-petit nombre. Celles-ci, beaucoup plus grandes que celles mêmes des mâles, sont les cellules royales dont je vous parlais tout-à-l'heure; elles sont spécialement destinées aux femelles qui doivent devenir reines. Les vers y trouvent un espace convenable, y reçoivent une nourriture plus abondante, plus substantielle, et y prennent toute la taille et toute la perfection auxquelles ne peuvent parvenir ceux qui sont relégués dans les petites cases, et réduits à une nourriture moins abondante et moins forte. De là, cette différence entre les femelles, dont quelques-unes

(les reines) sont grandes et fécondes, dont la masse (les ouvrières) est petite et stérile.

» Il reste toujours à expliquer pourquoi des femelles, nées dans les petites cases, et auxquelles on ne présente que de la nourriture ou *bouillie* commune, jouissent pourtant d'une demi-fécondité, puisqu'elles pondent des œufs de mâles.

» M. Huber a d'abord observé qu'il n'y avait de ces ouvrières fécondes que dans les ruches où les abeilles avaient procédé, comme je l'ai dit, au remplacement de leur reine. Il a de plus reconnu que les ouvrières fécondes naissent dans les alvéoles voisins de ceux où sont nourris les vers dont les ouvrières font des reines; il a remarqué en outre que les abeilles, empressées d'apporter à leur élève royale la bouillie qui lui convient, en laissaient tomber dans les contiguës des parcelles que dévoraient les vers de

ces cases, et il a conclu de tout cela que ces vers devaient à la vertu de cette nourriture, qu'on ne leur destinait pas, mais dont ils profitaient, quoique en petite dose, la demi-fécondité dont ils jouissaient plus tard. Si ces vers avaient, comme leurs voisins, qui sont de la même espèce, été uniquement nourris de cette bouillie précieuse, si l'on avait aussi agrandi leur case, ils seraient comme leurs voisins devenus des reines fécondes : emprisonnés dans leurs petites loges, ils n'ont pu grandir plus que l'espace ne le permettait, ils n'auront que la taille commune des ouvrières ; et les parcelles de bouillie royale, que le hasard leur a procurées, ne leur donneront qu'une demi-fécondité.

» Je reprendrai demain le cours de cette histoire des abeilles, et je vous parlerai spécialement de la reine régnante, et des jeunes reines. »

TROISIÈME ENTETIEN.

« Il faut vous dire maintenant, mes enfants, pourquoi il n'y a jamais qu'une reine dans une ruche.

» Dès le premier instant de leur naissance, les reines éprouvent une haine mortelle et implacable pour leurs pareilles. Leur mère va les tuer à coups d'aiguillon dans leur berceau; et, quand elles en sortent vivantes, elles cherchent leur mère pour lui arracher l'empire et la vie, et s'entre-tuent jusqu'à la dernière. Lorsqu'il n'y a pas de reines dans une ruche, mais qu'il y a des cellules royales garnies de nymphes, la première reine venant à éclore, commence peu de minutes après sa naissance à entrer en fureur et à chercher ses rivales, lors même qu'elles ne sont pas encore nées. Elle se jette successivement sur les cellules royales, les attaque par l'endroit qui lui paraît le

plus facile à forcer, y pratique avec ses dents des brêches assez grandes pour y introduire son ventre et y percer de son dard chacune de ses rivales. Quand, après avoir forcé une cellule royale, elle n'y trouve qu'une nymphe, elle ne cherche pas à la tuer, elle passe outre, et va assiéger une autre place. Sa rage ne s'arrête pas aux seules cellules royales, elle s'étend jusqu'aux cases voisines où naissent les ouvrières fécondes qu'elle traite de même. Pendant les travaux de cette reine pour forcer une cellule, une foule d'abeilles l'entourent et la regardent sans l'aider : mais aussitôt qu'elle a tué une reine sortie de la coque, ou qu'elle a seulement ouvert la case où il n'y a qu'une nymphe, les abeilles, jusque-là oisives, agrandissent la brêche, retirent de la case le cadavre ou la nymphe, sucent le liquide renfermé dans l'une ou l'autre, et se régalent de résidu de bouil-

lie royale, resté dans cette case qu'elles s'empressent de détruire.

» Quand il arrive que deux reines naissent à la fois, un duel, un combat à outrance décide de leur sort. Elles se cherchent avec empressement, elles s'abordent avec furie; et celle qui peut saisir l'autre à la naissance d'une aile parvient souvent à la fixer contre terre, à lui grimper sur le dos, à lui darder un coup d'aiguillon dans les derniers anneaux du corps. Ce coup est mortel, il ôte soudain les forces et presque aussitôt la vie. Partout ailleurs, l'aiguillon glisse sur des parties écailleuses; il arrive parfois que dans un combat entre adversaires d'égales forces, une reine, même saisie à la racine de l'aile, parvient à se dégager; les ennemis reprennent du champ, respirent et recommencent la lutte avec une nouvelle colère. Lorsque, se jetant l'un sur l'autre, ils se saisissent mutuellement avec les

dents par les antennes, et qu'en se dressant, ils se trouvent tête contre tête, corselet contre corselet, ventre contre ventre, de manière à risquer de se tuer tous les deux en dardant à la fois leur aiguillon, ils semblent saisis d'une subite frayeur, ils se quittent, ils fuient.

» Mais toutes les fois que deux reines en présence paraissent hésiter ou renoncer à se combattre, les abeilles qui les entourent et les regardent, qu'on croirait curieuses, ou pressées de voir le résultat du duel, s'agitent, se courroucent, les saisissent par les jambes, les arrêtent, les retiennent jusqu'à ce qu'elles se disposent à engager ou recommencer la lutte fatale; alors les abeilles se calment et s'écartent pour laisser le champ libre, et quelquefois l'une des reines, plus attentive ou plus alerte, surprend son ennemie, et lui

donne le coup mortel avant qu'elle se mette en défense.

» Comme je vous l'ai dit précédemment, les abeilles saisissent au passage la reine qu'on essaie d'introduire chez elles, et souvent finissent par l'étouffer; mais souvent aussi elles invitent, ou elles obligent leur reine à la combattre. Dans ce cas, elles paraissent être absolument neutres, et ne songer qu'à presser et à voir l'issue de la lutte, qui finit toujours par la mort de l'un des champions.

» On a vu des reines victorieuses avoir tellement enfoncé leur aiguillon dans la plaie, qu'elles ne pouvaient le retirer qu'en se tournant sur l'extrémité de leur ventre comme sur un pivot.

» Lorsqu'on enlève la reine d'une ruche, les abeilles ne s'en aperçoivent pas tout de suite, elles n'interrompent point leurs travaux, elles soignent leurs

petits, elles font toutes leurs opérations ordinaires avec la même tranquillité ; mais au bout de quelques heures elles s'agitent, tout paraît en tumulte dans la ruche, on entend un bourdonnement singulier, les abeilles délaissent leurs petits, elles courent avec impétuosité sur la surface des gâteaux et semblent en délire. Elles s'aperçoivent donc alors que leur reine est absente ; mais comment peuvent-elles s'en apercevoir ? Comment celles qui sont sur la surface d'un gâteau savent-elles que la reine est ou n'est pas de l'autre côté, ou sur un autre gâteau ? C'est ce qu'on ne paraît point encore avoir découvert. A peine leur a-t-on rendu leur reine, que le calme renaît aussitôt ; elles la reconnaissent : car on va voir que si, au lieu de la reine enlevée ou perdue, on leur en donne une autre, elles ne s'y trompent pas.

» L'accueil que reçoit l'étrangère n'est

pas toujours le même, et dépend du temps écoulé depuis la disparition de l'ancienne jusqu'à l'introduction de la nouvelle. Quand le délai est de moins de dix-huit heures, elles étouffent cette étrangère qu'elles étreignent dans leurs cercles pressés. On dirait que, durant dix-huit heures, elles conservent l'espérance de retrouver ou de voir revenir leur reine, et que, considérant dès lors la nouvelle venue comme usurpatrice, elles se hâtent de la mettre à mort en s'abstenant toutefois d'employer l'aiguillon.

» Mais au bout de dix-huit heures, elles commencent sans doute à perdre l'espoir. A la vérité elles se jettent encore sur l'étrangère, l'enveloppent et la pressent; mais, soit que leur agitation prolongée ait épuisé leurs forces, soit que l'idée leur vienne de la conserver pour remplacer leur perte, elles cessent de la serrer avant d'avoir mis

ses jours en péril. Elles s'écartent successivement, la laissent respirer et marcher, et finissent par l'adopter. Celle-ci règne ensuite paisiblement dans la ruche où elle avait reçu un si menaçant accueil, et les abeilles, qui l'avaient d'abord si mal traitée, lui prodiguent ensuite les soins et les hommages. Quelquefois elles s'avisent un peu tard de quitter leurs dispositions hostiles, et la victime à laquelle elles semblent pardonner ne survit pas toujours à leurs sévices. Cependant on en a vu qui, après avoir été pressées durant dix-sept heures, revenaient peu à peu à la vie et passaient, pour ainsi dire, du supplice à l'empire; mais on pense qu'elles périssent infailliblement lorsque la *presse* a duré dix-huit heures.

» Quand une reine nouvelle est introduite plus de dix-huit heures après la disparition de l'ancienne, la peuplade qui l'adopte se hâte de détruire les

cellules déjà construites pour convertir en reines des vers d'ouvrières; elles en arrachent les individus que tout-à-l'heure elles élevaient avec une sollicitude si empressée, et qui périssent faute de soins, et elles se régalent de la gelée royale qui reste autour d'eux. Quelquefois c'est la nouvelle reine elle-même qui fait brèche à ces cellules, et y tue les reines prêtes à en sortir. Les abeilles, qui la regardent faire, achèvent seulement les démolitions qu'elle a commencées. Mais s'il s'est écoulé vingt-quatre heures depuis la disparition de l'ancienne reine, la peuplade adopte sur-le-champ la première qui se présente, elle l'adopte sans aucune difficulté, et avec empressement. Celle-ci court aussitôt à l'attaque des cellules royales qui sont promptement détruites.

» Voici quelques détails curieux sur la réception de la nouvelle reine en ce

cas : Les premières ouvrières qui la rencontrent la touchent de leurs antennes, passent leurs trompes sur toutes les parties de son corps, soit pour la caresser, soit pour reconnaître sa qualité; lui donnent du miel, et puis font place à d'autres qui la traitent absolument de la même manière. Ensuite toutes ces abeilles battent des ailes à la fois et se rangent en cercle autour de la souveraine, ainsi reconnue et proclamée. L'agitation qui se propage, appelle les autres mouches de toute la surface du gâteau où elles se trouvent. Elles arrivent successivement, franchissent le cercle déjà formé, palpent ou caressent la reine, comme les premières, lui donnent aussi du miel, et se reculent ensuite derrière le cercle, qu'elles grossissent. Pendant toute cette cérémonie, la reine reste immobile à la place où elle a subi les premières épreuves et reçu les premiers

hommages, comme si, encore incertai-de son sort, elle attendait qu'il fût décidé par l'unanimité des suffrages. Après les avoir tous recueillis sur la face du gâteau qu'elle occupe, elle entreprend de marcher pour les aller recueillir sur l'autre face, et successivement sur les autres gâteaux. Le cercle s'ouvre devant elle, les abeilles bordent la haie sur son passage; partout elle reçoit le même accueil. La nouvelle souveraine est alors bien et dûment installée, et l'on procède à la destruction de toutes les cellules royales.

» Passons au massacre des mâles.

» C'est ordinairement dans les mois de juillet et d'août que les abeilles se défont des mâles. Elles les chassent d'abord de la surface des gâteaux; elles les traquent, les poussent au fond de la ruche où ils se réfugient en foule, et c'est là seulement qu'elles emploient l'aiguillon pour les tuer, tous sans mi-

séricorde, sans exception et avec une véritable furie. Elles les saisissent par les jambes, les ailes et les antennes, les tiraillent comme pour les écarteler, et enfin leur adressent entre les anneaux du ventre, des coups de dard que suit une mort soudaine. Après cette blessure, la victime étend les ailes et expire. Souvent les meurtriers enfoncent tellement leur dard, qu'ils ne peuvent le retirer qu'en tournant sur eux-mêmes.

» C'est, comme on voit, un véritable massacre avec tous ses horribles détails; quelquefois le carnage dure plusieurs heures. Une partie des proscrits échappe aux bourreaux en s'expatriant; mais ils en trouvent d'autres non moins implacables dans les ruches étrangères où ils cherchent un asile. Leur fuite prolonge peu leur existence. Ce ne sont pas seulement les mâles arrivés à l'état de la mouche que proscrivent à la même époque toutes les peuplades des abeilles,

c'est la caste entière des mâles, soit mouches, soit nymphes, soit vers. Après avoir massacré les individus adultes, elles brisent les cellules qui servent de berceau aux jeunes mâles, elles en tirent les petits, elles les tuent et sucent avidement la liqueur qu'elles leur trouvent dans le ventre.

» L'exécution générale terminée, elles traînent les victimes hors de la ruche.

» Cependant à la fatale époque les mâles trouvent un asile, des soins et de la nourriture dans les ruches privées de reines. Non-seulement on y conserve les mâles appartenant à ces ruches, mais on y donne l'hospitalité à tous ceux qui s'y réfugient des ruches étrangères. On y tolère les mâles, même jusqu'au mois de janvier; et cette tolérance s'y exerce lors même qu'il s'y trouve de cette sorte d'ouvrières qui pondent, et même encore lorsqu'il y a une reine, pourvu qu'elle

soit de celles qui ne pondent jamais que des œufs de mâles.

» Toutes laborieuses qu'elles sont, les abeilles éprouvent le besoin de se reposer. Alors elles se placent au bord des cellules, y engagent leur tête et leur thorax, et gardent pendant quinze, vingt ou vingt-cinq minutes environ une telle immobilité qu'on les croirait mortes, si la dilatation de leur ventre ne montrait qu'elles respirent. Ensuite elles retournent à leurs occupations habituelles avec une nouvelle énergie. Les reines se reposent de même; mais comme elles ont des proportions plus fortes, elles choisissent des cellules de faux bourdons. Quant aux mâles, ils se rassemblent et restent pelotonnés sur les gâteaux, quelquefois pendant dix-huit ou vingt heures, sans aucun mouvement. La position de la reine au repos ne paraît guère propre à recevoir des respects. Les abeilles en jugent autrement, elles continuent de

de faire cercle autour de leur reine, et de brosser la partie de son ventre qui reste à découvert.

» Cette attitude des abeilles pendant leur repos avait fait croire qu'elles soignaient les œufs dans les cellules. C'est une erreur, elles ne s'en occupent nullement; et ces œufs n'ont pas besoin de leurs soins, car on peut les mettre hors de la portée des ouvrières, sans les empêcher d'éclore, pourvu toutefois qu'on les expose à une température convenable. C'est la reine qui les dépose elle-même dans les alvéoles : lorsque, dérangée dans son instinct par une cause quelconque, ou empêchée, par le volume de son ventre, de glisser son abdomen au fond de la cellule, elle les y place mal, ils restent où ils tombent et où les retient l'espèce de gomme dont ils sont enduits; les ouvrières ne les dérangent jamais; ceux que la reine laisse parfois échapper hors des cellules, les ouvrières les ramas-

sent, mais seulement pour les dévorer.

» Ce n'est qu'au bout de trois jours pleins et à dater de l'instant où un œuf a été pondu, que le ver commence à sortir; il s'agite, déchire l'œuf avec sa tête, et ne parvient guère qu'après vingt minutes d'efforts à se dégager de la pellicule, qui reste dabord déchirée et fripée sur diverses parties de son corps, et tombe un peu plus tard.

» Les vers d'ouvrières, de mâles et de reines, restent trois jours pleins dans l'œuf. Le ver d'ouvrière passe cinq autres jours dans l'état de ver, au bout desquels les abeilles ferment la cellule d'un couvercle de cire. Ce ver emploie aussi trente-six heures à filer la coque de soie. Trois jours après, il se métamorphose en nymphe, puis il passe sept jours et demi sous cette forme, et n'arrive ainsi à son état de mouche que le vingtième jour après l'instant où l'œuf d'où il sort a été pondu.

» Le ver royal reste cinq jours sous la forme de ver, les abeilles ferment ensuite la cellule; il file sa coque pendant vingt-quatre heures, il se repose deux jours et seize heures; il se transforme ensuite en nymphe pour quatre jours et un tiers, et le seizième jour de sa vie, il arrive à l'état de reine parfaite.

» Le ver mâle reste ver six jours et demi, et ne se métamorphose en mouche que le vingt-quatrième jour depuis la ponte de l'œuf.

» Les vers d'abeilles n'ont point de pieds; ils avancent dans leurs cellules en tournant en spirale, d'abord si lentement que le mouvement est imperceptible, puis, et progressivement, avec un peu plus de vitesse; ils vont même jusqu'à faire deux révolutions en une heure trois quarts; vers le terme de leur métamorphose, ils ne sont plus loin de l'orifice de la cellule, et y sont toujours contournés en arc.

» Les vers d'ouvrières et de mâles filent des coques complètes, c'est-à-dire qui les enveloppent entièrement. Les vers royaux au contraire laissent ouverte la partie postérieure de leur coque, qui, de la sorte, n'enveloppe que la tête, le thorax et le premier anneau de l'abdomen.

» C'est peut-être une précaution de la nature pour que la reine première-née puisse percer de son aiguillon les sœurs cadettes qui en naissant lui auraient disputé l'empire. La soie étant très-forte et le tissu très-serré, la coque aurait garanti la nymphe, si elle l'eût enveloppée tout entière, et c'est justement la partie vulnérable qui est dépourvue de ce vêtement ; de plus, l'assaillant n'aurait pu retirer son dard quand il serait parvenu à l'enfoncer dans la coque. Au reste la forme des cellules empêche le ver royal de s'enfermer dans une coque parfaite. Elles sont perpen-

diculaires à l'horizon, et de forme pyramidale, la pointe en bas. La partie postérieure du ver répond à cette pointe, et la remplit à peu près, tandis que sa tête file dans la partie supérieure qui va en s'élargissant ; il lui est ensuite impossible d'étendre sa coque par en bas ; les parois se rapprochent trop, il manque d'espace.

» Les vers d'ouvrières et de mâles, au contraire, ont des cellules horizontales également larges dans toute leur longueur ; ils peuvent donc s'y envelopper, ainsi que le pratiquent les vers royaux eux-mêmes, lorsqu'on les transporte dans des cases qui le leur permettent. D'un autre côté, les vers d'ouvrières et de mâles, placés dans des cellules dont la forme ressemble à celles des vers royaux, ne se filent aussi que des coques incomplètes : ainsi l'imperfection des coques royales provient de la forme et de la position des

cellules royales, et la question est de savoir si la nature, en enseignant aux ouvrières à construire et à disposer ainsi ces sortes de cellules, leur a enseigné ce moyen pour que la reine première-née pût détruire ses rivales dans leur berceau.

» La différence entre les cellules produit d'autres résultats non moins remarquables. On distingne dans les ruches de grandes et de petites ouvrières, de grands et de petits mâles. Cette différence de taille entre des individus de la même caste tient aux dimensions des cellules où ils ont été élevés. Une grande cellule de mâle est suffisante pour qu'un individu de cette espèce prenne toute la croissance accordée par la nature à cette espèce ; une plus grande cellule ne lui procurerait pas la moindre augmentation de taille au-delà des limites naturelles ; mais une cellule plus petite gêne sa croissance,

et la borne aux dimensions du local. Ainsi les œufs de mâles déposés dans les grandes cellules produisent les grands mâles; et les œufs de mâles renfermés dans des cellules plus petites produisent les petits mâles.

» Il en est de même des grandes et des petites ouvrières. Bien que les reines tiennent beaucoup à pondre chaque espèce d'œufs dans l'espèce d'alvéoles correspondants, et souvent aiment mieux les laisser tomber au hasard que de les déposer dans des cellules non convenables, il arrive pourtant que le défaut de cases appropriées à l'espèce d'œufs, ou un dérangement survenu dans l'instinct de la reine, ne lui permettent pas toujours le choix des cases.

» Observons que les abeilles donnent aux alvéoles des ouvrières un couvercle presque plat, à ceux des mâles, un couvercle bombé; et aux cellules royales, un couvercle en pointe.

» D'ailleurs, elles ornent ces dernières d'un guillochis formé de lignes qui partent de la partie inférieure où elles sont très-légèrement tracées, et se creusent progressivement en se prolongeant jusqu'à la base supérieure. Ce n'est pas tout d'un coup, mais successivement, que ces lignes reçoivent toute leur profondeur. Vers l'instant de la métamorphose de la nymphe, elles laissent presqu'à jour la partie supérieure.

» Le guillochis n'est pas sans doute un inutile ornement. On présume que ce travail a un double but : d'abord, de faciliter la sortie de la reine, car au moment où elle est entièrement formée, la base de l'alvéole est presque percée ; secondement, de favoriser l'évaporation de l'humeur surabondante de la nymphe royale. Sans doute, les abeilles savent graduer et proportionner la profondenr de ce guillochis,

suivant l'âge et l'état de la nymphe.

» Arrêtons-nous là aujourd'hui. J'aurai à vous donner sur les essaims des détails intéressants que je remets à la prochaine séance, où je finirai l'histoire des abeilles. »

QUATRIÈME ENTRETIEN.

« Une ruche peut jeter plusieurs essaims dans le cours du printemps et de la belle saison. La vieille reine, c'est-à-dire la reine régnante, conduit toujours le premier ; de jeunes reines qui viennent de naître conduisent les autres.

» Pour qu'une ruche jette des essaims, qui sont de véritables colonies, il faut premièrement qu'il y ait un excédant de population, sans quoi les abeilles ne feraient aucun des préparatifs nécessaires ; et secondement que la reine ait diminué

le volume embarrassant de son ventre (ce qui arrive après la grande ponte des œufs de mâles), autrement elle serait incapable d'entreprendre un voyage qui peut être long.

» Vers la fin de la ponte des mâles, le ventre de la reine s'amincit progressivement, elle devient plus légère. Si la ruche n'est pas très-peuplée, les abeilles ne construisent pas de loges royales, et la reine reste jusqu'au printemps suivant. Mais si la ruche est très-peuplée, les abeilles, voyant leur reine en état d'émigrer, s'empressent de construire les cellules royales, afin qu'elle y dépose des œufs d'où sortiront des reines pour lui succéder. La reine continue sa ponte de mâles, mêlée d'œufs d'ouvrières qu'elle place dans les cellules affectées à cette espèce; et de temps en temps, elle dépose quelques-uns de ces derniers dans les cellules royales commencées. Elle écarte avec sa

tête l'ouvrière qui la gêne, regarde au fond de la cellule, se retourne, y introduit son ventre en s'accrochant avec les pattes antérieures, aux cases voisines, dépose son œuf et se retire. A mesure qu'elle a pondu dans une cellule royale, les abeilles qui l'ont observée s'occupent d'allonger cette cellule d'une manière convenable, et ensuite proportionnellement à la croissance que prend le ver, de sorte que les unes n'ont encore que trois ou quatre lignes, lorsque déjà les autres ont un pouce de longueur.

» La ponte finie, la reine commence à s'agiter; sa démarche devient plus vive; elle place au hasard dans les cellules quelques œufs qui la gênent encore, elle court en bourdonnant, elle passe sur les abeilles qui se trouvent dans sa route. Parfois elle s'arrête; les abeilles qui la rencontrent s'arrêtent aussi, la regardent, puis l'abordent brusquement, la frappent de leur

tête, et grimpent sur son dos. Alors elle repart, en emportant quelques-unes en groupe; elle prend elle-même dans les cellules ouvertes du miel, qu'on ne lui présente plus; on ne lui borde plus la haie, on ne fait plus cercle autour d'elle. Les premières abeilles que ses courses ont émues émeuvent à leur tour, en courant après elles, leurs compagnes jusque-là tranquilles sur les gâteaux.

» La reine parcourt toutes les parties de la ruche, propageant partout l'agitation; si quelque recoin reste paisible, quelques abeilles émues y vont porter le désordre. Le trouble devient général et ne se calme plus. La reine laisse tomber au hasard tous ses œufs. Les ouvrières oublient les petits, courent et se croisent en tous sens; celles qui reviennent de la campagne participent en rentrant à cette espèce de délire; puis toutes les mouches de la

reine se précipitent vers les portes; la reine emmène le premier essaim qui, comme tous les autres, fait ordinairement une halte dans le voisinage. Si dans ce premier trajet, ou pendant le repos, un événement quelconque fait disparaître la reine, toutes les mouches rentrent bientôt, et reprennent leurs habitudes jusqu'au départ du second essaim.

» Pourtant le premier soin de toute la peuplade est de s'assurer si la reine n'est pas aussi revenue; ensuite elles reportent leur attention sur les cellules royales.

» Il paraît qu'à l'époque des essaims, une reine étrangère et qui pond, peut être admise sans difficulté dans une ruche privée de sa reine, même depuis moins de dix-huit heures; car c'est le 28 mai que M. Huber avait retité la reine du premier essaim parti de la ruche très-peuplée, sur laquelle il a fait l'ob-

servation précédente, et c'est le 29 qu'il y introduisit une autre reine âgée d'un an, qui venait de commencer sa ponte de mâles : elle y fut bien accueillie.

» Indiquons quelques-unes des observations qu'il fit encore sur cette même ruche.

» La nouvelle reine pondait beaucoup, et, quoiqu'il y eût déjà plusieurs cellules royales garnies d'œufs par l'ancienne, les ouvrières en construisirent encore d'autres pour celle-ci. Les premières furent fermées successivement, et à mesure que l'exigeait le besoin de chacun des individus qui les habitaient, et qui n'étaient pas tous du même âge. Le 1er juin, à midi, la reine commença de s'agiter, et ensuite emmena un essaim qui s'arrêta en grappe à la branche d'un arbre voisin. On enleva la reine, les mouches rentrèrent.

» Une cellule avait été fermée le 30

mai, une reine devait donc en sortir le 6 juin. A travers le guillochis, on voyait qu'elle avait pratiqué une ouverture circulaire à sa coque; mais les abeilles ne voulant pas encore la laisser sortir de sa cellule, en avaient soudé le couvercle avec des parcelles de cire, et voici le motif de cette détention : les mouches éprouvaient le besoin ou le désir de faire partir un essaim; elles n'avaient pas de vieilles reines pour le conduire, il fallait donc que la reine nouvelle, en quittant son alvéole, fût capable de l'emmener; et, en attendant, on la retenait captive. Mais elle avait besoin de manger dans sa prison, aussi avisa-t-on un moyen de la nourrir. Les mouches pratiquèrent dans l'alvéole, vers la place de sa tête, une fente étroite par où elle pût passer sa trompe. Néanmoins elle l'alongea plusieurs fois sans être remarquée; mais bientôt une ouvrière vit

cette trompe, en approcha sa bouche, lui donna un peu de miel, et céda la place à une autre qui fit la même chose. Les nourrices se succédèrent ainsi jusqu'à ce que le royal captif fût entièrement rassasié; alors il retira sa trompe, et on calfeutra la fente.

» Cette reine prisonnière avait manifesté sa parfaite métamorphose ou ses besoins, en rendant une espèce de son, un claquement fort distinct. Le soir, ce chant fut plus particularisé; il se composait de plusieurs notes sur le même ton qui se succédaient rapidement.

» Le 8, on entendit le même chant dans une seconde cellule.

» Un poste de plusieurs abeilles faisait une garde exacte autour de chaque cellule royale.

» Le 9, la première cellule s'ouvrit. La jeune reine en sortit vive, effilée et d'une couleur rembrunie. Dès qu'elle

passait près d'une cellule royale, les abeilles de garde la tiraillaient, la mordaient, la repoussaient avec fureur. Elle chanta deux fois dans la journée; alors elle était arrêtée, son corselet apuyant contre le gâteau, ses ailes étaient croisées sur son dos, elle les agitait sans les décroiser. Les abeilles paraissaient affectées; toutes baissaient la tête et restaient immobiles. Le lendemain, même vigilance et même colère de la part des gardes des cellules royales; même inquiétude et même chant de la reine, même tristesse et même immobilité des abeilles.

» La reine captive dans la cellule numéro 2 chanta aussi et fut nourrie dans sa prison, comme l'avait été celle de la cellule numéro 1.

» Enfin, entre midi et une heure, la jeune reine, horriblement tourmentée par les gardes des nombreuses cellules royales, se mit à courir çà et là; ses

mouvements désordonnés produisirent l'agitation générale qui fit partir un essaim; pour le suivre, elle voulut passer entre deux cellules royales; malheureusement les gardes de ces deux cellules ne les avaient pas encore abandonnées; elle fut tellement serrée et mordue, qu'elle ne put se mouvoir. M. Huber l'enleva de la ruche; l'essaim, qui se vit sans reine, rentra au logis.

» Quatre reines bien développées dès le 8 et le 9 étaient encore prisonnières dans leurs cellules, le 11; la reine du numéro 2, transformée depuis le 8, et pourtant détenue depuis plus de trois jours, fut délivrée le 12. On la traita comme sa devancière, c'est-à-dire qu'on la laissa tranquille loin des cellules royales, et qu'on la rudoya violemment toutes les fois qu'elle en approchait. Le même jour avant midi, elle partit avec un nom-

breux essaim qui s'accrocha à une branche de poirier. La reine de la cellule du numéro 3 avait forcé la cellule pendant le tumulte. M. Huber fit chercher et enlever les deux reines, qu'on découvrit dans l'essaim et les mouches restèrent encore.

» A leur retour, elles trouvèrent libre la reine, jusque-là retenue dans la cellule numéro 4. Elles l'écartèrent comme les autres des cellules royales qui étaient encore au nombre de 18. A dix heures du soir, la reine renfermée dans le numéro 5 reçut la liberté. Les deux rivales se cherchèrent, s'atteignirent et se quittèrent plusieurs fois; enfin le 13, l'une des deux immola l'autre. La victorieuse s'approcha ensuite d'une cellule royale; et, comme si elle eût voulu frapper les gardes d'immobilité, elle fit entendre ce chant et prit cette attitude qui semblent contrister et paralyser les abeilles.

Était-ce hasard ou calcul ? Ce chant, cette attitude, produisirent aux environs l'effet accoutumé ; la reine profita de la stupeur des gardes pour attaquer les cellules ; mais cette attaque lui fit interrompre son chant et sa pantomime. Le charme cessa en même temps, les gardes se rassurèrent et repoussèrent l'assaut.

» Le 14, une autre reine sortit du numéro 6, et vers onze heures du soir, un nouvel essaim partit, mais si considérable qu'il ne resta pas même assez d'ouvrières pour garder les cellules royales. Six reines forcèrent leur prison ; trois restèrent dans la ruche ; trois autres s'étaient jointes à l'essaim, auquel on enleva toutes ses reines, afin qu'il rentrât.

» Dans la nuit du 14 au 15, un duel coûta la vie à l'une des trois reines. On la trouva le lendemain matin sur le devant de la ruche. Mais une autre

étant sortie de la cellule la même nuit, il en resta encore trois. La matinée du 15 vit un nouveau duel, et il n'y eut plus que deux reines libres. Leur aversion mutuelle et les mauvais traitements qu'elles recevaient en approchant des cellules royales, leur causaient une agitation qu'elles communiquèrent à toute la peuplade, et vers midi, un essaim sortit impétueusement avec les deux reines.

» Les émigrés, encore privés de ces reines, qu'on leur ôta, rentrèrent bientôt; mais le nouvel essaim qui se forma le jour suivant, et qui était, comme on peut le voir, composé des mêmes mouches que tous les autres, instruit peut-être par tant de leçons, au lieu de s'arrêter encore dans le voisinage, prit son vol par le haut des airs, disparut, et ne put être retrouvé. La population de la ruche se réduisit au petit nombre de mouche que n'avait point gagnées l'agi-

tation générale du départ, et de celles qui reviennent de la campagne après la sortie de l'essaim. Alors les cellules royales furent mal gardées, les reines s'échappèrent, et leurs duels se succédèrent jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'une. Celle-ci, quoique seule et victorieuse, n'obtint des abeilles ni soins ni hommages pendant trois jours, parce que rien n'annonçait encore qu'elle fût prête à pondre; mais le 19 elle fit une de de ces promenades qui procurent aux reines la fécondité; la peuplade la traita en souveraine.

» M. Huber prévenait le dépeuplement de sa ruche, en y faisant rentrer les essaims. La nature procède autrement : d'abord la vieille reine laisse en partant un couvain si considérable, que la population n'est pas diminuée par le départ du premier et du deuxième essaim. Le troisième et le quatrième l'affaiblissent sans doute mais il reste assez,

de mouches pour les travaux, et l'extrême et prompte fécondité des reines comble bientôt les vides.

» Lorsque l'agitation s'étend à toutes les parties de la ruche, et que tout ce qui s'y trouve part à la fois, elle reste déserte pour très-peu de temps, parce que les essaims ne partent que dans les beaux moments de la journée, et qu'alors il y a toujours au moins le tiers des abeilles de chaque ruche qui est allé butiner dans la campagne.

» En revenant, ces mouches reprennent tranquillement leurs travaux. Supposé même que ce délire qui précède et amène l'émigration s'emparât de la ruche à l'instant ou toute la horde y serait réunie, la nature a, pour ce cas, à peu pèrs impossible, un infaillible préservatif : les mouches, alors très-nombreuses, s'entassent toutes à la fois vers la porte, s'y poussent, s'y pressent, s'y froissent et s'y échauffent si bien, qu'elles trans-

pirent abondamment. Celles qui sont placées au-dessous du tourbillon se trouvent innondées de sueur, leurs ailes mouillées ne peuvent les soutenir, et force leur est de rentrer sans avoir dépassé la porte ou, tout au plus, l'appui de la ruche ; et puis les abeilles récemment sorties de leurs cellules, qui se sentent trop faibles pour le voyage, restent également.

» Lorsqu'une ruche bien peuplée a une reine féconde, cette reine pond dans le courant d'avril ou de mai de mille à deux mille œufs de mâles. Il faut pourtant qu'elle ait accompli son onzième mois. Plus jeune elle ne produit que des œufs d'ouvrières. Si néanmoins elle est née au printemps, elle pourra pondre quelques œufs de mâles, cinquante ou soixante au plus dans le cours de l'été. Souvent une reine n'atteint l'âge de onze mois qu'en octobre. Quoique la saison soit défavorable, elle commence aussitôt la ponte

des mâles. On présume qu'il y a une liaison secrète entre cette ponte et la construction des cellules royales ; car bien qu'elle arrive quelquefois à une époque où les circonstances atmosphériques s'opposent absolument au jet des essaims, les abeilles commencent à bâtir les cellules royales vingt ou vingt et un jours après que la reine a commencé cette ponte qui dure ordinairement trente jours. La reine y dépose, mais à différents jours, les œufs d'où doivent sortir des individus de son espèce. C'est pourquoi les jeunes reines naissent successivement. Cet ordre était nécessaire pour que les essaims, partant l'un après l'autre, trouvassent dans la ruche, des reines prêtes à les conduire. Les cellules royales sont quelquefois au nombre de seize ou vingt. On en a compté jusqu'à vingt-sept.

» La reine emmène le premier essaim avant la naissance des jeunes reines, sans doute parce que, si elle restait dans

la ruche jusqu'à leur naissance, elle détruirait ces faibles rivales; il n'y aurait donc pas d'essaim, et l'espèce des abeilles périrait. La reine ne part qu'après la ponte des mâles; aussi en arrivant dans sa nouvelle demeure, elle pond d'abord des œufs d'ouvrières; et cela était encore indispensable à la reproduction, car si elle avait commencé par y faire une ponte de mâles, elle aurait pu mourir de vieillesse ou par quelque accident avant d'y avoir pondu des œufs d'ouvrières, et la colonie n'aurait eu aucun moyen de se perpétuer. De leur côté les abeilles de l'essaim s'occupent tout d'abord à construire des cellules d'ouvrières. Pendant les dix ou onze jours que dure cette ponte d'œufs d'ouvrières, les abeilles bâtissent des portions de gâteaux à grands alvéoles, et la reine y dépose des œufs de mâles en bien moindre nombre que la première fois, mais en assez grande quantité pour déter-

miner les abeilles à bâtir des cellules royales. Et si, dans les circonstances, le temps reste favorable, il n'est pas impossible qu'il parte de la colonie un nouvel essaim, que la vieille reine conduit encore, trois semaines après avoir conduit le premier. Mais cela est très-rare dans nos climats.

» Revenons à la ruche d'où est sorti le premier essaim.

» Nous avons vu que lorsque les abeilles, cherchant à remplacer leur reine perdue, convertissent par un changement de nourriture et une reconstruction spéciale des alvéoles, des vers d'ouvrières en reines, elles laissent la première-née de ces reines attaquer et tuer les rivales dans leurs cellules, elles l'aident même dans cette œuvre de destruction, parce que le but unique, le seul besoin du moment est de remplacer la reine, et que la pre-

mière-née suffit, puisqu'il n'en faut qu'une dans une ruche.

» Nous avons vu les abeilles se conduire tout différemment au temps des essaims. Elles gardent avec une irascible vigilance toutes les cellules royales. Elles les protègent énergiquement contre la jalouse fureur de la reine première-née; elles n'en laissent sortir les jeunes reines que successivement, et de manière que celle qui reçoit la liberté succède à celle qui vient de partir. Cela était nécessaire pour que chaque essaim eût une reine. Mais quand les émigrations ont diminué la peuplade, il n'y a plus d'essaim à partir, donc plus de besoin de reine que pour la ruche où il n'en faut qu'une; et d'un autre côté, les cellules royales, quelquefois encore nombreuses, ne peuvent plus être gardées; les reines en sortent donc, se rencontrent dans la ruche,

s'y entre-tuent, et il n'en reste plus qu'une. Ainsi l'admirable harmonie de la nature éclate jusque dans les contrastes qui semblent déposer contre sa prévoyance. Un nuage suffit pour arrêter un essaim prêt à sortir et calmer l'agitation de la ruche; mais ce nuage passé, l'agitation renaît, et l'essaim s'échappe; toujours est-il que jamais il n'en sort que par un beau temps. Ainsi le mauvais temps peut retarder de plusieurs jours le jet des essaims qui désertent annuellement de la ruche, et c'est pour cette raison sans doute que les abeilles peuvent aussi prolonger de plusieurs jours la captivité des jeunes reines.

» Les mâles et les ouvrières sortant de leur alvéoles immédiatement après leur métamorphose, sont, pendant deux jours, blanchâtres, faibles et incapables de voler. Il en serait de même des reines, si on leur permettait de quitter

leurs cellules aussitôt qu'elles sont transformées, et les abeilles les y retiennent et les nourrissent le temps nécessaire pour qu'elles en sortent vigoureuses, et plus en état de voler, qu'elles ne le seront dans aucun temps de leur vie.

» Ce qui doit étonner, c'est que les reines sont délivrées par ordre de naissance ; les ouvrières ne s'y trompent jamais. Le chant de ces reines, varié suivant leur âge, guide peut-être en cela l'instinct des abeilles. La nature semble avoir accordé tout exprès ce chant aux reines qui naissent au temps des essaims, et dont plusieurs doivent être conservées ; tandis qu'elle condamne au mutisme ces reines en quelque sorte *artificielles*, que les abeilles se procurent en changeant la case et la nourriture de quelques vers d'ouvrières. Peut-être aussi ces reines artificielles, qui ne sont jamais retenues prisonniè-

res, et qu'on laisse libres de se chercher et de se combattre, pourraient chanter et ne chantent point, uniquement parce qu'elles n'y sont excitées par aucun besoin ni aucune gêne; tandis que les autres reines, captives dans leurs cellules et ensuite gênées et tourmentées dans la ruche, éprouvent le besoin de gémir ou de se faire entendre.

» Les abeilles font très-peu de cas des reines encore infécondes; de là leurs rigueurs envers les jeunes reines sortant des cellules, et les voies de fait qu'elles se permettent pour les écarter des réduits royaux encore habités. Mais, accoutumées à servir et à respecter la vieille mère, elles n'usent jamais envers elle d'une pareille sévérité. Celle-ci peut à son gré attaquer les cellules et y tuer ses filles destinées à devenir ses rivales. Les abeilles la regardent faire sans opposition. Quelquefois cette vieille reine emmène un essaim avant

la naissance des jeunes; plus souvent elle en détruit plusieurs dans leurs cellules qu'elle entr'ouvre. Mais il paraît que ce travail la rebute et l'irrite ; et dès que le temps est favorable, elle renonce à détruire les autres et part avec un essaim.

» Si néanmoins le mauvais temps se prolonge, ne pouvant émigrer assez tôt, elle les détruit toutes et reste dans la ruche. Ainsi il paraît que la seule présence des cellules royales contenant des reines formées ou non formées, inspire aux reines une aversion égale à celle qu'elles éprouvent pour des rivales prêtes à les détrôner.

» Que les abeilles habituées à servir leur vieille reine émigrent avec elles, cela se conçoit facilement ; il n'est pas si aisé de comprendre pourquoi elles suivent une jeune reine encore inféconde qu'elles ont toujours traitée avec indifférence ou rigueur. On présume

que le motif déterminant de l'émigration est alors le besoin de quitter la ruche, où l'agitation excitée par ces reines produit une chaleur insupportable. La chaleur ordinaire d'une ruche bien peuplée, dans un beau jour du printemps, est de vingt-sept à vingt-neuf degrés; et, pendant l'agitation qui précède et procure le jet d'un essaim, le thermomètre placé dans la ruche monte au trente-deuxième degré. Les abeilles supportent fort mal tout changement subit de température; or celui-ci est considérable et presque instantané. Aussi les mouches présentes se hâtent d'émigrer, et celles qui reviennent de la campagne n'entrent dans l'habitation qu'après que cet excès de chaleur a cessé.

» Ajoutons quelques nouveaux détails à ceux que nous avons donnés sur les reines et leurs œufs. Les reines dont la fécondation a été retardée ne pondent que des œufs de mâles, et les pondent

indifféremment dans les cellules d'ouvrières, de mâles et de reines. Les abeilles reconnaissent fort bien pour des œufs de mâles ceux de cette espèce qui tombent dans des cellules d'ouvrières, et en temps convenable elles donnent à ces cellules, non pas le couvercle aplati destiné aux ouvrières, mais le couvercle bombé employé pour les mâles ; tandis qu'elles soignent ceux de ces œufs déposés dans les cellules royales, comme s'ils devaient produire des reines. Cependant, lorsqu'il s'agit de fermer ces cellules royales, elles ne leur donnent point le couvercle pointu réservé aux reines, ni le couvercle aplati des ouvrières, mais le couvercle bombé des mâles. Elles font aussi à la cellule des changements qui ne laissent point au mâle assez de place pour prendre tout le développement accordé à son espèce, et ce mâle est de la petite taille, comme ceux qui s'élèvent dans les cases d'ouvrières.

» Quand après la disparition d'une reine pleinement féconde, c'est-à-dire qui pond des œufs de mâles et de femelles, on introduit dans la ruche une reine qui ne pond que des œufs de mâles, cette dernière n'éprouve aucune inimitié pour les cellules royales qu'elle y trouve, et qui contiennent ou des œufs, ou des vers, ou des nymphes; elle passe et repasse dessus sans y faire la moindre attention. Ainsi le retard de la fécondation qui a dérangé sa ponte au point de ne lui permettre de produire que des œufs de mâles, a aussi dérangé son instinct au point d'en effacer le trait le plus caractéristique, c'est-à-dire l'aversion furieuse des reines l'une pour l'autre. Les abeilles l'adoptent néanmoins, lui prodiguent le miel, les caresses et les respects; mais en même temps elles continuent à soigner les cellules royales, et ces soins ne réveillent pas la jalousie de cette reine. Cette adoption d'une reine inutile est

bien étonnante : à ce propos, M. Huber rapporte avoir vu des abeilles continuer de servir leur reine devenue stérile, traiter avec respect son cadavre et le préférer aux reines fécondes qu'il leur présentait. Il conjecture en conséquence que les reines causent aux abeilles qui les soignent quelque sensation agréable indépendante de leur fécondité. Un célèbre naturaliste (Swammerdam) assure que lorsqu'une reine est aveugle, stérile ou mutilée, les ouvrières de sa ruche cessent de récolter et de travailler, comme si elles savaient que désormais elles n'en ont plus besoin, leur reine ne pouvant plus perpétuer leur population.

» Cependant M. Huber a reconnu qu'on peut ôter les quatre ailes à une reine déjà féconde sans la priver ni de sa fécondité, ni des soins des abeilles. On peut aussi lui ôter une antenne ; mais si on les lui ôte toutes les deux, il arrive des choses fort singulières. Cette reine, ainsi

mutilée et replacée dans la ruche, se met à courir au hasard ; elle heurte les mouches qu'elle rencontre, sans leur communiquer son agitation ; elle cherche pour se reposer les endroits les plus solitaires ; elle laisse tomber au hasard ses œufs qui se dessèchent et périssent ; elle demande bien encore du miel aux abeilles, mais elle ne sait plus trouver leur bouche avec sa trompe, elle tâtonne et ne la place bien que par hasard ; elle paraît impatiente de quitter la ruche. Lorsqu'elle a trouvé l'issue, son ventre encore chargé d'œufs, l'entraîne à terre, et elle ne tente plus de reprendre son vol ; elle n'éprouve aucune aversion pour les autres reines, et si on en place deux sans antennes dans la ruche, elles se rencontrent, elles se heurtent, sans se donner aucun signe d'amitié ni de haine.

» Néanmoins les abeilles prodiguent les mêmes soins à leur reine privée des deux antennes ; mais alors elles accueil-

lent également bien une seconde reine aussi privée des deux antennes, elles les traitent toutes deux à la fois de la même manière. Et si on introduit une reine, même féconde, qui a ses antennes, elles l'enveloppent et cherchent à l'étouffer. De là, on peut conjecturer qu'elles ne savent pas distinguer leur reine entre les deux premières qui se ressemblaient par la privation des deux antennes, mais qu'elles reconnaissent facilement pour une étrangère celle qui a ses antennes. Tout cela conduit aussi à penser : 1° que les antennes sont dans les insectes l'organe du toucher ou de l'odorat; 2° que c'est par les antennes que les reines communiquent aux ouvrières leur agitation, puisque celles qui les ont perdues, quoique fort émues, n'agitent jamais leurs ouvrières.

» C'est une admirable prévoyance de la nature que d'avoir inspiré aux reines privées des deux antennes ce subit

et pressant besoin d'émigrer, sans pouvoir emmener d'essaim ; car, puisqu'elles perdent leurs œufs, elles ne pourraient soutenir ni l'essaim, ni la ruche, et il était nécessaire qu'elles s'expatriassent promptement, puisque tant qu'elles restent dans la ruche, les ouvrières n'y veulent admettre que des reines également privées des deux antennes, et ne songent point à faire des reines artificielles. »

Les jeunes personnes furent très-satisfaites de l'histoire des abeilles. A travers tous les détails qui surent piquer leur curiosité, elles avaient vu ces insectes travailler sans cesse et presque sans repos. Cette leçon redoubla dans les unes, et donna aux autres l'amour du travail. Eugénie surtout s'était montrée attentive. Elle conçut alors qu'il fallait qu'elle se défît de son indolente inertie pour pro-

fiter de l'exemple et des sages conseils de sa mère, et l'aider dans tous ses travaux. Elle pensa que le travail, mais un travail suivi et bien dirigé, peut seul nous tenir lieu de la fortune qui nous manque, nous consoler de celle que nous avons perdue, et quelquefois nous la rendre. Encouragée par ces réflexions solides, elle prit la ferme résolution de s'appliquer de toutes ses forces à remplir exactement tous les devoirs de sa position nouvelle, afin d'en tirer le meilleur parti possible et d'employer sa jeunesse à procurer à sa mère et à elle-même un plus heureux avenir; car notre avenir est ce que nous le faisons. Sa bonne mère, bien contente de la voir dans de si louables dispositions, l'applaudit beaucoup: Mais, ma fille, lui dit-elle, les meilleures résolutions ne sont rien si on n'y persévère: et on ne réussit que par la persévérance. » Eugénie promit de n'en pas manquer, et elle tint ce qu'elle

promit. Aussi le pensionnat de madame Dubreuil, dès lors bien secondée, prit chaque jour de l'accroissement. Sa fille se fit chérir et respecter de toutes les élèves par une conduite sage, mesurée, des exemples constants de piété sans bigoterie, de morale sans affectation; aussi simple dans ses ajustements que dans ses goûts, elle ne cessa point d'être le modèle de ses jeunes compagnes et de ses pensionnaires. Aimée de leurs parents, elle se vit constamment entourée de l'affection et de l'estime, et parvint avec sa mère à former la meilleure maison d'éducation des environs de la capitale. Ces dames demeurent toujours à Passy, où elles sont honorées et recherchées de toutes les classes de la soeiété.

FIN.

